PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
OCT 25 1959
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

Plaisir de France

OCTOBRE 1959

1934
59

25ème anniversaire

Sommaire

PLAISIR DE FRANCE
(Images de France)

OCTOBRE 1959 - N° 252
(26e année)

NUMÉRO SPÉCIAL DU 25e ANNIVERSAIRE

Pages

VINGT-CINQ ANS DE « PLAISIR DE FRANCE »,
par Olivier Quéant 1

PARIS 1934 DANSE SUR UN VOLCAN,
par René Briat 4

UN MONDE S'EST ÉLOIGNÉ,
par Pierre Gaxotte,
de l'Académie Française..... 14

Un monde est né
LA FRANCE A DEUX VISAGES 18

Quatre histoires, quatre victoires
LE PONT DE TANCARVILLE,
LE PAQUEBOT « FRANCE », LA « CARAVELLE »,
L'EXPLORATION DU CŒUR,
par Pierre Devaux 28

Cinéma 34-59
ILS N'ONT PAS DIT LEUR DERNIER MOT,
par Gilles Quéant 36

La mode
UN QUART DE SIÈCLE AU FÉMININ,
par Claude-Salvy 40

CE QU'ILS ÉTAIENT 50

Pages

25 ans de peinture
LA COTE DÉLIRANTE DES TABLEAUX,
par René Barotte 52

L'automobile, cette création continue
DU SALON DE 1934 A CELUI DE 1959,
par François Toché 60

Plaisir de la Maison,
par Anne Fourny
CE QU'ON N'AURAIT PAS VU EN 1934
— Le goût de vivre sous les toits 64
— Le célibataire qui prend la peine de s'installer 67

DÉCORATION 1934-1959 70

LA FLEUR ARTIFICIELLE RÉHABILITÉE 72

Chez l'antiquaire
LA VOGUE DU XIXe SIÈCLE 74

Nos chroniques, la sélection du mois
CINÉMA,
par Marcel Lasseaux 78

LIVRES,
par Yves Gandon 80

DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS,
par Gustave Samazeuilh.

LA COUVERTURE A ÉTÉ COMPOSÉE PAR JEAN-CLAUDE FOURNET.

DANS NOTRE NUMÉRO DE NOVEMBRE

DUNKERQUE. LUMIÈRE SUR UN CHEF-D'ŒUVRE. LE DRAME DE LA TRAGÉDIE. SUR LE SENTIER DES CAMISARDS. LE SAUVETAGE D'UN DOMAINE. LA PHARMACOPÉE D'HIER. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DES APOTHICAIRERIES FRANÇAISES. DÉCORATIONS AMÉRICAINES. UNE MAISON FRANÇAISE TRADITIONNELLE. PLAISIR DE LA MAISON. NOS CHRONIQUES.

Directeur général - Rédacteur en chef : OLIVIER QUÉANT.
Directrice artistique : MARIE PELLÉ.
Adjoint au rédacteur en chef : PAUL LORENZ.
Secrétaire général de la rédaction : ROGER BASCHET.
Attaché à la rédaction : GILLES QUÉANT.
Adjointe à la directrice artistique : ANNE FOURNY.

Secrétaire de rédaction : JEAN LAUDAT.
Adjoint à la Fabrication-Mise en pages : GILLES TASSIGNY.
Secrétaire de la Direction : SIMONE TOBOUL.

YVES MARESCOT : Directeur commercial.
J.-F. MEHU : Secrétaire général, chargé des relations extérieures.

WILLY LEUBA : Chef du service vente et abonnements.
GISÈLE MOTTANT : Adjointe au chef de publicité.
SERGE MARIE : Chef du service prospection.

JEAN DE HILLERIN : Directeur du département éditions.
DENISE PASSET : Collaboratrice.

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

PRÉSIDENT : LOUIS BASCHET. ADMINISTRATEURS : CHARLES GENDROT, OLIVIER QUÉANT. SECRÉTAIRE : GEORGES DERMUL.

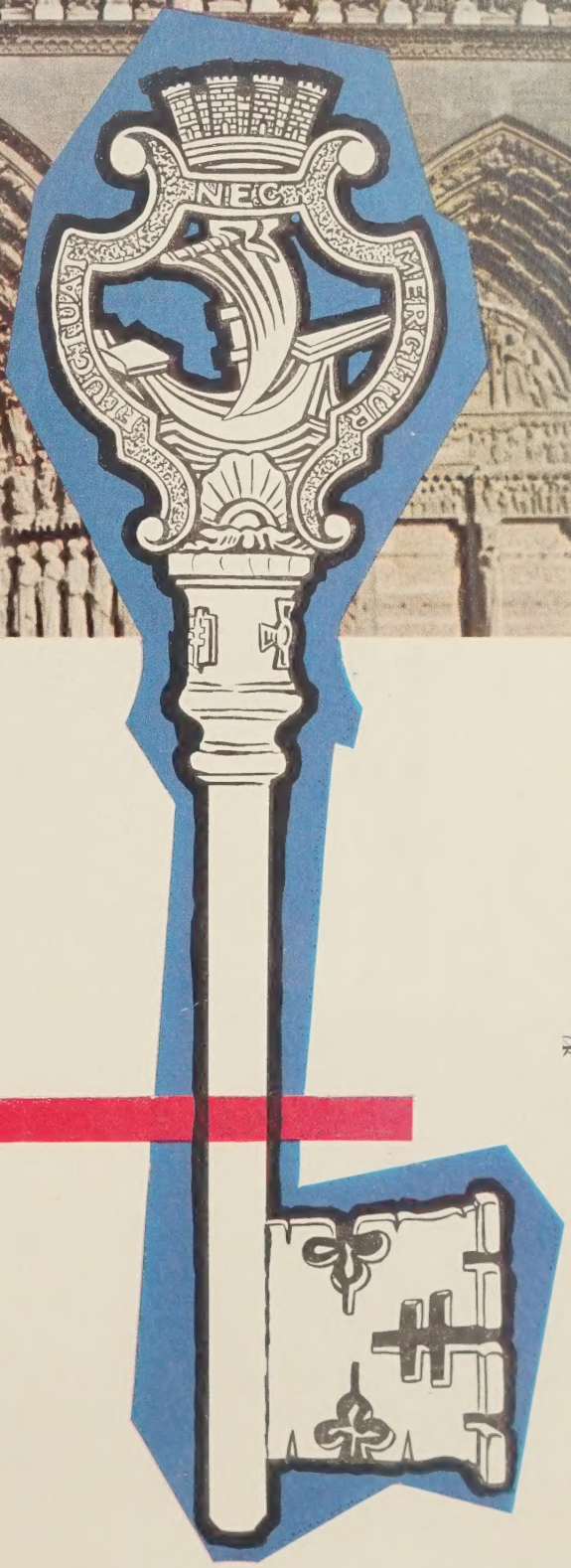
Droits réservés pour tous les textes et gravures de ce numéro, Copyright by « Plaisir de France » 1959. Les manuscrits ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

Dans le monde, le carrefour des Arts...

PARIS, Capitale mondiale de l'Art est aussi le berceau de la Serrurerie décorative.

Au Musée BRICARD, près de 2.000 ans de serrurerie d'art retracent merveilleusement, par des pièces uniques, les époques où le goût français s'est imposé au Monde.

Paris honore ses illustres visiteurs par la remise de la Clé de la Ville.



"la clé" de *Paris* est signée

BRICARD

39, RUE DE RICHELIEU - PARIS (1er)

1.

1. Médaille frappée en l'honneur de l'Atelier monétaire de Châlons pour sa fidélité à Henri IV pendant les guerres de Religion. A l'imitation des monnaies romaines, elle représente les instruments dont se servaient les ouvriers des monnaies au XVI^e siècle.

2. Revers du jeton de la Monnaie de Lille au XVIII^e siècle. Le palais, à droite, représente peut-être l'Hôtel des Monnaies. Quant à la ruche, elle symbolise la bonne entente et l'activité qui n'ont cessé de régner dans les ateliers monétaires.

3. Revers du jeton de la Monnaie représentant le balancier qui était utilisé pour frapper les espèces au XVIII^e siècle.

4. Médaille frappée pour commémorer la construction de l'Hôtel de la Monnaie de Paris sur son emplacement actuel. Elle représente la façade du Monument.

2.

3.

5. Dans la première moitié du XIX^e siècle, la circulation monétaire pour les plus faibles valeurs était composée de pièces de caractéristiques et de types très différents, dont certaines remontaient à l'Ancien Régime. La médaille de 1852 rappelle le souvenir de la vaste opération consistant à refondre toutes ces monnaies pour émettre des pièces conformément aux prescriptions légales.

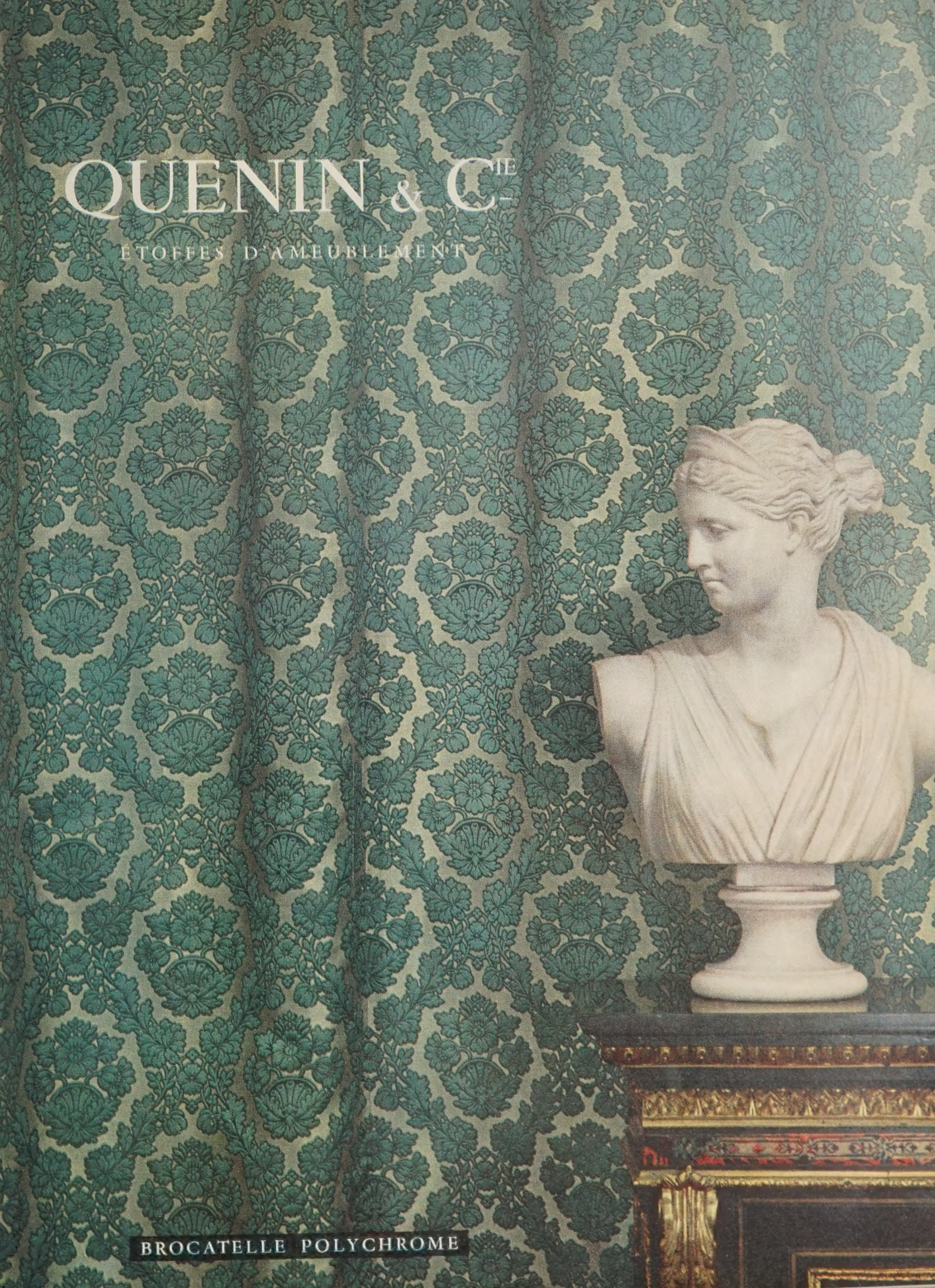
6. Cette médaille rappelle la réforme administrative qui a substitué, en 1879, la régie directe, au système jusque-là en vigueur de l'affermage des fabrications monétaires.

4.

5.

6.

ADMINISTRATION DES MONNAIES ET MÉDAILLES - Galeries de Vente : 11, quai Conti et 10, rue du 4-Septembre, Paris


QUENIN & Cie
ÉTOFFES D'AMEUBLEMENT
BROCATELLE POLYCHROME

"le Parfumeur de Paris"

Créateur inlassable
dans la tradition française
de variété et d'excellence

LANCÔME
offre 25 ans de succès
en hommage à toutes
les femmes élégantes du monde.

LANC

LANCÔME
PARFUMS

15 Extraits
6 Eaux Parfumées
4 Eaux de Senteur
8 Eaux de Toilette
5 Eaux de Cologne et Lavandes
5 Savons parfumés
et pour ses créations de beauté
27 Parfums différents

ÔME

LA MONTRE QUE VOUS NE REMONTEZ JAMAIS

Mido
Powerwind

ANDRÉ COL

10, Avenue Victor-Hugo · PARIS (XVI)

HERMÈS

FAUBOURG SAINT-HONORÉ

BIARRITZ
CANNES
DEAUVILLE
LILLE
MONTE-CARLO

DRAEGER

... au lait "riche en crème"

Suchard

DE LUXE

Viollet

pas de frontières pour Synergie

Introduire un produit sur un marché nouveau, proche ou lointain, est pour nous travail familier: nombreux sont déjà nos clients 'internationaux' . . .
Un réseau souple et actif de correspondants qualifiés nous permet d'être présents dans tous les pays, en adaptant à chacun d'eux des méthodes d'études, de conception, de recherche et de contrôle qui ont fait maintes fois leurs preuves.

1958 - 25e anniversaire de

SYNERGIE

PUBLICITÉ ET PROPAGANDE / 29-31 RUE DE COURCELLES, PARIS-8-BALZAC 95-50

Tous les articles en NYLON HELANCA : bas, chaussettes, gants, maillots, sous-vêtements, ensembles de ville ou de sport, etc..., sont vendus sous des marques de qualité. Exigez toujours "en HELANCA"

Jolie Madame
Plus qu'un Parfum
une Présence
PARFUMS
BALMAIN
PARIS

TERGAL

PLEIN JOUR

STORE PANNEAU
ourlet 0,50 festonné
175 x 280 H : 4.800
240 x 280 H : 6.800

VITRAGES DROITS ASSORTIS
ourlet 0,25 festonné
90 x 250 H : 4.300

GRANDS RIDEAUX ASSORTIS
160 x 290 H : 9.800
225 x 290 H : 13.900

VITRAGES ASSORTIS B. T.
80 x 240 H : 3.900

RHODIA

AIR-LUMIÈRE
BLANC ou CHAMPAGNE

Ourlet orné
Broderie chainette

STORE PANNEAU
175 x 280 H : 2.100
240 x 280 H : 3.100

VITRAGES DROITS ASSORTIS
ourlet 0,20
90 x 250 H : 1.850

Crylor

VOILE CRYLOR
BLANC
sans repassage

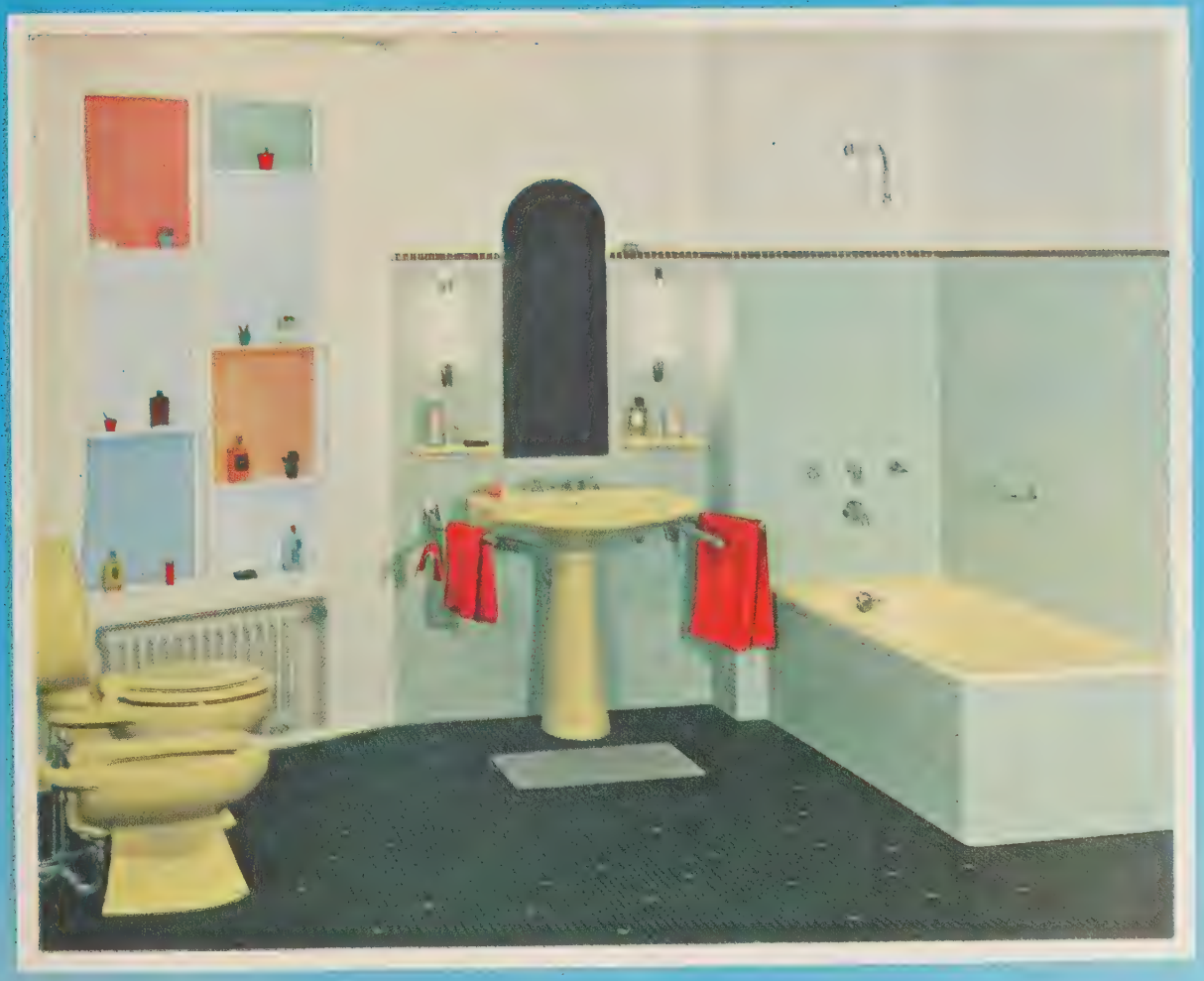
STORE PANNEAU
broderie chainette
175 x 290 H : 6.900
240 x 290 H : 9.800

La Maison du Bon Goût

SPÉCIALITÉ DE RIDEAUX

42, boulevard Malesherbes, PARIS, S^t Augustin

PRODUCTION LYON



"Standard" Sanitaire

Les Appareils Sanitaires en Fonte Email-Porcelaine et en Porcelaine Vitrifiée "STANDARD", - matériau inimitable vitrifié dans la masse, - allient à l'esthétique de leurs lignes une gamme unique de coloris : Blanc, Vert jade, Gris platine, Coralline, Jaune mandchou et Bleu régence.

Luxe et Précision

Les montres du soir
de la plus haute classe,
signées du nom
prestigieux du spécialiste
des montres
les plus plates du monde

Montre homme, sertie de diamants - réf. 920
Montre dame, remontoir invisible - réf. 3508

La montre de l'Élite du monde

PIAGET

S.A. Ancienne Fabrique Georges Piaget & Cie, La Côte-aux-fées, Suisse

Toilette Parfumée ...

ÉCUSSON *et* CASAQUE

en

Atomizer

...c'est-à-dire, "propulsés" par un gaz liquéfié spécialement conçu à cet effet

Progrès Techniques :
Préservé de l'air, de la lumière et de tout contact manuel, le parfum pulvérisé, conserve, inaltérées, sa formule d'origine et sa pureté.

Economie :
Sa puissance de projection multiplie la dispersion des molécules qui permet d'en prolonger l'usage.

Plaisir :
L'Atomizer exalte merveilleusement la diffusion des senteurs.

Jean D'ALBRET
PARIS

Elegant flacon : 1 700 francs

Un grand nom
Un grand vin !

Le vignoble du Château Saint-Georges
l'un des plus anciens de France,
produit un vin remarquable
par sa couleur rouge grenat, son bouquet équilibré
et sa typicité rouge sombre.
La production du Château Saint-Georges
grand cru Saint-Georges Saint-Emilion provient
exclusivement du domaine du château
qui couvre 30 hectares plantés de vignes constituées
des meilleurs cépages : Malbec, Merlot et Cabernet.
La production des Châteaux Saint-Georges
étant forcément limitée,
ce véritable "grand vin de propriétaire"
ne se trouve pas dans le commerce.
Par sa présentation, sa pureté absolue,
son caractère aimable et sa classe de très grand crû,
le Château Saint-Georges peut être le cadeau idéal
qui créera ou resserrera les liens d'amitié avec
vos parents, vos amis, vos relations d'affaires.

Château St Georges
grand cru
St Georges St Emilion

CHATEAU SAINT-GEORGES 1955
Très bonne année, vin léger, ea
Livré uniquement bouchonné
24 bouteilles 18.000 Fr
12 bouteilles 9.200 F
6 bouteilles ..... 5.000 Fr

CHATEAU SAINT-GEORGES 1957
Année exceptionnelle, vin corsé,
uniquement livré en caisses bois
panachées
24 bouteilles 15.000 "
12 bouteilles 8.000 "
6 bouteilles 4.300 "

Le Château à Peyrus DENBOIS
Château St Georges à St-Georges par MONTAGNE
Gironde

LES VIGNOBLES DU CHATEAU SAINT-GEORGES SONT PARMI LES PLUS ANCIENS DE FRANCE

SAINT-LOUIS

Cristal de France

Ces Services en Cristal de SAINT-LOUIS couronneront le décor de votre Table. Vous trouverez chez tous les spécialistes du Cristal ces ensembles dont le succès va grandissant car ils répondent à votre goût.

Quillery
MATIÈRES PLASTIQUES
"CONFÈRE A LA MATIÈRE PLASTIQUE SES QUARTIERS DE NOBLESSE"

CRISTAL
DE
Daum

Comprendre... *Est-il encore possible de comprendre le monde m*
derne dont l'effroyable complexité nous étreint ? Un artiste pe
tout au plus l'évoquer... Même sa débordante imagination reste
deçà de la réalité... Comment dominer la matière sans le secours
chercheurs éminents, du prodigieux appareillage de leurs laboratoire

Création Le Scribe, Lausanne

A l'avant-garde
de la recherche
scientifique
Esso travaille pour vous

Esso

FIAT au Salon de Paris

FIAT 1800/2100

Toute la gamme des cylindrées Fiat

FIAT 500 - 3 CV
FIAT 600 - 4 CV
FIAT 1100 - 6 CV
FIAT 1200 - 7 CV
FIAT 1500 - 9 CV
FIAT 1800 - 10 CV
FIAT 2100 - 12 CV

STAND FIAT AU SALON
N° 32 - GRANDE NEF

Vous serez fier de votre FIAT

FIAT Automobiles

41 Avenue George V - PARIS
Téléphone BALzac 86-56

et Draeger

les tissus

PIERRE FREY

dans

la décoration

Maurice PÉRINET · Decorateur

ne WILLEMETZ · Decoratrice

Les créations exclusives de PIERRE FREY, inventions toujours nouvelles de dessins et de coloris, sont la marque des intérieurs de goût.

Depuis 25 ans, tant en France que dans les autres pays du monde, chaque nouveau tissu est accueilli d'enthousiasme par les décorateurs.

Vente exclusive aux Tapissiers Décorateurs

PIERRE FREY · 47, RUE DES PETITS-CHAMPS · PARIS-1er · TEL. OPE 77-25

la 403 RÉPOND A TOUTES VOS EXIGENCES

en respectant votre budget

Vous désirez...

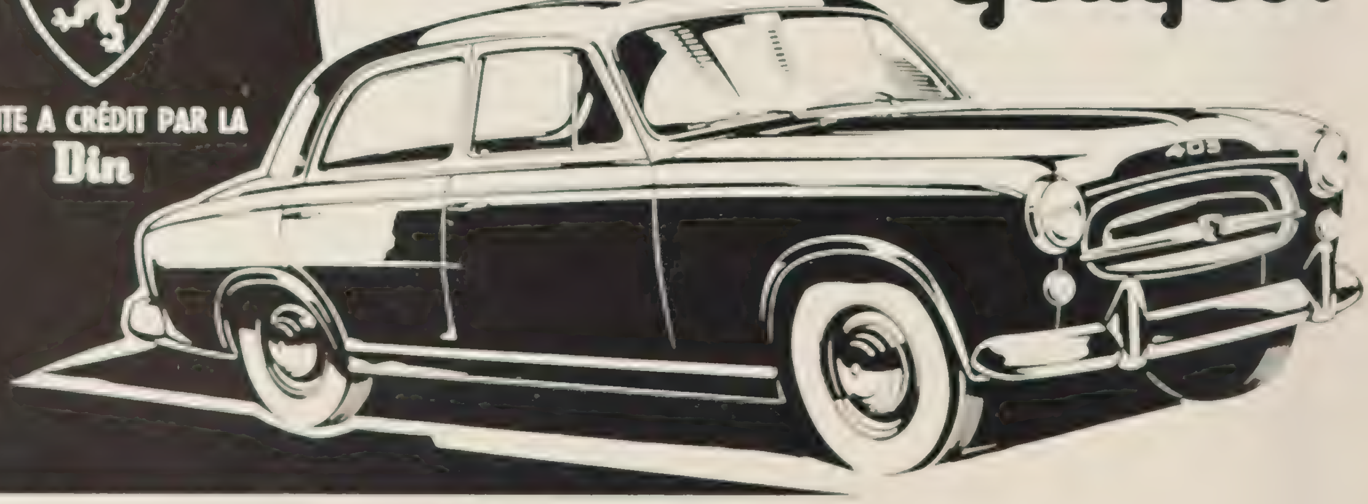
...de la place	la 403 vous offre 5/6 places spacieuses.
mais un prix d'achat raisonnable...	la 403 ne coûte que 825.000 fr
de la puissance et de la vitesse...	la 403 développe 65 ch SAE et "roule" à plus de 130 km/h.
mais l'économie à l'usage...	la 403 est une "8 CV" fiscaux et ne consomme que 9 à 10 litres aux 100 km. Sa 4e vitesse surmultipliée permet des moyennes economiques, bien que rapides.
du confort...	la 403 vous offre des sièges AV séparés et réglables, sièges-couchettes, accoudoir central AR, chauffage-dégivrage-climatisation à triple réglage, toit ouvrant, vaste coffre à bagages, 4 portes s'ouvrant à 90°, une suspension souple et confortable.
mais la robustesse et une sécurité totale...	la mécanique de la 403 est "increvable". Son moteur super-carré 80 x 73 défie l'usure. Freins puissants, stabilité et tenue de route parfaites à toutes les allures. Planche de bord de sécurité garnie de caoutchouc mousse.
une conduite agréable...	la 403 possède le plus court rayon de braquage de sa catégorie : 4,75 m. Sa direction douce et précise, ses pédales suspendues, ses 4 vitesses synchronisées assurent une conduite sûre et aisée en ville comme sur route.
mais aussi une voiture "bien habillée"...	la 403 présente 5 coloris de peinture et 5 garnitures intérieures assorties drap et tissu plastifié inaltérable. Ses pare-chocs, enjoliveurs de roues et de caisse, et sa calandre sont en acier inoxydable poli.
des perfectionnements techniques...	le ventilateur débrayable automatique Peugeot, unique au monde, qui équipe la 403 permet une augmentation de la vitesse de pointe, une diminution de la consommation d'essence et assure un silence agréable. Un système de réchauffage du carburateur évite le givrage par temps froid et humide. La 403 est livrée sur demande avec le Coupleur électro-magnétique Jaeger, qui supprime la pédale de débrayage.
mais aussi une voiture qui garde sa valeur...	la 403 est une des voitures les plus recherchées et des plus cotées sur le marché de l'occasion.

CONCLUEZ VOUS-MÊME :

votre intérêt et votre agrément vous feront préférer la 403

Peugeot

VENTE A CRÉDIT PAR LA
Din



CHAQUE PIÈCE EST GRAVÉE A LA MARQUE

PHOTO ARSAC

SERVICE CARCASSONNE

GALERIE D'EXPOSITION ET MUSÉE
30 bis, RUE DE PARADIS - PARIS X - PRO. 64-30

NEW YORK
55 EAST, 57 th STREET - NY 22

MONTRÉAL - 8355 BOULEVARD SAINT-LAURENT
BOLOGNE - C. PEDRELLI & FIGLIO - VIA MASI 19
HAMBOURG 13 - A. WARNECKE - JOHNSALLEE 30
LONDRES WC 1 - M. CHEVALLIER - NAPIER HOUSE - 24-27 HIGH HOLBORN

MAVON

Meubles et Objets d'Art du XVIII^e siècle

238, Faubourg-Saint-Honoré

Carnot 22-43

PARIS

PIERRE
DESHAYS
DÉCORATEUR

30, Rue Bonaparte — PARIS VI^e — TÉL. : ODÉ. 55-99

39, Avenue Foch — LE HAVRE — TÉL. : 42-39-48

POUR
VOTRE
sécurité
" FULGOR "
" STRIDOR "
Les plus puissants
avertisseurs
" OUVRENT LA ROUTE "
Notice 4.05
" FANTASTIC "
L'ANTIBROUILLARD LE PLUS
EFFICACE
s'impose aussi pour les Virages
LA PLUS FORTE PRODUCTION
(Plus de 4 millions à ce jour)
Notice 1.20
CODE
EUROPÉEN
Isolant
"SAVOIE"
BOUGIE
Plus de Kilomètres...
en moins de temps...
avec moins d'essence.
Notice 2.03
Marchal
CORINDON
1960
MARCHAL
CHAMPION
DU MONDE
Notices franco sur demande - Boîte postale 111 - NEUILLY-SUR-SEINE

« AVE DES D'AMÉRIQUE »

CHINTZ ET TOILE EDITÉS PAR **SUZANNE FONTAN S.A.**

PAPIERS PEINTS EDITÉ PAR **NOBILIS**

CHEZ TOUS LES DÉCORATEURS DE CLASSE

ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VI^e^ - DAN. 94-95

Tellement mieux et si facile à réaliser !

avec un PIQUE-FLEURS **Camélia**

protégé et vendu dans le monde entier

FLEURISTES - ARTICLES DE CADEAUX - DÉCORATEURS

Documentation : 49, rue Paul-Morel - VESOUL (Haute-Saône)

ET PUBLICITÉ

Vous ne vivez pas chez vos voisins...

Ce que dit le voisin ne regarde que lui-même et vos propres secrets ne l'intéressent guère.

Mais cloisons trop minces et plafond trop tenu vous donnent bien souvent l'impression de vivre chez les autres.

Seul, un tapis de laine posé directement sur ciment, assourdit les bruits de votre appartement et constitue contre les sons extérieurs une barrière infranchissable qui préserve les frontières de votre intimité. Le vrai confort c'est

le tapis de laine posé *directement* sur ciment

VOYAGES D'HIVER AUX ILES DE L'ÉTERNEL ÉTÉ

Les Antilles + Madère

LA COMPAGNIE GÉNÉRALE
TRANSATLANTIQUE
vous propose 3 voyages spécialement étudiés à bord de ses luxueux paquebots

"FLANDRE" ET "ANTILLES"

- "FLANDRE" DU 5 JANVIER AU 5 FEVRIER 1960
- "FLANDRE" DU 10 FEVRIER AU 11 MARS 1960
- "ANTILLES" DU 16 FEVRIER AU 21 MARS 1960

Vous pourrez visiter successivement :

VIGO / MADERE / PORTO-RICO
LA MARTINIQUE / LA GUADELOUPE
LA BARBADE / TRINIDAD / CARACAS
CURAÇAO / LA JAMAIQUE / HAITI

Prix à partir de :
380.874 F
EN PREMIERE CLASSE
298.870 F
EN CLASSE CABINE

s'adresser :
COMPAGNIE GENERALE
TRANSATLANTIQUE
PARIS, 6, RUE AUBER, RIC. 97-59
TOUTES AGENCES, "TRANSAT"
ET AGENCES DE VOYAGES AGRÉÉES

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN EUROPE

Hydramatic
King Koil

LE CANAPÉ TRANSFORMABLE AMÉRICAIN

EXCLUSIVITÉ DÉCORATEUR

m. flachet

PARIS : 6, Bd MALESHERBES, ANJ. 43-14 • NICE : 2, R. RAYNARDI

S'OUVRE ET SE FERME ÉLECTRIQUEMENT

ÉDITÉ :
EN MODERNE,
LOUIS XV,
LOUIS XVI,
ETC...

GALLOT

58, avenue de Suffren — TAPISSERIE - DÉCORATION — Paris XV^e - SUF. 39-09

BONJOUR LUMIERE !

Les compositions de
PAULE MARROT,
dessinées pour les
Papiers Peints FOLLOT
et pour
ses étoffes assorties,
porteront à vos demeures
de la ville et des champs
l'ambiance de lumière
qui fleurit l'existence.

Papiers peints de Qualité

FOLLOT

43, BD DIDEROT, PARIS

resse de nos dépositaires
simple demande.

" VIVA "
Réf. 2317-1

Les étoffes de

PAULE MARROT

à Paris : 16, rue de l'Arcade.

En Province et à l'Etranger,
chez des revendeurs choisis.

" VIVA "
Cretonne

Cunard line
SERVICES DIRECTS DE CHERBOURG ET DU HAVRE
POUR LES ETATS-UNIS ET LE CANADA
PRIX MINIMA EN CLASSE TOURISTE
NEW YORK Frs 91.884
CANADA Frs 90.896
QUEEN ELIZABETH
Renseignements et Documentation
CUNARD LINE
6, rue Scribe, PARIS 9e - Tél. RIC. 41-12
et les Agences de voyages
VOYAGE PAR MER • VOYAGE MOINS CHER

DOMAINES DU CHATEAU DE BEAUNE
80 HECTARES
DE 1er CRUS ET GRANDS CRUS
Notamment :
SAVIGNY LAVIERES
BEAUNE CLOS DE LA MOUSSE
BEAUNE MARCONNETS
BEAUNE TEURONS
BEAUNE GRÈVES, "VIGNE DE L'ENFANT JESUS"
VOLNAY FREMIETS, Clos de la Rougeotte
VOLNAY CAILLERETS, Ancienne Cuvée Carnot
LE CORTON
CORTON CHARLEMAGNE
CHEVALIER MONTRACHET
MONTRACHET
BOUCHARD PÈRE & FILS
PROPRIÉTAIRES
ET NÉGOGIANTS
LE CHATEAU - BEAUNE - COTE D'OR

TOUTE UNE GAMME D'APPARTEMENTS ET D'INVESTISSEMENTS RENTABLES

I. APPARTEMENTS EN CONSTRUCTION

grand luxe

- 52, AV. FOCH (livraison fin 59). Immeuble exceptionnel — Reste 4, 6, 10 pièces princ. — Jardin.
- 8, AV. FOCH (livraison fin 59). Petits appart. 3 et 4 pièces — Dernier confort. Plein midi.
- 28, Bd MAILLOT à NEUILLY (livraison fin 59). Vue sur Bois de Boulogne. Plein midi — Appartements 3 et 5 pièces. R'` sur place
- 38, AV. GEORGE-V (livraison fin 59). Luxueux pied-à-terre 2 à 4 pièces — Près Champs-Élysées. Renseignements sur place.

luxe

- 52, Bd FLANDRIN (livraison été 59). Quartier Dauphine — Grand confort — Appartements 2 à 7 pièces (appartements modèles terminés avec très belle salle de bains, moquette et cuisine installées). Renseignements sur place.
- 49, RUE PERGOLÈSE (livraison été 59). 2 et 3 pièces — Grand confort — Terrasses.
- 36, RUE BASSANO (livraison automne 59). Quartier Marceau, 5 et 7 pièces — Grand confort.
- 30, RUE DE LA TOURELLE contre le Bois (livraison fin 59). Quart. Molitor — Parc des Princes, 2, 5 pièces.

très bon standing

- Au Pont Mirabeau. AV. DE VERSAILLES. Angle R. RÉMUSAT (livraison début 61). Studios, 2, 3, 4, 5 pièces. Plein soleil — Vue dégagée — Grand confort — Prix et qualité exceptionnels, à partir de 100.000 Frs le m² — Moquette posée, cuisines installées avec meubles « Bendix » — Renseignements sur place.
- 122, AV. DE NEUILLY à NEUILLY (livraison fin 59). Studios, 2, 3 pièces — Grand calme — Jardin — Soleil.
- 6-14, RUE DE VILLIERS à LEVALLOIS — Quartier NEUILLY-CHAMPERRET (livraison fin 59). 2, 3, 4, 5 pièces — Grand confort — 110.000 Frs le m² — Calme, soleil — Renseignements sur place.
- 156, RUE DE LA CROIX-NIVERT (livraison fin 59) (15e) — 2, 3, 4 pièces — Tout confort — Plein soleil — Prix intéressant — Renseignements sur place.
- 29, RUE CLAUDE-TERRASSE (livraison été 59) (16e) — Quartier Auteuil — 2 et 4 pièces — Grand confort.
- RUE THIERS à SAINT-GERMAIN. Angle R. SALOMON-REINACH (livraison fin 1960) — 3, 4, 8 pièces — Confort — Calme — Plein soleil — Souscription directe — Prix très intéressant : 90.000 Frs le m² — Renseignements sur place.

économiques

- 36, RUE PICPUS (12e) (livraison mars 59). Prime à 600 Frs — 3 p. pour 5 M 3 — Crédit 40 % — 3 à 6 p. — Renseignements sur pl.
- MASSY — Ligne de Sceaux (Station Massy-Verrières) (livraison fin 59). 3 et 4 pièces — Cuisine installée avec meubles « Bendix », moquette posée ou parquet chêne — Qualité premier ordre dans parc de 5 ha. — PRIX EXCEPTIONNELS : 67.000 Frs le m`. 940.000 Frs comptant, le solde par mensualités sur dix ans — Prime à 600 Frs — CRÉDIT — Renseignements sur place.

investissements

- POSSIBILITÉ DE RENTABILITÉ DE 10 % EN BÉNÉFICIANT DES DERNIÈRES LOIS PAR L'ACHAT D'APPARTEMENTS NEUFS.

II. BUREAUX EN CONSTRUCTION

gd standing

- NEUILLY, 122, AV. DE NEUILLY (livraison juillet 60). Grand standing. Reste disponible : 1er étage 194 m² — 8 bureaux.
- 27, RUE JOUBERT, PARIS — Immeuble neuf à usage de bureaux (livraison immédiate). 1er au 6e étage : 62 m² 60 donnant 3 bureaux s/rue. 7e étage : 57 m² donnant 2 bureaux s/rue. Locaux livrés entièrement terminés. Facilités paiement. Aff. en Sté Ame.

APPARTEMENTS ANCIENS LIBRES A LA VENTE

PROPRIÉTÉS — HOTELS PARTICULIERS — FERMES — DOMAINES — IMMEUBLES

TERRAINS — LOCAUX COMMERCIAUX — BUREAUX — MAGASINS — USINES

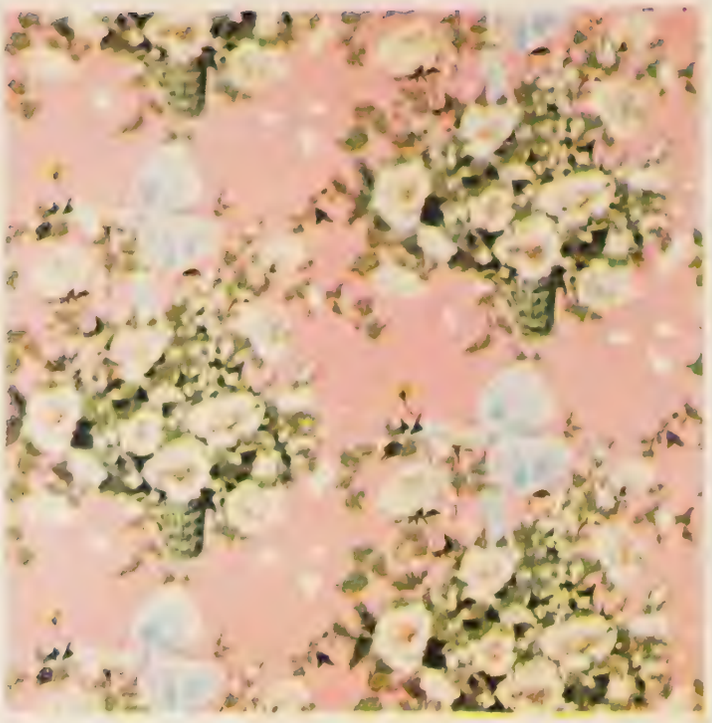
ARCACHON - PARC PEREIRE

TRÈS BEAUX TERRAINS A VENDRE DANS UN CADRE MAGNIFIQUE DIRECTEMENT SUR LE BASSIN
(A PARTIR DE 2.000 FRANCS LE MÈTRE CARRÉ)

ÉTUDES GRATUITES
RENSEIGNEMENTS :

D. FÉAU

132, Bd HAUSSMANN, PARIS-8e. - LAB. 69-34 (16 LIGNES)



« Bouquet de la Reine »

Les impressions

FRED CALVEY

éditées par

chanée

se trouvent chez votre décorateur

LUCIEN BOUIX

7, rue du Mail
PARIS 2e
Gut. 43-32

Velours Empire existe siège, dossier et contrefond assortis en rouge et vert, vert et or.

•

EN VENTE CHEZ LES TAPISSIERS DÉCORATEURS

« PRINCESSE » - Faille imprimée fond bleu de la Reine

TASSINARI & CHATEL

LYON — 11, place Croix-Paquet

PARIS — 26, rue Danielle-Casanova, 2e

« Fontainebleau » - Toile imprimée en 130 cm.

CARLOS LEPRÊTRE

58 bis, rue Sainte-Anne — Paris 2e

Ric. 09-53

PAS
BESOIN
DE VOIR
LA BAGUE

POUR
SAVOIR
QUE
C'EST UN

UPMANN

Ph. S. HOLTZ

CRYSTALES, AROMATICOS, EPICURES et CORONAS MAJOR. Voilà quelques-uns des prestigieux cigares UPMANN importés directement de La Havane.

LE PLUS GRAND NOM DE LA HAVANE

LANVIN PARFUMS

A TOUS LES ÉCHOS

Le Théâtre de plein air.

Le Théâtre de plein air de Paris, qui depuis 1957 offre des spectacles réguliers dans le cadre du jardin des Tuileries, obtient un grand succès : vingt mille personnes, parmi lesquelles figuraient de nombreux touristes étrangers, ont cette année déjà applaudi une troupe très entraînée aux particularités de cette scène et qui interprète les chefs-d'œuvre classiques.

Le Salon du Dahlia.

Le Salon du Dahlia, organisé par la Société Nationale d'Horticulture de France, s'est tenu du 25 au 28 septembre à l'Orangerie du Luxembourg. Il permit de présenter les nombreuses variétés inédites dont l'amateur peut orner son jardin et proposa aux maîtresses de maison des idées de décoration florale.

Expositions.

Du 26 septembre au 15 octobre, Maï-Xuan (Mme Leclercq-Madesclaire), artiste indochinoise, présente à la Galerie Bernheim Jeune des peintures sur soie, des fleurs, des portraits. A vivre longtemps en France, puis à Madagascar, cette artiste n'a perdu ni le charme ni la précision traditionnelle hérités des peintures d'Extrême-Orient.

Du 6 au 21 octobre aura lieu chez Durand-Ruel une exposition de Didier Bereny qui groupera des toiles assez diverses comportant paysages, natures mortes, personnages, toutes réalisées sous le ciel du Midi où vit l'artiste.

Phot. P.-L. Thiessard.

A la mémoire de Restif de La Bretonne.

A l'occasion du 150e anniversaire de la mort de l'écrivain du XVIIIe siècle, la Société Restif de La Bretonne avait organisé le 6 septembre dernier, à Sacy (Yonne), un pèlerinage aux lieux où l'auteur du « Paysan perverti » et de « Monsieur Nicolas » passa son enfance. Jean-Louis Barrault, dont c'est aussi le pays natal et qui va prochainement monter à l'Odéon une pièce adaptée d'un des romans de Restif, assistait à cette réunion et lut quelques pages de l'écrivain. Prenaient part également à ce pèlerinage : MM. Maurice Cernevin, Président de la Société Restif de La Bretonne, Gilbert Rouger, Secrétaire Général, Marc Chadourne, René Louis, Conservateur des Musées d'Auxerre, et la romancière Marie de Vivier.

Une initiative intéressante.

Elle a été réalisée à Saint-Mars-la-Jaille (Loire-Atlantique) : il s'agit d'un stade de sports comprenant une piscine, un golf miniature et des jeux pour enfants. Il faut en féliciter la municipalité et en particulier M. Braud, maire, conseiller général.

La chasse au vol.

Dans notre numéro de Septembre, il y a lieu de lire dans la légende de la photo p. 21 : « Ici, c'est un autour (et non vautour)...

DANS L'ÉDITION

■ *La Résurrection des villes mortes.* — Sous ce titre, l'éminent écrivain d'art Marcel Brion a récemment publié chez Plon un passionnant ouvrage dont le tome premier est consacré à la Chine, à l'Inde et à l'Amérique. L'idée maîtresse est que l'archéologie est la science de la vie, alors que très souvent on considère l'archéologue comme un savant uniquement préoccupé des choses de la mort.

« L'objet vit, écrit l'auteur, c'est lui qui permet de contrôler les textes et dans certains cas de les remplacer. » Et il ajoute : « La fouille complète surtout les sources littéraires en restituant les cadres de l'histoire et ceux de la vie des anciens... C'est ainsi que le pouce du potier est encore marqué dans l'argile du vase, que les pas des esclaves qui ont muré une tombe sont encore imprimés dans le sable du couloir.

Ce livre donne aussi des précisions sur les techniques nouvelles que la science a mises à la disposition des archéologues, tel ce fameux Carbone 14 qui permet d'évaluer le temps écoulé entre le moment de la mort d'une substance organique et le moment où l'on procède à l'analyse des vestiges.

■ *Journal d'un biologiste.* — Voici un livre qui nous change des carnets plus ou moins autobiographiques ou égocentriques. L'auteur, Albert Delaunay, est chef de service à l'Institut Pasteur et sa compétence l'a fait choisir par André Maurois à titre de conseiller pour la rédaction de sa « Vie de Fleming ». Le *Journal d'un biologiste* (Plon édit.) est le récit presque au jour le jour (de septembre 1956 à avril 1958) des observations suscitées à un savant par ses recherches et par ses contacts avec des confrères de tous pays. Albert Delaunay n'a rien du scientifique étroit : sans cesse son élévation d'esprit le hausse au plan de l'humaniste et l'on admire qu'au cours de ce passionnant ouvrage on trouve des formules comme celle-ci : « Une forêt, ce sont des arbres plus une rêverie. Et c'est la rêverie qui importe. » D'où cette question : « Le biologiste doit donc être avant tout poète ?

■ *Le drame algérien.* — La publication de ce petit livre est déjà ancienne mais la lecture que nous venons d'en faire éclaire certains problèmes qui ne sont toujours pas résolus. Dans l'avant-propos, on apprend que l'auteur, Louis Lavie, est un Français d'Algérie puisqu'il évoque « les quatre générations qui l'ont précédé sur cette terre où elles ont travaillé durement avant d'y trouver leur dernier repos.

Après avoir énuméré les erreurs qui, selon lui, furent commises et tracé le cadre historique, géographique, économique et politique du drame algérien, Louis Lavie fait des suggestions précises. Il se déclare partisan d'élections, à condition d'admettre progressivement dans le collège unique la fraction évoluée de la population (citoyens et citoyennes possédant un diplôme scolaire, anciens combattants, commerçants, fonctionnaires, etc.) et non, dès le début, son ensemble. C'est ce système de sélection du corps électoral qui a été appliqué par les Etats-Unis à Porto-Rico et dans les îles Hawaï.

■ Léon Moreel, l'avocat dunkerquois, dont le nom est lié à l'histoire de sa ville, n'est pas seulement un régionaliste passionné ; il brosse d'une plume alerte des portraits d'hommes qui ont eu comme lui un grand idéal. Son dernier livre est consacré à *Catroux, le Méditerranéen* (Les Editions Inter-Nationales), qui fut avec Gouraud en Orient, avec Lyautey au Maroc, avec de Gaulle à Londres.

■ *Un gourmand à Paris* de Robert J. Courtine, rédacteur en chef de la revue « Cuisine et vins de France », est à la fois un guide et une chronique ; outre les bonnes adresses, on y trouve des détails historiques pittoresques et une apologie de la gourmandise considérée comme un bel art de vivre. (Grasset, édit.).

■ *Jardins d'agrément* de H. Brisson et D. Collin, architectes paysagistes (J.-P. Baillière et fils édit.), a pour objectif d'aider l'amateur dans l'aménagement et l'entretien de son jardin. Cet ouvrage de plus de 250 pages, illustré de nombreux croquis et de photographies, traite de tous les problèmes concernant le tracé, le choix des végétaux, l'eau, les accessoires du décor.

CARON

LA FRAICHEUR DES EAUX DE TOILETTE

Plaisir de France a vingt-cinq ans

Au moment de préfacer ce numéro anniversaire d'une revue à laquelle, depuis un quart de siècle, on a donné tous les jours, souvent les nuits, le meilleur de sa pensée — j'allais dire de sa sève — on hésite un peu. Est-ce parce les yeux se brouillent ? Ce serait l'émotion. Parce que la main tremble ? Ce serait la fatigue. Ou bien plutôt parce que l'esprit vacille ? Ce serait le trac.

Je chasserai ces trois symptômes de faiblesse pour tracer le *n*ième de ces éditoriaux qui m'ont valu tous ces témoignages dont les auteurs voudront bien trouver l'expression de ma reconnaissance ici. « Plaisir de France », qui fut fondé en octobre 1934 par « L'Illustration », n'est qu'une petite parcelle de la France, et chaque membre de notre équipe n'est qu'une parcelle de « Plaisir de France ». L'essentiel est que, comme le pays, la revue continue. L'ouvrier passe, l'œuvre demeure. Qu'il me soit permis aujourd'hui de rendre hommage à ces quelques femmes, à ces quelques hommes qui m'entourent et dont la qualité — le dévouement et l'amour passionné pour leur tâche — supplée à la quantité.

Dans son livre « Plaisir de France », Lucien Romier, à qui notre revue a, d'accord avec lui, emprunté son titre, écrivait : « Toutes les fois que je reviens d'un long voyage à l'étranger, je ressens, dès l'entrée en France, la personnalité de mon pays. » Exprimer la personnalité de la France : c'est notre programme. Comment, au cours des vingt-cinq dernières années, a évolué cette personnalité : c'est le thème de ce numéro. Les vingt-cinq ans de « Plaisir de France », il n'en sera question, très vite, que dans ces quelques pages. Et pourtant, si étroitement mêlées sont la vie de notre pays et notre vie professionnelle qu'il me faudra quand même, du haut de cette pile d'années, juger avec sang-froid quelques points d'histoire.

1934, l'année de notre fondation. Paris avait connu une émeute : le fameux 6 février. Quelles en furent les causes ? Une vaste indignation contre un scandale financier à complicités politiques, contre une escroquerie qui avait ses racines dans un parti ; une exaspération causée par un manège forain de politiciens : chaque semaine les portefeuilles changeaient de titulaires, les personnages restaient les mêmes. Mais la goutte d'eau qui fit déborder le vase, ce fut — je m'en souviens comme si j'y étais encore — la brusque mutation d'un haut fonctionnaire devenu, de directeur de la Sûreté Générale, administrateur de la Comédie-Française. On dit que le ridicule tue : le gouvernement d'alors en fit l'expérience. La colère de tout un tas de braves gens, surtout des anciens

Continuer à donner éternellement la rose comme motif décoratif de nos couvertures eût causé une monotonie peu accordée avec notre époque. Pour la rompre, nous avons, pendant plus d'un an, fait appel successivement à des peintres réputés. Nous publions sur ces deux pages cette « galerie ». La rose reste notre emblème, mais nos couvertures sont maintenant égayées par la photographie en couleurs d'un paysage ou d'une œuvre d'art

combattants — bourgeois ou petits employés, chauffeurs de taxis ou concierges éclata. Et le lendemain, des représentants du peuple fuyant Paris allèrent s'écriant à travers la province qu'un complot de fascistes voulait renverser la république. C'est une autre république que, déjà, l'on souhaitait. En 1917, pour gagner la guerre que les ministres en fonction risquaient de perdre, on « rappela » au pouvoir un vieillard : Clemenceau. En 1926, pour sauver le Franc, on « rappela » au service un ancien chef de l'Etat : Poincaré. En 1934, pour apaiser la foule, on « rappela » un autre retraité : Doumergue.

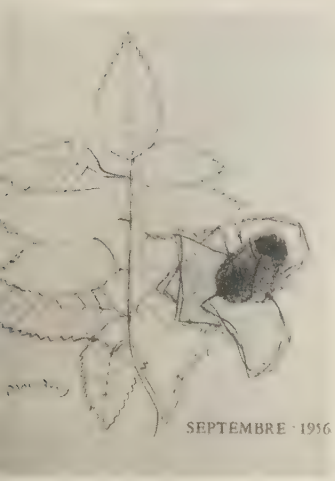
N'en déplaise à certains, les similitudes sont frappantes : on « rappela » encore dans des circonstances tragiques en 1940 et en 1958, deux grands serviteurs honoraires du pays. On conclura comme on voudra. Mais moi je constate qu'aux heures de panique les gens en place ont toujours eu recours, bon gré mal gré, à des « rappelés ». Ce qui prouve deux choses : la première, que je ne commenterai pas, la seconde qui est réconfortante puisqu'elle prouve que notre pays a toujours en réserve — aux deux sens du mot — l'homme qu'on est heureux de trouver, quitte, le danger passé, à le remercier, dans l'un ou l'autre sens du mot.

L'événement majeur de ces vingt-cinq ans s'est déroulé en trois actes : l'écrasement de notre armée, une occupation étrangère qui durerait encore sans l'intervention de nos alliés, la Libération. Cette épreuve n'avait pas amoindri nos lettres et nos arts, ni nos industries de création. Mais elle avait accumulé des ruines. Lentement, nous avons reconstruit. Et puis la technique française a foncé : sans grands moyens, elle a pris sa place. Nous avions récupéré. Mais restait un point noir, déshonorant : nos dettes. Pour la première fois, depuis quelques mois ce n'est pas seulement la France, c'est le franc qui relève la tête. Peut-être n'estime-t-on pas assez ce redressement-là : ce n'est pas de grandeur, c'est d'amour-propre qu'il s'agit.

Les autres changements, de 1934 à 1959? Un peu plus de sérieux, peut-être dans nos têtes, dans celles des jeunes singulièrement; une recherche confuse de spiritualité, sinon de religion, allant curieusement de pair avec un matérialisme né du progrès mécanique et une cynique avidité sexuelle stimulée par le cinéma. Le tout dominé par la promotion de la femme à toutes les fonctions, à tous les métiers jadis exercés par les hommes. L'abdication sociale de ces derniers, résignés ou lâches, voilà le trait saillant de nos derniers vingt ans. Ne pas éprouver cette gêne que profondément je ressens, à se faire conduire, dans un taxi, par une femme, c'est là un critère de cette révolution.

Notre revue ne prétend pas avoir, durant vingt-cinq ans, écrit l'histoire de la France. Tout au plus a-t-elle eu l'ambition de montrer son vrai visage : un visage souriant. Le sourire, dans la vie, n'est pas qu'une attitude : il est signe d'espoir et profession de

Léonor Fini.



c Avoy.

el Colin.

Carzou.

André Marchand.

foi. Et la rose, qui fut de tout temps et reste notre emblème, n'est qu'une fleur, mais qui a son langage bien à soi. Je l'ai écrit trop souvent pour y revenir ici : nous aimons la qualité, nous avons le culte du beau et du vrai. Le jour de notre vingtième anniversaire, j'ai énuméré les choses contre quoi nous étions : médiocrité, vulgarité, mauvais goût. J'y ajoute : frivolité, valeurs fausses, snobisme. Ce pointillé, à lui seul, trace une frontière, un programme aussi, car dire non à certains actes, c'est dire oui aux autres.

Tenir à bout de bras, durant des années, une revue qui veut rester indépendante et avoir le respect de soi et du lecteur, cela donne parfois quelques crampes, de légères courbatures; mais un témoignage spontané recueilli au cours d'un dîner, mais la lettre d'un inconnu qui, de Roubaix ou de Lisbonne, vous crie : « Continuez ! » voilà qui vous aide à garder la pose, voilà qui vous immunise contre les concessions à certaines facilités séduisantes, au goût du jour. Et se sentir à peu près seuls à rejeter le sujet à sensation ou le titre à scandale cesse alors d'être gageure pour devenir satisfaction. Satisfaction de constater qu'il existe encore, en France et par le monde, tout un public pour une revue qui si délibérément s'écarte de la majorité des autres journaux. Mais alors, qu'il me permette, ce public, de lui dire que la multiplication de nos abonnés est et sera notre force. Pourquoi donc, en réprimant un vœu, taire une vérité ?

Encouragés par tous ceux que je désire remercier ici de leur sympathie et de leur fidélité : abonnés, lecteurs (qui, nombreux, nous écrivent et à qui, chaque jour, nous répondons), annonceurs, libraires, dépositaires, agents de France et de l'étranger, nous continuerons : à présenter les paysages, les sites, les belles demeures ; les créations de l'art dans tous les domaines ; les réalisations prestigieuses de la technique française aussi ; à suggérer des voyages, à proposer l'embellissement du cadre de la vie en répondant ainsi à cette actuelle recherche d'une « évasion chez soi ». Nous ferons toujours place à l'ancien et au moderne, fidèles à notre formule : tradition et création. Dans ce conflit qui parfois dresse face à face les goûts, voire les passions, nous fournirons objectivement des éléments d'appréciation. Nous documenterons.

« Notre civilisation est bâtie sur un passé tellement riche que celui-ci conditionne étroitement notre esprit et notre vie actuelle. Et il me semble que c'est un devoir pour une revue comme la vôtre de maintenir ce culte de notre patrimoine. » Pour une fois, en une circonstance marquante, je viens de passer la plume à un de nos lecteurs. Je le fais d'autant plus volontiers que délicatement ce correspondant exprime ce qu'à plusieurs reprises, durant ces vingt-cinq ans, j'ai dit ou écrit. Car il ajoute, dans sa lettre : « Ce qui vit est avant tout ce qui possède une âme. Combien de choses ou d'êtres, d'œuvres ou d'auteurs actuels sont capables de nous faire sentir ce principe subtil que nous sentons pourtant du premier coup en certaines occasions, bref ce qui nous fait dire que même certaines choses, certaines demeures ont une âme ? »

Nous avons toujours voulu, nous voudrons toujours faire une revue qui ait une âme.

Olivier Quéant.

Paris 1934 danse sur un volcan

Mil neuf cent trente-quatre a la « couleur d'angoisse » des années qui ont précédé la guerre. *Le temps des crises* titre une revue de cabaret. Une vague d'inquiétude déferle sur le monde, mais une inquiétude qui n'ose pas dire son nom. La gorge serrée, on chante quand même. « *Amusez-vous, faites les fous...* », le célèbre refrain d'Henry Garat apparaît comme le leitmotiv de la génération-qui-a-vingt-ans-en-1934. Jamais, depuis l'époque charleston, la danse n'a été aussi en faveur. L'homme et la femme 1934 vivent peut-être plus intensément que nos contemporains. Presque chaque jour, un événement nouveau vient les fouetter. Sur tous les fronts, les semonces du Destin se précipitent. Après les années statiques de la décennie 20, on a l'impression *qu'il se passe quelque chose.*

De l'autre côté du Rhin, Hitler qui a pris le pouvoir l'année précédente agite à chaque saison un nouvel épouvantail. L'Europe locarnienne n'a pas survécu à la mort de ses zélateurs Stresemann-Briand. Sous les projecteurs des Congrès de Nuremberg, le spectre de Wotan se dresse, casqué, botté, croix gammée à la boutonnière. Malgré soi, on est bien obligé de penser à l'avenir.

Sujets d'inquiétude

De grands hebdomadaires publient des numéros spéciaux intitulés « *L'énigme allemande* », « *Où va l'U.R.S.S. ?* » « *La prochaine guerre* », « *Fin d'une civilisation* ». On y met l'accent sur l'aspect scientifique du conflit qui se prépare. Il y a déjà de la bombe atomique dans l'air... D'hallucinants truquages photographiques révèlent les grandes capitales dévastées, le dôme de Saint-Pierre de Rome qui éclate comme un fruit trop mûr, la Tour Eiffel en miettes, et, sur un banc, une idylle d'amoureux protégés par des masques à gaz en forme de groin.

La crise économique persiste depuis 1930 et l'on s'interroge sur la trop grande rapidité de l'évolution technique. L'ère industrielle ne toucherait-elle pas à sa fin ? En 1934, on l'avoue, l'homme n'est pas parvenu à dominer

la machine, mais il est écrasé par elle. Devant des amas de richesses immenses, inemployées, intransportables, vouées à la destruction - comme le café au Brésil qui alimentera les foyers de locomotives — 30 millions de chômeurs gémissent dans la misère, auprès des machines arrêtées. La Science serait-elle coupable plutôt que libératrice ?

L'homme 1934 n'a pas encore découvert les possibilités du radar. La télévision n'en est qu'au stade des expériences de laboratoire. On ne se sert ni de stylo à bille ni de cuvette en polyéthylène. On n'a pas non plus la hantise de la désintégration ni celle du voyage dans la lune. Tout au plus redoute-t-on une offensive de « robots ». Domestiques, policiers, soldats, robots-mécaniciens, robots de luxe arriveront-ils un jour prochain à supplanter l'homme ? Il est vrai que la marche vers le progrès a quelque chose de terrifiant. En 1780, le fardier de Cugnot roulait pénible-

Le 6 février 1934 : émeutes dans la rue, tumulte à la Chambre. L'opinion publique se déchaîne - « Je ne suis plus un jeune homme », déclare Gaston Doumergue (70 ans). Mais il abandonne, avec le sourire, son potager de Tournefeuille pour former le nouveau gouvernement. - « Rappelé » aussi en 1958 e général de Gaulle était en 1934 chef de bataillon

Paul Iribe - La femme chez elle. (Sommeil 1934). Dans ces meubles laqués, l'époque s'oriente tout de même vers le dépouillement. Les buffets seront de glace et sur la cheminée trônera une seule sculpture d'art khmer, ô Malraux !

Une frénésie de rythme [illegible] 1934. La [illegible] trop sage. On essaie [illegible]ter la conga (1). Le maréchal Hindenburg (2) aux prises avec Hitler préférera mourir. - La S.D.N. assiste, impuissante, à l'écroulement du rêve briandien. Hitler a claqué la porte. La guerre d'Éthiopie va mettre le feu aux poudres (3). Tout est perdu.

1

[illegible]t à l'allure d'un homme au pas. En 1934, la voiture de course atteint 250 kilomètres à l'heure.

Les embarras de Paris

L'automobile est d'ailleurs entrée dans les mœurs. Elle se démocratise. Au XXVIII[e] Salon, tenu comme il se doit au Grand Palais, Rosengart présente sa « Supertraction », prototype à l'échelle industrielle de la traction avant. L'aérodynamique règne en souveraine. « Pourquoi brûler votre essence à vaincre de l'air ? » La Talbot Baby à châssis surbaissé et boîte de vitesses présélective peut faire du 150 à l'heure. Prix : 49 500 F. Une nouvelle mode : la T.S.F. à bord. Mais des écouteurs sont nécessaires. C'est quand même une idée qui vient...

Il y a cent mille autos dans Paris et des embouteillages monstres se produisent aux abords de l'Opéra, où l'on admire la prestance de l'agent à cheval, et devant la Porte Saint-Martin qui surveille son débonnaire collègue barbu.

Un journal très parisien a cru bon de lancer le concours photographique du « plus bel embouteillage ». Tout cela s'accompagne d'un bruit de trompes et de klaxons. Les signaux d'arrêt automatiques sont encore relativement rares, mais partout sur les chaussées poussent les clous. Ils sont à la mode. On les chansonne. Lancel en fait des poudriers. Un chemisier du boulevard Saint-Michel en sème de minuscules, en acier chromé, sur ses cravates. Le spectacle de la rue a-t-il tellement changé ? Moins de néon aux étalages, moins de motifs multicolores autour de la gare Saint-Lazare sans doute, mais déjà des journaux lumineux et, sur les Champs-Élysées, l'envahissement des banques, des cinémas, des magasins à prix unique (maximum : 20 francs) et des grands cafés. Dans les sous-sols du « Colisée », on soupe sous l'œil indifférent des poissons exotiques qui glissent dans leur aquarium. En fin d'année, encore plus outrageusement somptueux, s'ouvrira un autre temple de la limonade, le « Triomphe » qui fixera pour plusieurs années un genre : petites tables laquées noires fauteuils écarlates

3

2

ou chamois, éclairage indirect. Au sous-sol, auquel on accède par un escalier de cristal, les murs sont transparents. Max Ingrand y a gravé la vie de Bacchus. Orgue électrique et fontaine lumineuse, réplique sournoise à l'aquarium du voisin. On ose à peine murmurer au jeune dandy qui s'avance, en Eton de piqué blanc, épaulettes torsadées de rouge : « Garçon, un demi, s'il vous plaît ! »

Les derniers tramways achèvent leurs parcours, immuables depuis le temps du Panthéon-Courcelles, cher à Courteline. Longue boîte sonnaillante, verte et blanche, traînant sa baladeuse, le « 38 » remonte le Boul'Mich' dans la direction de Montrouge. Passé minuit, ce sera le petit train à vapeur qui empruntera ses rails, déversant d'Arpajon aux Halles ses cageots de primeurs. Du hall modern' style de la gare d'Orsay s'élance encore l'express d'Irun, mais la locomotive poussive de la Petite Ceinture vient d'accomplir son dernier voyage. La gare de Maillot, comme celle du Bois, ex-débarcadère des têtes couronnées, s'est transformée en café. Brave Petite Ceinture, qui entourait Paris d'un orbe de fumée crachotante et saluait de coups de sifflet familiers les dernières « fortifs » ou les carrés de choux du chef de gare de Ménilmontant ! Provi-

Le roi Farouk, avant sa minute de vérité. Jeune, beau, mince, séduisant, il vient d'accéder au trône d'Égypte. Toutes les femmes sont folles de lui (4). - « Encore des fleurs » titre la revue de Tabarin. Virtuoses du tourbillon, les gambilleuses ont les sérénités d'Eve avant la faute (5).

De la conga à la valse des nations

4

dence des tourtereaux en mal de baisers ! Il en coûtait 2 francs pour boucler la boucle (31 kilomètres), mais le déficit avait atteint 30 000 francs par jour.

Plages à la mode

Il est hors de doute qu'en 1934 la différenciation sociale apparaît plus nettement tranchée. Semaine de quarante heures, conventions collectives et congés payés n'existent pas. Mais déjà les dimanches précipitent vers les proches forêts des tandems à passagers pareillement vêtus de vert. Quant aux longues vacances, elles s'adressent encore aux privilégiés. Cannes et Deauville sont les plages à la mode. A Cannes, le « short » est en train de détrôner le « pyjama » si en faveur l'année précédente. Dans cette nouvelle — et extravagante — tenue, on rencontre sur la Croisette la duchesse de Primavera, Mr. et Mrs. Stewart Smith, la princesse Cameratta, la comtesse Poniatowski, la signora Pedro del Sol : en bref, le Tout-Paris. « Que c'est beau, ces noms dont pas un ne mourra ! » aurait pu s'écrier Cyrano. A Deauville, les baigneuses, qui tournent immémorialement leur dos à la mer, arborent les premiers paréos. Parysis, Curnonsky, Mistinguett, Georges Milton ne jurent plus que par eux. Celui de Simone Simon, petite figurante consacrée grande vedette depuis le succès du film « Lac aux Dames », a été dessiné par Heim. Sur les planches, Véra Boréa fait défiler ses mannequins coiffés (?) de petites galettes en ficelle tricotée, genre dessous de carafe, qu'on colle, comme des pains à cacheter, sur le coin de l'œil. Mais si l'on n'a pas quitté Paris, la traditionnelle « Fête de l'Eau » de la piscine Molitor fait apprécier les rondeurs menues mais ravissantes de la blonde Moussia, l'académie sculpturale de Colette Andris qui est à la scène « la plus nue des danseuses ».

Plaisirs à gogo

1934 raffole de ce genre de festivités, comme d'ailleurs de toutes les fêtes. Au Jardin d'Acclimatation, Gaby Morlay qui présente un coach Reinasport, remporte le Grand Prix d'Honneur du Concours d'Elégance féminine en automobile. Les concours de beauté et les élections de reines obtiennent leur succès habituel. L'Angleterre réédite la bataille d'Hastings, mais cette fois il s'agit de couronner miss Europe. Une Finlandaise, M^lle^ Esther Toivonen, l'emporte sur Simone Barillier, notre miss France, une Parisienne de Paris. Pour consoler les autres misses de leur déception, on les invite à rehausser de leur présence... un concours de bébés ! Cette année 1934 est né le « Comité des Fêtes de Paris ». Sans doute le Gouvernement entendait-il faire oublier les mille et un sujets d'inquiétude qui font frissonner l'époque. Rien ne manque aux réjouissances : défilés de musiques

5

Jusqu'à l'attentat

Une hécatombe de souverains et d'hommes politiques marque l'année. Des funérailles nationales seront faites à Poincaré, le sauveur du franc de 24 (6).

6

7

militaires françaises et étrangères, fête à Trianon, séances de cinéma en plein air sur le terre-plein des Champs-Elysées. Le 22 juin, on compte jusqu'à trois drags qui remontent au son des trompes la célèbre avenue. Le 30 juin, fête de nuit à Longchamp, dîner, bal, et première nocturne hippique. Les grands cercles, Jockey-Club, Nouveau Cercle, Union Artistique, se sont mis d'accord pour recevoir leurs invités au Pré-Catelan, où la garden-party réunit des dames en mousseline vaporeuse et des messieurs à gilets blancs, tubes et redingotes grises. Gala du Cheval au stade Buffalo. Après-midi des Muses (avec Maurice Rostand, bien sûr !). Feu d'artifice tiré de la terrasse de Saint-Germain. A la salle Gaveau : *Le Roi David*, de Honegger. A l'Opéra : *La Damnation de Faust*, dans des décors cinématographiques. Le Louvre inaugure ses nouvelles présentations par une conférence de Paul Valéry.

Les particuliers font chorus : bal Second Empire chez le baron de Gunsbourg. Nuit Blanche dans la villa vénitienne des Fauchier-Magnan. Quai Voltaire, Raymond Lazard offre à ses hôtes l'extraordinaire spectacle des débuts de Cécile Sorel dans la tragédie classique. Sous sa perruque faite de larges mèches laquées et dorées, la nouvelle Hermione lance ses imprécations dans le décor de marbre qui fut celui de sa propre salle à manger !

Paris a pavoisé et les boutiques rivalisent d'élégance et de goût. Voici, Faubourg-Saint-Honoré, le premier concours de vitrines. Se distingue déjà la composition de Mme de Brémond d'Ars. La fameuse fenêtre s'ouvre pour ce lever de rideau sur un coin de chambre de jeune mariée au siècle des *Liaisons dangereuses*. De légers friselis courent le long des murs. Un violon sur un fauteuil. Des bouillonnés roses et, au plafond, une cage d'horloge, objet quasi introuvable. Deux colombes picorent dans une vasque. Idyllique spectacle.

Toujours en dansant

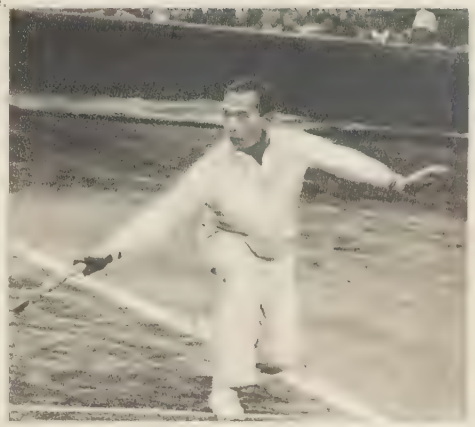
Il fait encore bon flâner dans les rues. D'une façon générale, la Parisienne 1934 a plus de loisirs que nos contemporaines. Le plus souvent, dans une certaine classe du moins, elle ne travaille pas. Une avocate, une doctoresse sont des raretés. L'hôtesse de l'air n'a pas encore été inventée. A cinq heures, le thé dansant, héritage du tango-thé du frénétique après-guerre, réunit les belles désœuvrées. On y côtoie aussi des artistes, les nouvelles vedettes du cinéma parlant, les derniers gigolos « bakerfixés », les ultimes Américaines rescapées du grand krach de 1929. Blues et slow-fox, avec de temps à autre les nouveaux rythmes, rumba ou biguine. La danse est devenue prétexte et non plus passion, comme ce fut le cas au temps maintenant bien démodé du charleston ou du black-bottom. Plus besoin de compter ses pas, d'étudier des « figures » compliquées de tango. Parler d'amour est redevenu, en somme, normal. On danse d'ailleurs beaucoup, en cette année 1934. Dès 11 heures du matin, on fox-trotte à l'apéritif des « Princes », sur les boule-

8

Les « Fêtes de Paris » sont nées d'un sursaut contre l'angoisse de l'heure. 1934 a créé les réunions hippiques de nuit (7). - Les derniers tramways (8) se frayent un chemin tintinnabulant dans les artères déjà encombrées, comme, ici, la rue Saint-Antoine. Majestueux et sans remords, le « 38 » dévalera le Boul' Mich' jusqu'à la veille de la guerre (la dernière).

La coupe Davis a quitté la France. Les quatre mousquetaires ne sont plus, et leurs successeurs, pas encore nés. Mais la célébrité de Cochet (9) domine, avec Pélissier et Ladoumègue, la décennie sportive.

9



vards. Le Carlton, le Ritz intercalent un boston entre deux services. Le soir, une foule avide de plaisirs emplit dancings et cabarets. Montparnasse a perdu de sa vogue et sur l'asphalte mouillé les enseignes au néon ne reflètent plus que la nostalgie des années folles. La bohème internationale a déserté le carrefour qui fut un temps le nombril du monde, et qui ne se survit plus qu'en

10

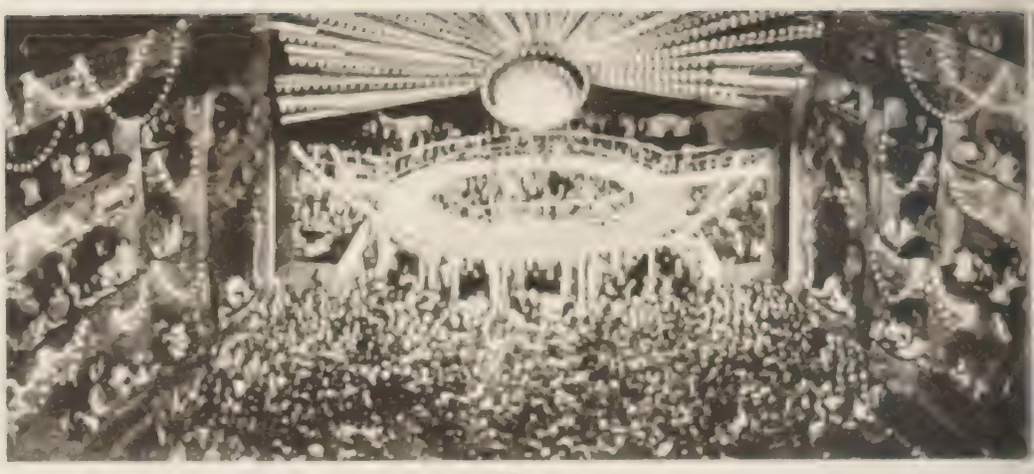
La barbe-fleuve de l'agent de la porte Saint-Denis a été, pendant cinquante ans, l'une des curiosités de Paris, au même titre que la Tour Eiffel (10). - Débarquant à Marseille, le roi Alexandre de Yougoslavie est assassiné, en même temps que le ministre Barthou (11). Afin de prévenir un incident diplomatique, le président Lebrun se rend aux obsèques, à Belgrade.

cette litanie : Dôme-Coupole-Rotonde-Napoli - Kosmos - Sélect. Un nouveau cabaret s'est toutefois ouvert, la « Villa Chagrin », dont le nom rappelle l' « Affaire » (c'était celui du Crédit Municipal de Bayonne, dont les « bons » furent à l'origine du scandale Stavisky). Au premier étage de la Coupole s'est bien déroulé un « bal Ubu ». On y a surtout remarqué, en cape de pourpre et casquette d'amiral, un Poiret très désargenté qui y vitupérait les « bourgeois » non costumés venus rigoler des « artistes ». La société rattrapera au tournant cet irrégulier, le poète magnifique des lamés et des péniches bisexuées, qui finira ses jours à l'hôpital. Sur la rive droite, Faubourg-Saint-Honoré, le « Bagdad » inaugure la formule du spectacle dans la salle. A Pigalle, « l'Abbaye » et le « Monico » maintiennent la tradition chancelante du « pan-pan ». Un nouveau genre d'attraction vient de voir le jour. Rue Fontaine, « chez les Nudistes », on vous offre une revue qu'on peut qualifier de « haute époque » du strip-tease (le mot n'a pas encore franchi l'Atlantique). Mais on retrouve toujours avec plaisir le « Coliseum » et « Tabarin », établissements classés, institutions nationales, semble-t-il, qui resplendissent de tout leur décor rouge et or hérité des « Arts Déco ». Le premier a inventé les « taxi-girls » : on les loue à la danse, pour le modique cachet de 1 F 50. Quant à Tabarin, c'est sous la lumière orange, l'éternelle piste, longue et étriquée, le balcon, la scène minuscule. Sandrini et Dubout réussissent chaque année à y caser des prodiges, une revue à grand spectacle, la plus intelligente, la plus raffinée de Paris. Huit danseuses, gainées de velours vert et rose, s'avancent sur le proscenium... Un manège surgit du sol, un lustre descend du plafond, peuplés d'impeccables nudités. Plus tard, un roulement de tambour balaiera la piste de ses danseurs. Et, au rythme du quadrille, jupes haut troussées, Rapo et Renelli s'élanceront, entraînant leurs compagnes. Déchaîné, entrecoupé de grands écarts, de roues sur les mains, de « port d'armes » audacieux, le French Cancan balance des cerceaux de dentelles frémissantes, dessine des arabesques de bas noirs.

Sous les projecteurs

Music-hall plus que spectacle de cabaret, dira-t-on. Peut-être. C'est que le music-hall connaît, en 1934, un regain de faveur. Trois mois plus tôt, on s'était rué au Casino de Paris pour voir Mme Cécile Sorel, ex-sociétaire de

11



12

13

14

15

la Comédie-Française, aux prises avec son escalier : « L'ai-je bien descendu ? » Cette ferveur avait quelque chose de comparable à celle de l'Anglais qui veut voir dévorer le dompteur. Pour la seconde version de *Vive Paris*, l'Infatigable s'est fait dessiner, par un jeune artiste américain, une tunique grecque qui est en réalité un pyjama. Sorel n'a jamais porté que sa mode à elle ! Son chef s'adorne d'un casque, ou plutôt d'un arc-en-ciel, ruisselant de plumes et de diamants. Mistinguett, provoquée sur son propre terrain, tient sa riposte prête : elle paraîtra sur la scène des Folies-Bergère dans une robe de satin lilial, garnie d'aigrettes blanches, créée spécialement pour la circonstance par le cap'tain Molyneux. Dans le même temps, à Bobino, Maurice Rostand, paupières mauves, juché sur des talons aiguilles, débite son « tour de poésie ». On l'applaudit sans arrière-pensée.

Mais voilà que sur la scène d'un petit cinéma de quartier des accents nouveaux retentissent, qui clament la détresse de ces temps abandonnés. Droite et mince au bout du piano, tignasse flamboyante, Marianne Oswald renchérit sur l'inquiétude de l'époque. Plus question de paroles, mais plutôt d'une sorte de rythme incantatoire. Certains soirs, le public échange des horions en son honneur. Cocteau écrit pour elle : « Je suis Anna, Anna la bonne. »

L'année ne se terminera pas avant qu'une autre nouvelle vedette ne se soit révélée. Le Casino de Paris affiche un spectacle folklorique : *Parade de France*. On y voit des bergers landais qui chantent et dansent sur des échasses. L'étranger quitte la salle de la rue de Clichy avec la conviction intime que, du côté de Beaune ou de Pommard, le costume de toutes les vendangeuses ne se compose que d'une unique feuille de vigne. Au tableau suivant — un quai de port ensoleillé — entre en scène un jeune homme timide et brun, plutôt emprunté dans un costume indéfinissable qui tient du gaucho et du nervi. A la main, une guitare dont il ne se servira pas. Et voilà que le miracle se produit : une voix s'élève, langoureuse et caressante, qui s'adresse à toutes les femmes et à chacune en particulier. Du moins le pensent-elles. « O Corse, île d'Amour... » Nous n'en aurons pas fini avec Tino Rossi, dont ce sont là les débuts, au cachet de 90 F par soirée.

Les bizarreries de l'année

Etrange année 1934 ! La mode, après tant de saisons linéaires, architecturales, s'est mise à adorer le mouvement. Les jupes, péplums ou tuniques, s'envolent dans un souffle d'ouragan. On s'aperçoit subitement que les femmes ont un dos. Et on le dénude jusqu'à la ceinture, la poitrine restant couverte jusqu'au ras du cou. Les corsages se pavoisent de torsades, de guirlandes ou, comme chez Rochas, d'un bel oiseau blanc. Les cheveux se portent relevés vers le sommet de la tête. La bouche est étroite et haute, le rouge des joues monté sous les yeux qui sont immenses. Mais la star elle-même n'a pas l'air de prendre au sérieux son personnage. Dans « *One million dollars legs* », elle passe majestueuse et provocante entre deux rangées d'hommes dont les cœurs battent à faire sauter leurs portefeuilles des poches et qui voient leurs cigarettes s'allumer toutes seules au rythme de son balancement incandescent. 1934 a inventé aussi la « cover girl ». Les deux premières se nomment Germaine Aussey, vedette du film *Allô ! Berlin ? Ici Paris !* et Dolly Davis, dont le sourire recommande plusieurs marques de spiritueux et s'épanouit au centre d'un pneu.

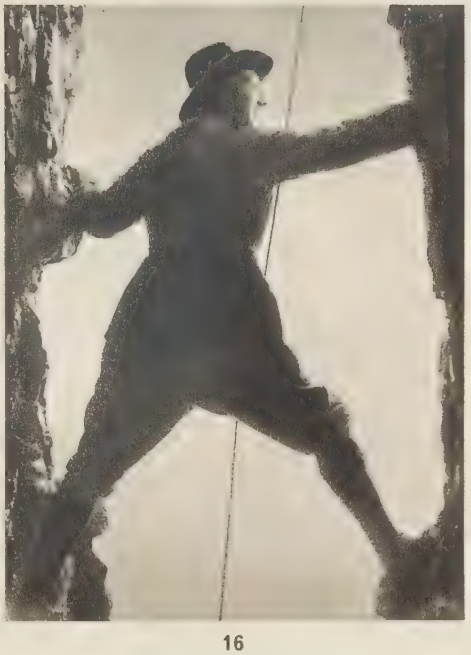
Etrange année, en vérité ! Un restaurant s'est ouvert sous la raison sociale « Chez les gangsters ». Dans certain magasin des Arcades des Champs-Elysées, des mannequins défilent sur une sorte de passerelle suspendue au-

Nuits blanches

et jours noirs

Le roi Albert Ier, alpiniste chevronné, se tue en escaladant la « roche du Grand Bon Dieu », dans les Ardennes belges (16). - Stavisky ne fera plus peur qu'aux enfants. Le voici, figé, en cire, au musée Grévin (17). - En 1934, meurt le maréchal Lyautey, le créateur du Maroc moderne, l'organisateur de l'Exposition coloniale de 1931 (18).

17



16

dessus de l'étalage. De vieux messieurs se tordent le cou pour mieux voir. Par intervalles réguliers, ces « demoiselles de vitrine » sont remplacées par un nègre nu, déjà bien mince, qui fait une démonstration d'appareils auto-vibreurs amaigrissants. Autre public. A Luna-Park s'est ouvert le « Palais du Rire » et, près de sa gouvernante, le jeune prince Moulay Hassan contemple rêveusement l'attraction du jour, ces « dames dormeuses » qu'une balle bien placée éjecte de leur lit, dans un grand envol de chemises roses et de couvertures. Le soir, une foule cosmopolite déambule dans les sous-sols du palais Berlitz, où c'est la foire. Elle y trouve à satisfaire son goût pour les cravates larges et voyantes, les parfums d'Algérie, les subtilités du billard russe et les rêves capiteux que procurent les photoscopes, éternellement interdits aux mineurs. Deux fois par semaine, sur une scène exiguë, le « crochet » rassemble employés de banque et calicots, tous ayant un faible pour le pantalon à rayures, le nœud papillon et la pochette brodée, mais divisés en deux camps sur le choix de la chansonnette : les *Parlez-moi d'amour* et les *Ferme tes jolis yeux*. 1900 est d'ailleurs à la mode depuis que Maë West l'a ressuscité à l'écran. La bijouterie en toc de son opulent corsage sert d'écrin à la voix la plus canaille du monde, qui vous secoue par ses inflexions, ses sous-entendus provocants.

Sur fond d'angoisse

1934 a donc l'ambition de vivre — frénétiquement — au rythme des événements qui le secouent. La catastrophe de Lagny (600 victimes) en lever de rideau. Et l'affaire Stavisky qui prend en janvier tout son développement. On s'aborde en ces termes :

— Combien as-tu touché ?

Pas mal, et toi ?

Mais la plaisanterie tourne à l'aigre. Au Théâtre-Français, *Coriolan* fait salle comble. C'est que les événements se reconnaissent en Shakespeare. L'administrateur — ce pauvre M. Fabre — est rendu responsable de l'agitation. A l'instant, on lui signifie son congé. Mais ses supporters, au nombre de 400 environ, se prennent par le bras et marchent en vociférant... sur l'Opéra.

Alors les sourires se figent et les poings se serrent. C'est la grande colère du 6 Février. Ce soir-là, place de la Concorde, le nouveau préfet de police, Bonnefoy-Sibour, passe nerveusement ses troupes en revue en mâchonnant ses cigarettes. La foule gronde. Les lumières de la Chambre se sont éteintes. Dans la pénombre, luisent les casques bleus des mobiles. Soudain, un autobus renversé brûle. Le sang coule. Paris a mis son masque d'émeute.

Le sourire de Doumergue, qui abandonne en hâte son potager de Tournefeuille, ramène le calme. Mais il y aura encore une chaude alerte lors de la mort mystérieuse du conseiller Prince qui en savait trop long ». Cependant, tout finit par des chansons. Stavisky prend place parmi les figures de cire du musée Grévin. Métamorphosé en cabaret montmartrois, le théâtre Fontaine affiche la revue « Bonnyments » que Viviane Romance irradie de tout son éclat.

La série noire cependant se poursuit. Ascensionniste éprouvé, le roi Albert se tue en escaladant les quelque cent mètres d'un rocher ardennais. A Vienne, la Heimwehr ouvre le feu contre la cité ouvrière Karl-Marx. « Nuits des longs couteaux » à Berlin : Hitler élimine de vieux compagnons d'armes en qui il voit de possibles rivaux. Plus tard, il agitera la question de la Sarre. Si l'on veut bien lui faire confiance, si l'on veut bien résoudre « la seule question territo-

18

La grande peur

19

Les événements vont se précipiter. Hitler fera occuper la zone démilitarisée de la Ruhr, entrera sans coup férir à Vienne, rencontrera pour de secrets partages, son complice Mussolini, un instant inquiet (19). - Le monde devient feutré, muet, sournois, et les journaux s'ingénient à peindre la guerre menaçante sous les plus étranges couleurs (20). - Voici un Murillo inattendu. L'ère du masque à gaz va-t-elle bientôt commencer ?

20

tunérailles. Octobre : le roi de Yougoslavie et le ministre Barthou sont assassinés à Marseille : service d'ordre défectueux et pagaïe promue à la hauteur d'une institution. Raymond Poincaré meurt dans son lit. Violette Nozière comparaît devant ses juges. Pitoyable dans son manteau noir à col de lapin, elle s'essaie à jouer les Béatrice Cenci. Seul instant pathétique de ce morne procès, sa révolte, la malédiction farouche qu'elle jette, avant d'être entraînée, sur ses parents, sur la société tout entière. Y aurait-il un mal de la jeunesse ?

Bilan positif

Dans le domaine des techniques, 1934 est du moins une année faste. Le paquebot *Normandie* s'achève. 3 000 ouvriers y travaillent. Ce sera le plus beau du monde. L'Urbanisme, qui était alors considéré comme une pure spéculation de l'esprit, entre dans le domaine des réalités. La cité de Drancy inaugure une formule de construction en hauteur qui ménage des espaces verts. La mairie de Puteaux oriente l'architecture vers des lignes plus sobres, plus dépouillées. Métropolis française, la cité de Villeurbanne aligne ses tours de 19 étages, ses maisons, son théâtre, sa piscine, son centre commercial, le minaret de 65 mètres de son hôtel de ville.

Chaque époque a la littérature qu'elle mérite. En 1934, on assiste à une orientation marquée vers des penseurs nouveaux. L'angoisse remplace — comme dans la vie — l'amoralisme délicieux des années 20 à qui on reproche à la fois « excès d'adolescents » et « excès d'évasion ». Claudel, Mauriac, Gide, Montherlant font triompher une littérature qui ne s'adresse plus uniquement aux sens. On ose agiter les grands mots d'inquiétude métaphysique, de sens de la destinée, de héros. A l'esthète succède le penseur ou l'homme d'action. Malraux, dont *la Condition humaine* a reçu l'année précédente le prix Goncourt, est devenu l'idole de la nouvelle génération. En 1934, il contribue, par sa préface de *Sanctuaire*, au lancement en France du roman américain où se trouve justement dépeint ce monde inégal, puissant, sauvagement personnel, monde où l'homme n'existe qu'« écrasé », monde qui correspond à ces temps d'apocalypse où va basculer l'époque. Cette année 1934, l'Académie Française décerne son grand prix de littérature à Montherlant et les Goncourt couronnent Roger Vercel pour son roman *Capitaine Conan*, dont le héros est le type même du moderne condottiere.

Telle fut l'année 1934. Que vaut-elle ? Ni plus ni moins que ses devancières, que ses cadettes. Elle fut peut-être davantage marquée par le Destin. « Année de la mauvaise foi », a-t-on dit. Du moins avions-nous l'impression de vivre. Dangereusement, certes, mais nous avions vingt ans. Et la mode avouait pour la première fois depuis de longues années sa féminité. L'optimisme n'est-il pas un acte d'autodéfense contre la désespérance ? Les censeurs diront que nous nous sommes trompés. Pouvait-il en être autrement ? Paraphrasant Giraudoux, on pourrait avancer qu'une minute de bonheur c'est toujours bon à prendre.

RENÉ BRIAT.

Erte - **La dame aux renards.** Le mot « formidable » fait à la mode. Le culte de la vamp aussi. Les cigarettes s'allument toutes seules à son passage. Les dupes allongent leur fourreau-piège sous des capes de renards argentés.

PHOTOGRAPHIES KITROSSER, L'ILLUSTRATION, KEYSTONE, ROGER-VIOLLET

L'Allemagne venait de quitter la
S. D. N. et l'U. R. S. S. y adhérait.
Hindenburg mourait
et Hitler devenait Reich Fuhrer.
La Pacification du Maroc s'achevait.
Les empires coloniaux de la France
et de la Grande-Bretagne
semblaient solides.
Le Chancelier d'Autriche Dollfuss
était assassiné.
C'était la guerre sino-japonaise.
Les Japonais qui s'étaient
retirés de la S. D. N.
marchaient sur Pékin.

Un monde s'est éloigné

PAR PIERRE GAXOTTE,
de l'Académie française.

QU'IL est facile d'écrire : un monde s'éloigne, un monde est mort ! Le monde meurt et renaît sans cesse. Les survivants qui s'arrêtent au bord de la route quand les tourmente la fatigue d'être, appellent alors au secours les dieux de leur jeunesse, les disparus qu'ils ont aimés. Ils reprennent leur marche nécessaire au milieu de chers fantômes, d'ombres douces qui les isolent à demi des temps nouveaux. Oui, il est facile d'écrire « un monde est mort », mais quand un témoin veut expliquer quel était ce monde, il a le sentiment qu'il n'est pas tout à fait disparu, qu'il se perpétue en nous, autour de nous, en idées, en lectures, en habitudes, en plaisirs, en instincts, en façons de voir, en manières d'agir...

Ce n'est pas seulement parce qu'en histoire les choses ne changent pas comme un décor qu'on enlève, parce que les générations ne disparaissent pas d'un seul coup, parce que même aux fils révoltés les parents lèguent une part d'eux-mêmes, c'est parce que la France, ouverte et mystérieuse à la fois, est vouée, par sa nature et par sa structure, à réaliser ce que Paul Valéry appelait une « figure d'équilibre », autour de laquelle les révolutions intérieures, les vicissitudes inévitables, les orages venus du dehors la font osciller, sans que ses traits essentiels en soient effacés ou durablement altérés. Mobile à la surface, fidèle en profondeur, elle veut bien changer, elle change, mais en se continuant. On ne peut imaginer le peuple français se déplaçant en masse, émigrant en bloc, se détachant de la figure de la France pour s'établir sous d'autres cieux. Cependant c'est ce qui est arrivé au peuple allemand, refoulé vers l'ouest par les Russes et par les Polonais, changeant de forme, d'esprit et de frontières, tandis que, de ses provinces orientales rayées du vocabulaire, Prusse, Poméranie, Silésie, Nouvelle Marche, sept ou huit millions d'habitants s'en venaient chercher aux bords du Rhin ou du Danube un toit, du pain, du travail et trouvaient une autre nature.

Que cette personnalité française, si facile à sentir, si difficile à définir, soit l'effet du climat, du ciel, de la terre mère ou nourrice, de la diversité des provinces et des horizons, des sangs disparates, des influences venues de Grèce, de Rome, de Galilée, d'une longue histoire qui se résume mieux que toute autre en quelques grands noms de familles, de personnes, d'assemblées, peu importe. Elle nous donne à tous le sentiment d'une permanence cachée, presque inébranlable, et, tout en aimant à la folie les mots « révolution », « révolutionnaire », nous avons peine parfois à mesurer l'ampleur de la révolution que nous vivons.

Elle a commencé en 1914, lorsque, pour la première fois dans l'histoire, les nations en guerre envoyèrent au combat tous les hommes en état de porter les armes. Aux batailles de rois succédait la bataille des peuples, plus sanglante, plus acharnée, plus dévastatrice, sans que personne fût capable d'y mettre fin par les moyens qui réussissaient autrefois. Un siècle humanitaire sombrait dans la plus sanglante des tueries. Certes, depuis cent ans, l'Europe avait eu ses conflits et ses révolutions, mais ni les conflits ni les révolutions n'avaient bouleversé la société. Après chaque secousse, même quand l'étiquette du régime avait changé, choses et

gens reprenaient leur place, ou à peu près. Si, en 1871, l'Allemagne n'avait pas annexé l'Alsace et le pays messin contre le gré des habitants, la France eût fini par ne plus penser au siège, à l'occupation, aux cinq milliards.

D'un pays à l'autre, on voyageait sans passeport, sans carte d'identité, sans autre papier que des cartes de visite. Seule la Russie exigeait le passeport et Baedeker s'en indignait. Personne à la frontière ne cherchait à savoir quel argent le touriste avait en poche. Le contrôle des changes était aussi inconnu que les contingentements et les permis d'importation. On voulait partir, on partait. On voulait acheter, on achetait. La monnaie-or avait cours partout et la stabilité de la monnaie paraissait si précieuse, si respectable, qu'en 1871 les Communards ne s'emparèrent pas de la Banque de France, par crainte d'ébranler la confiance du public dans les vignettes de l'établissement. A peu près dans tous les pays, le citoyen était protégé par les mêmes lois et jouissait des mêmes libertés. Le français restait la langue des aristocraties et chaque hiver le Nord-Express déversait sur la Côte d'Azur son chargement de grands-ducs amis du soleil. La République tenait, les monarchies tenaient, les parlements tenaient, les colonies tenaient, la rente tenait. Si dissemblables que fussent les choses, elles avaient pris l'habitude de vivre ensemble, en se prêtant un mutuel appui. Quand les couronnes se furent envolées, beaucoup de tribunes s'écroulèrent à leur tour et les Bourses des valeurs se remplirent de papiers coloriés qui ne valaient plus rien et que personne n'achetait plus.

La vieille Europe pouvait-elle durer ? Un siècle entier de constitutions libérales, d'individualisme, de propriété, de situations et de contrats respectés, jamais on n'avait vu ça. Or c'est une règle universelle que ce qui approche de son plus haut développement est bientôt condamné à disparaître. Le service des diligences devait atteindre la perfection quand parut la locomotive et l'on croit volontiers que l'art de polir la pierre était consommé lorsque s'ouvrit l'âge du bronze. Guillaume II n'eut qu'à pousser le caillou qui déchaîna l'avalanche. Il crut s'engager dans une sanglante entreprise à la façon d'hier ou d'avant-hier, une entreprise dont la froide raison peut calculer à l'avance les risques et supputer les profits. Il engageait le monde dans une aventure incalculable, libérait des forces indéterminées, pour un temps indéfini.

A la paix l'Occident eut peine à croire qu'il était entré dans une ère nouvelle. Quand chacun eut compté ses morts et dénombré ses ruines, il se persuada qu'il venait de vivre son dernier cauchemar. Le passé allait renaître, mais sans l'état de suspicion et de contrainte anxieuse qui avait pesé sur l'Europe à l'approche du conflit. Le droit triomphait. L'injustice était réparée. On en avait fini une bonne fois avec l'atrocité primitive des solutions par les armes. L'espoir qui avait soutenu les combattants n'était pas vain.

La France éprouva, à un très haut degré, ce sentiment de délivrance, cette satisfaction du rêve réalisé. Elle avait foi dans sa force, dans sa cause. Si la Société des Nations était longue à prendre consistance, elle pensait du moins que sa propre armée suffirait longtemps à assurer l'ordre sur le continent et pendant douze années, ou presque, elle n'eut pas tort de le croire. C'est ce qui a donné à l'après-guerre — à l'autre après-guerre — son caractère de création joyeuse, d'insouciance cocardière, de gaieté un peu folle, de fierté et de confiance retrouvées. Au-dehors, tout ce qui venait de France était caressé par les reflets de la victoire. L'épée du maréchal Foch valait à notre langue un renouveau de prestige. Dans une atmosphère excitante de nouveauté, notre littérature, notre art connaissaient une de leurs époques les plus riches. Pour remplacer ceux que la mort avait pris ou que l'âge contraignait à une demi-retraite, les « territoriaux stockés dans les chapelles », comme disait Thibaudet, devenaient les maîtres de la jeunesse. Sur leurs pas se levait une génération d'écrivains fertile en tempéraments divers dont les noms et les livres soulevaient la curiosité de ceux qui lisent de par le monde. Le bourgeois apprenait avec admiration que nous possédions les plus grands peintres vivants, les plus grands sculpteurs et qu'un tableau peut être une valeur aussi sûre que la meilleure des actions de pétrole. Montparnasse et Montmartre étaient pour toutes les nations les capitales de la peinture. Si l'on avait douté, les refrains d'opérette eussent chassé le doute.

On peut rire — ou pleurer — de ces illusions. Il n'était pas écrit dans les astres que le XX^e^ siècle vieillissant serait celui de nouvelles angoisses, de nouvelles violences, de nouveaux massacres. Avec un peu plus d'intelligence, d'imagination, une meilleure connaissance des peuples, un peu plus d'audace calculatrice, avec moins d'égoïsme national, moins de préjugés d'un autre âge, moins de chimères dans l'esprit, moins de démagogie bavarde, les hommes qui ont mené les nations auraient pu les conduire dans une autre voie, celle de la paix et de la sécurité. Rien de ce qui est arrivé n'était fatal, mais le malheur essentiel de notre temps est que la haute perfection des principes chimiques, physiques, biologiques, passés dans le commun enseignement, coïncide avec l'obscurcissement et le désordre des idées historiques, politiques, sociales, voire esthétiques. Notre monde incertain de 1959 est le fruit de l'erreur, de la légèreté, du mauvais raisonnement.

Quand parut le premier numéro de « Plaisir de France » rien n'était perdu. Cependant, en cette année 1934, les mauvais signes ne manquèrent pas, émeute du 6 février place de la Concorde, soulèvement du « Schutzbund » socialiste à Vienne, massacre de Roehm et de ses compagnons par Hitler en personne, assassinat du chancelier Dollfuss, assassinat du roi de Yougoslavie à Marseille, déchirements de l'Espagne... il y avait de quoi s'inquiéter. On s'interrogeait, on s'inquiétait, on ne désespérait pas. L'effervescence parisienne ne s'était-elle pas calmée comme par miracle à la seule arrivée de Gaston Doumergue, le dernier sage de la République ? La grande crise américaine ne commençait-elle pas à reculer sans nous avoir trop atteints ? Baldwin n'avait-il pas dit aux Communes : « La frontière de l'Angleterre est sur le Rhin » ? L'entente avec l'Italie n'était-elle pas toujours possible ? Beaucoup de choses encore étaient concevables et l'on peut penser que la réoccupation de la Rhénanie, en riposte aux armements hitlériens, eût alors provoqué la chute du nazisme. Le destin a tourné autrement. Pour n'avoir pas usé de la force quand en user était sans risques, on a été amené à la guerre au moment choisi par l'ennemi, alors qu'il était le plus fort. A quoi bon raconter cette histoire ? Tout le monde en a les résultats sous les yeux.

La France a sauvé son indépendance, mais elle a beaucoup perdu. Par quoi agissait-elle autrefois dans le monde ? Qu'est-ce qui lui donnait presque en tous lieux une place prépondérante ? Au milieu de nations jeunes et prolétaires, elle avait l'avantage d'une ancienne unité, la supériorité de la richesse acquise, le prestige d'une civilisation qui n'avait pas connu d'éclipse. Un peu partout, elle possédait des droits, des créances, des territoires, des privilèges, des traités d'établissement qui étaient le legs de son histoire. De cela que reste-t-il ? Pas grand-chose. Elle avait tout intérêt à la stabilité. Du détroit de Béring à la Méditerranée, la révolution, la xénophobie l'ont emporté et ont emporté du même coup une bonne part de son héritage. « Je garde dans mon jeu, s'est-elle dit, des atouts de poids. » C'étaient des atouts d'autrefois, des atouts qui étaient maîtres sous Louis XIV ou sous Napoléon et que les grands de la terre écartent aujourd'hui de la table, quand ils abattent de vrais piques, de vrais trèfles ou se menacent de fusées atomiques.

La France a mis quelque temps à se convaincre qu'avec le monde d'avant guerre s'étaient perdues beaucoup de choses qui faisaient sa force et son orgueil. Mais elle aime trop la vérité pour se bercer de mots trompeurs. Ayant regardé les choses en face, elle s'est mise au travail, travail obscur d'abord, difficile, ingrat, coûteux même, parce que c'est un travail de rénovation progressive, dont les résultats bienfaisants n'apparaissent qu'après de lourdes dépenses. De quel moment part ce redressement qui fut d'abord psychologique ? Je risquerais assez volontiers : de la découverte du pétrole à Parentis. Il ne s'agissait pas d'un gisement immense, mais c'était la révélation que notre sous-sol, encore mal exploré, recélait des richesses convoitées par les hommes de notre temps, que la France n'était pas enfermée dans une certaine image historique, qu'elle réservait des surprises heureuses à qui saurait joindre l'audace et la science, bref qu'avec un long passé elle conservait la jeunesse. Révélation capitale par quoi étaient changés le climat et, peut-on dire, les dimensions de notre vie. La prospection a continué, s'est étendue à l'Algérie, au Sahara, prolongement de la métropole. Elle n'est point terminée. Toutes les conséquences n'en sont point encore discernables, mais le désespoir qui fut si fort à la mode au lendemain de la libération a cédé la place au risque, à l'aventure.

Ce n'est pas la première fois que la France se transforme. Sous Louis XIV, Colbert l'obligea à se faire industrielle. Mais pendant très longtemps il a été possible de spéculer sur l'isolement des événements. Chaque perturbation se développait de telle manière que ses effets étaient nuls à une distance suffisante. Il y avait place sur la surface du globe pour plusieurs grandes politiques bien dessinées, qui ne se rencontraient pas. La guerre de 1939 a mis fin à ce temps. Il n'existe plus aujourd'hui qu'une politique à l'échelle de la terre. Un coup de canon à Formose, une révolution à Bagdad, la mort d'un ministre à Washington engendrent aussitôt un train d'ondes qui se propagent à tout l'univers habité. Les effets des effets, jadis négligeables, se font sentir presque partout à la fois, se contrarient, s'additionnent, interfèrent, reviennent à leurs causes, sans qu'il soit possible de circonscrire les suites de ce qu'on aura engagé. C'est pourquoi le plus grand problème qui se pose à la France aujourd'hui est celui de ses « liaisons » avec l'Algérie, avec l'Europe, avec les nations de l'alliance atlantique et avec les peuples de l'Afrique noire.

Il est permis de regretter le monde qui s'éloigne. Mais qui n'oublierait rien vivrait accablé par l'histoire et se perdrait dans cette mer du souvenir. Toute action exige une certaine part d'oubli. Personne ne demande aux Français de se renier. Après tout, qu'est-ce qu'une nation sinon une longue habitude, une longue communauté de joies, de travaux et de peines ? Ce lien est chez nous si fort qu'il a résisté aux pires épreuves. Personne n'ôtera aux Français le plaisir qu'ils ont de vivre ensemble.

P. G.

La France

a deux visages

Visiter la France, pour un touriste, c'est admirer Notre-Dame, Versailles, la cathédrale de Chartres, le Palais des Papes, toutes les richesses du passé dont notre pays tire un juste orgueil et qui composent les traits de son visage. Cependant l'expansion de l'équipement industriel fait surgir un peu partout de nouveaux monuments qui, pour n'être que des chefs-d'œuvre de la technique conçus dans un but utilitaire, n'en revêtent pas moins une indéniable beauté. Ces châteaux, ces cités, ces murailles du XX^e siècle, qu'admireront peut-être les touristes de l'an 2000, comme nous admirons les ouvrages d'art du Romain, nous ont incités à nous livrer au jeu des rapprochements en confrontant par l'image — sauf révérence et toute proportion gardée — ces deux visages de la France.

Phot. Alix

Depuis des siècles l'art de construire repose sur les mêmes lois

Alors que le château d'Angers, l'une des plus belles forteresses de France, édifiée sous le règne de Saint Louis, est flanqué de dix-sept tours, dix-sept « marmites » constituent le barrage de la Girotte (Haute-Savoie), analogues à celles qui barrent l'échancrure du lac de Migoelou (ci-contre). Il a fallu dix ans pour construire le château d'Angers ; la construction du barrage de Migoelou a nécessité quatre années, car le chantier devait être abandonné chaque automne, dès les premières neiges (la photographie ci-contre a été prise en période d'« abandon »). D'une différence d'âge de sept cents ans, ces deux citadelles n'en offrent pas moins des similitudes de forme: leur fonction est de résister, l'une à l'assaillant, l'autre à la pression des eaux.

Photographie Direction Générale du Tourisme

Tours de pierre et beffrois d'acier

Un beffroi d'acier couronné de tours, de clochetons et de colonnes fumantes, un étendard de feu qui se reflète dans l'eau sombre d'un fleuve — la Loire — cette vue fantastique ressemble à celle qui inspira au peintre Carzou une toile apocalyptique qu'il a baptisée « la cathédrale ». Cathédrale sans âme, mais non sans beauté, à laquelle les touristes préféreront toujours Notre-Dame mais qui deviendra peut-être un jour l'un des vestiges géants et un peu effrayants laissés par notre civilisation.

Phot Goursat

Libre ou canalisée, l'eau impose son harmonie

La Meuse (ci-dessus) inspira Péguy. Qui dira la beauté d'un canal ? Prévu par le traité de Versailles, le canal latéral au Rhin devait s'étendre de Bâle à Strasbourg (126 km) et se composer de huit « biefs » séparés par des chutes destinées à alimenter des centrales hydro-électriques. Les travaux de construction commencèrent en 1928 et les trois premiers biefs furent inaugurés respectivement en 1932, 1952 et 1957. Les récents accords franco-allemands ayant limité sa longueur à 52 kilomètres, son dernier tronçon (à gauche) sera achevé cette année. Plus large que le canal de Suez, le canal d'Alsace longe le Rhin auquel il emprunte ses eaux, que d'ailleurs il lui restitue partiellement. L'œuvre de l'homme côtoie celle de la nature et sa beauté lui est propre, comme sa sinuosité.

Phot. Compagnie nationale du Rhône

Travaux herculéens sur les rives du Rhône

Prises à 80 kilomètres de distance, deux vues aériennes révèlent les deux visages de la France : Avignon, dominé par le Palais des Papes qui fut construit au XIV[e] siècle, et la nouvelle chute de Montelimar sur le Rhône, troisième étape — après l'usine-écluse Andre-Blondel et le canal de Donzère-Mondragon — de l'œuvre de longue haleine entreprise par la Compagnie Nationale du Rhône, dont le triple objectif est de faciliter la navigation sur le fleuve, d'irriguer d'immenses espaces consacrés à la culture et de fournir au pays de nouvelles ressources énergétiques, évaluées à près de 3 millions de kW. Ce chantier fantastique qui évoque la construction d'un navire gigantesque est celui de l'usine Henri-Poincaré, centrale du canal de dérivation de Montelimar, qui fut fondée dans le grès jusqu'à 25 mètres au-dessous du niveau du sol. Cet ouvrage a nécessité à lui seul l'emploi de 700.000 mètres cubes de béton

Le Franc

Dans ces affaires de monnaie, où la psychologie joue un grand rôle, les formes, les apparences ne sont jamais négligeables. Quand nous recevons en échange de nos francs, chez tel de nos voisins, un paquet de chiffons de papiers graisseux, si sales qu'ils sont presque indéchiffrables, notre impression est défavorable. A l'inverse, nous avons beau aligner devant tel autre des liasses de vignettes, ornées des plus nobles figures de notre histoire, traînant chacune une forte queue de zéros, nous ne recevons qu'une pincée de pièces, et nous prenons la mesure de notre appauvrissement. C'est à ces sentiments et à ces réactions que répond essentiellement l'avènement du franc lourd. Il consacre la fin d'une confusion croissante et funeste entre l'astronomie et la finance, et l'ouverture d'une ère nouvelle, où la monnaie redevient un étalon des valeurs, très sérieux et digne de respect.

Après une longue carrière, achevée par de pénibles aventures, le glorieux franc de Germinal An III est mort. Vive le franc de 59!

Là-dessus, chacun s'interroge aussitôt pour savoir ce qui résultera, concrètement, dans la vie courante, de ce qui est, au sens propre du mot, une révolution. Plusieurs de nos confrères ont cherché à s'en informer. Les réponses des meilleurs experts sont souvent contradictoires. Pour les uns, il faut prévoir un tassement des prix, avec, en contre-partie, une certaine récession économique. Les autres appréhendent à l'inverse une poussée de hausse et de fièvre. Qui a raison? Probablement tout le monde à la fois, sous la condition que soient distingués avec soin les gros prix et les petits.

Les premiers, ce sont ceux qui concernent un logement ou une automobile, ou même une machine à laver. Ils seront revus de très près, et bien plutôt corrigés en baisse qu'en hausse. L'acheteur deviendra « regardant », comme on disait jadis, et pour cause. En outre, la concurrence étrangère interviendra directement; et il faudra bien plier à son joug.

Très différente sera, selon la nature des choses, l'évolution du groupe des prix mineurs, ceux qui s'appliquent aux transactions courantes : le croissant ou le café crème, le ticket d'autobus ou le taxi, sans oublier le secteur considérable des quêtes, pourboires et gratifications

reprend du poids

Dans ce vaste domaine, la poussée vers l'arrondissement sera, pratiquement, irrésistible. On voit, d'ailleurs, que les autorités s'en préoccupent et qu'elles s'appliquent, avec zèle, à le prévenir, par la menace de sanctions diverses. Par là se mesure une pression, qui ne sera pas longtemps freinée. Le cortège de zéros illusoires, que traînait le franc, était bien mort ; mais quelques menus morceaux y gardaient encore une ombre de vie. Elle va être supprimée, non sans conséquences.

D'une manière générale, l'éventail des prix, dans le courant de ces dernières années d'anarchie monétaire, s'était ouvert démesurément. Il va tendre à se refermer quelque peu : hausse d'un côté, baisse de l'autre. C'est ainsi que se manifestera le retour à la normale.

Nous nous en étions fort éloignés. Nous avons subi ce que les économistes appellent très clairement — pour une fois — des distorsions. En tête du palmarès, nous trouvons, curieusement, le coiffeur, dont les services, par rapport à 1914, se font payer 400 fois plus cher. Il est vrai que ce record concerne seulement la coupe des cheveux, tandis que la barbe se tient, plus modestement, au coefficient 300, sans doute par l'effet bienfaisant des rasoirs électriques. En queue, nous voyons les pneus, qui se contentent, ô merveille ! du coefficient 17. Entre ces extrêmes, le désordre est frappant : il est impossible de les rattacher à quoi que ce soit de rationnel. La visite du médecin est à 180 ; mais le restaurant monte à 250, comme le ressemelage et le cinéma. Le pain, le lait, même le beefsteak, comme le tabac et la casserole émail, se contentent de 200. Le chemin de fer, la casserole en aluminium sont entre 120 et 140. L'automobile, malgré ses progrès, reste à 100, avec le vin. A l'évidence, un certain reclassement est désirable; et il est fatal.

Derrière les coefficients, il faut chercher les chiffres de base, qui ont été quelque peu oubliés. Le pain valait, en 1914, 0,40 le kilo; le lait : 0,25 le litre; le beurre laitier : 3,80 le kilo; le beefsteak : 3,80 le kilo. Passons à l'habillement : un complet se payait 50 francs; une chemise de coton : 4,80; une serviette de toilette : 0,75; une chaise de cuisine : 2,95.

Si le monde, depuis cinquante ans, n'avait pas changé, presque du tout au tout, si ses échelles de valeurs étaient demeurées les mêmes, nos prix, demain, une fois leur éventail resserré, seraient, en gros, deux fois ceux de 1914. Selon ces courbes, nous nous retrouverions donc comme en 1917. Mais cette indication est théorique.

Nous n'allons nullement en revenir là, pour de multiples raisons, dont la principale est que le plus fantastique coefficient de hausse, de très loin, est et demeurera, hélas ! celui des impôts : le budget de 1914 était de 5 milliards ; celui de 1960 sera, en francs anciens, de 6.500 milliards ou, en francs nouveaux, de 65 milliards. Aujourd'hui, le coefficient de majoration est de 1.200. Demain, il sera encore supérieur à 12. C'est ce qu'il faudra bien payer, et comme l'a dit un personnage de notre théâtre : « Tu l'as voulu, George Dandin! »

Une dernière observation servira de conclusion à cette exploration sommaire. Bien qu'ils soient capables d'enthousiasme, les Français ont été rendus quelque peu sceptiques, particulièrement à l'égard des monnaies, par une longue série d'aventures pitoyables, parsemées de mistoufles, de giroflées et de pertes. Aussi s'interrogent-ils non sans quelque défiance sur les chances de durée du franc de 59. Sera-t-il lui aussi comme une de ces marionnettes monétaires qui font un tour et puis s'évanouissent? De la manière la plus catégorique, on peut leur répondre qu'ils se trompent. Dans les limites des prévisions humaines, le franc est solide; c'est-à-dire qu'il a des chances égales à celles des meilleures monnaies du monde actuel, supérieures à presque toutes. Et l'on peut même avancer qu'il aura des moyens de tenir au travers des vicissitudes politiques, dont il est peu probable que notre patrie soit soudain affranchie pour toujours. C'était déjà une république consulaire, très bien musclée, qui avait créé le défunt franc de Germinal. Moins de douze ans plus tard, le Consul, devenu Empereur, avait perdu le pouvoir. Mais son franc a tenu, impavide, plus d'un siècle, au travers d'une chaîne serrée de révolutions et d'invasions.

Pour en venir à bout, il aura fallu rien de moins qu'un premier cataclysme mondial : la guerre de 1914. Les destins du franc de 59 ne sont pas moins bien assurés. Ils ne sauraient l'être mieux.

F.-F. Legueu.

1

2

Le paquebot « France ». Aux côtés de M. Jean Marie (1), président de la Compagnie Générale Transatlantique, et de M. Edmond Lamer, directeur général, les responsables de la conception du paquebot « France » sont M. A. Barthelemy, directeur technique de la Compagnie, et M. J.-P. Ricard, [illegible] ingénieur en chef adjoint au directeur technique. M. René Fould (2) est le président des Chantiers de l'Atlan[illegible]. A Saint-Nazaire, les deux principaux réalisateurs de la construction de « France » sont M. A. Lafont, directeur technique, et M. Pierre Gon, directeur des Chantiers de l'Atlantique.

1

2

Tancarville. M. Roger Meunier (1), président de la Chambre de Commerce du Havre, fit, par sa ténacité, triompher le projet du pont de Tancarville. M. Naud (2), inspecteur des Ponts et Chaussées, qui fut responsable des travaux avec M. Huet, ingénieur en chef, M. Naud succéda à M. Prépain, victime d'un accident mortel, survenu en 1957.

4 histoires 4 victoires

I LE PONT DE TANCARVILLE.

Rien de plus fortement élégant qu'un pont suspendu. Il a la grâce des guirlandes, le rappel des verticales multiples, une précision de filigrane et d'épure. Cette courbe renversée qui se forme spontanément, c'est la parabole », celle que les Athéniens étudiaient sur le sable ; c'est aussi celle des jets d'eau, des saules pleureurs, des voies ferrées aux entrées de courbe et des V. 2 tragiques, tombant du haut du ciel sur les villes endormies. Cette grâce n'a pas d'échelle : « Toutes les paraboles sont semblables ! » disent les géomètres. Quand vous voyez Tancarville à plusieurs kilomètres, vous croyez d'un pont sur la Durance, enjambant 200 m de galets. Il faut arriver dans cette grande ombre, sous ce tablier qui laisserait passer un cinq-mâts sous voiles de perroquets, pour sentir la disproportion, avec nos rives françaises, de ce géant sans analogue dans le ciel européen.

On en parlait depuis longtemps. La France s'achève, côté Atlantique, par trois presqu'îles : Bretagne, Cotentin et pays de Caux, avec Le Havre. Notre grand port est isolé ; il communique mal avec l'hinterland, par une unique Nationale et par une voie ferrée qui date du temps où M. Thiers détestait les chemins de fer. Avec la Basse-Normandie, grenier et verger, les communications sont pénibles : onze bacs à moteur, dont le meilleur vaut aux automobilistes, aux semaines d'affluence, deux heures d'attente à Quillebeuf.

Tancarville est l'œuvre de la Chambre de Commerce du Havre — dont les intérêts ne coïncidaient pas exactement avec ceux de la Chambre de Commerce de Rouen : les Rouennais craignaient un écroulement éventuel du pont, asphyxiant irrémédiablement leur port ! — de son président, M. Roger Meunier, et de M. Naud, inspecteur des Ponts et Chaussées.

On parla d'abord du site du Hode, plus à val, mais il fallut y renoncer, la Direction générale des Ports ayant refusé de laisser implanter un pylône dans le lit majeur du fleuve. A Tancarville, une colline calcaire, côté rive droite, se prête aux accès et à l'accrochage des câbles. La rive gauche, plate et graveleuse, est moins favorable. Il fallut prévoir un ouvrage extraordinaire, le *massif oscillant* de Tancarville.

Imaginez un bloc en béton précontraint, système Frayssinet (les armatures d'acier sont mises sous traction avant la coulée du béton), mais un massif haut comme l'Arc de l'Etoile et dans lequel viennent s'ancrer les grands câbles paraboliques. Le massif, façonné en biseau, oscille tout entier quand un coup de vent ou un lourd convoi font souffrir le pont, ce qui procure une admirable souplesse.

1

2

La Caravelle. M. Pierre Satre (1), directeur technique de Sud-Aviation, qui conçut la « Caravelle », après avoir réalisé quarante-huit projets échelonnés sur six années. M. Georges Hereil (2), président - directeur général de Sud-Aviation, dont les usines ont créé la « Caravelle » et la réalisent aujourd'hui en série. Il est soutenu dans sa tâche par M. L. Giusta, directeur général.

Que durera cette articulation titanesque ? L'avenir nous le dira. Pour le moment, elle tient. La voie d'accès, côté sud, arrive sur le massif par une rampe inclinée longue de 440 m. Côté nord, l'accès se fait de plain-pied, grâce à la colline ; un tunnel borgne, creusé en pleine craie, reçoit de ce côté l'extrémité des câbles, dont la structure creuse forme galerie de visite.

Et maintenant quelques chiffres. Rappelons, à titre d'échelle, la hauteur de la flèche des Invalides : 105 m, et la largeur de la Garonne à Bordeaux : 500 m. La portée médiane du pont de Tancarville, record d'Europe continentale, est de 608 m, la hauteur du tablier, ou « tirant d'air », de 51 m à la marée ; les travées de rives — entre rive et pylône — mesurent 176 m. Les pylônes mesurent environ 120 m ; les grands câbles les franchissent sur quatre selles d'acier.

De même que la tour Eiffel est bâtie avec de petits fers du commerce, Tancarville est fait avec du fil de petit diamètre : 4 mm 7 ; excellent fil d'acier dur, d'une résistance de 150 kg par mm² et qui ne « travaillera » jamais à plus de 50 kg. La longueur de fil totale est de 24.000 kilomètres, soit 4.000 km de plus que le demi-tour de la terre. Ces fils sont assemblés en câbles élémentaires de 169 fils ; les grands câbles sont formés de 56 câbles élémentaires dans la partie médiane et de 60 au-dessus des travées de rives.

Tancarville ne pulvérise aucun record mondial. Ceux-ci demeurent largement acquis aux Américains avec le pont réellement impérial de Golden Gate à l'entrée de la baie de San Francisco (1 280 m de portée médiane) et le pont George-Washington à New York, sur l'Hudson, avec 1 021 m. Il a pourtant retenu l'attention admirative des spécialistes étrangers, à cause des nouvelles méthodes mathématiques mises au point par les Français pour calculer l'ouvrage. Les essais sur maquette ont été faits au laboratoire de Physique de l'Ecole Normale, sous les auspices du professeur Rocard, et les calculs effectués sur machines électroniques. Bref, le nouveau chef-d'œuvre de la technique française porte au plus haut point la marque de cette coopération de l'atelier et du laboratoire, si caractéristique en ce monde d'aujourd'hui.

II LE PLUS LONG PAQUEBOT DU MONDE

Parlant d'un navire, les Anglais disent « she », *elle* : expression vocabulaire touchante, où les fastes d'une histoire toute maritime se fondent avec une tendresse virile. En France, il y a flottement sur le nom propre. La Marine nationale a, de tout temps, dit « la » quand le nom du navire est féminin (exemple : la *Jeanne-d'Arc*, bien qu'il s'agisse d'un croiseur). La Marine marchande sous-entend le mot paquebot et dit donc le *Ville-d'Alger* ; plus généralement elle supprime l'article et dit *Normandie* en parlant du géant dont la mort nous fut si cruelle.

Notre nouveau paquebot de l'Atlantique-Nord sera donc, pour les marins de la rue Royale la *France*, pour ceux du commerce et de la Transat le *France* ou plutôt *France* tout court.

Au moment où les grandes compagnies aériennes mettent en service, sur l'Atlantique-Nord, des long-courriers quadriréacteurs qui situent New York à *six heures trente* de Paris, il peut paraître surprenant que la Compagnie Générale Transatlantique fasse construire, sur les Chantiers de l'Atlantique, un paquebot de luxe qui fera la traversée en *cinq jours*. En fait, le paquebot conserve la faveur d'une clientèle nombreuse. L'ensemble des Compagnies de navigation en concurrence sur l'Atlantique-Nord ont transporté en 1958 environ 1 million de passagers, contre 600 000 en 1938 : augmentation considérable, très supérieure à l'accroissement démographique des deux continents. Cette augmentation de 400 000 passagers a été réalisée malgré une notable réduction des paquebots en service : alors qu'en 1938 ceux-ci étaient 82, avec 1 787 000 tonneaux de jauge, ils ne sont plus que 70 jaugeant 1 485 000 tonneaux. Le progrès du rendement est donc essentiellement dû à la modernisation des paquebots.

N'oublions pas, en outre, que depuis 1945 la plupart des nations maritimes ont fait construire de nouveaux navires pour l'Atlantique-Nord : les Etats-Unis avec *Independence*, *Constitution* et *United States* ; la Grande-Bretagne avec le *Coronia* et la série des *Ivernia* à la Cunard, l'Italie avec quatre navires, la Hollande, le Canada, la Norvège avec deux navires chacun.

L'Allemagne de l'Ouest vient de remettre à neuf à grands frais l'ancien paquebot français *Pasteur* qu'elle a baptisé *Bremen*. La réponse française, c'est *France*.

Ce qui caractérise morphologiquement notre nouvelle unité, c'est sa longueur : 315 m 50, qui en fait le plus long paquebot du monde. Son poids est de 55 000 tonnes seulement, soit 20 000 tonnes de moins que *Normandie*. Ce gain est dû non seulement à l'abandon du rivetage, remplacé par la soudure, mais aussi à l'emploi généralisé des alliages légers, notamment pour la structure du « pont travaillant », véritable « échine » du paquebot.

Il ne faut pas croire que la longue masse fusiforme d'un navire résiste à la mer comme un bloc rigide. A mesure que le navire avance à travers les houles

I

II

CARAVELLE

successives, il se trouve porté surtout par le centre, puis par les extrémités. Dans le premier cas, il prend une forme très légèrement convexe, dans le second, une forme en hamac. Cela nécessitait dans toutes les superstructures situées au-dessus du pont-promenade l'interposition de *joints glissants*, permettant à ces structures de se prêter à des allongements et raccourcissements alternés. Sur *France*, il n'y aura pas de joints glissants, les alliages blancs supportant aisément les déformations imposées par la charpente d'acier.

La « préfabrication » a permis d'accélérer dans de larges proportions le montage, mais au prix de précautions dignes d'un laboratoire. Les énormes éléments préfabriqués, pesant jusqu'à 50 et 70 tonnes, sont calculés au millimètre près et doivent être posés en tenant compte des dilatations possibles, suivant l'exposition côté ombre ou côté soleil. Certaines pièces de précision, telles que les sorties d'arbres porte-hélices, ont dû être mises en place entre minuit et deux heures du matin, afin d'éviter ces dilatations. Tout comme dans un building des Etats-Unis, où l'on place les radiateurs et les frigos avant que les étages supérieurs soient terminés, les visiteurs du chantier de Saint-Nazaire peuvent constater, dans les fonds du navire, que les gaines d'aération, les canalisations électriques, les tuyauteries de toutes sortes, les chambres froides et jusqu'aux cuves à vin sont déjà en place. Cela fait un surcroît de poids pour le lancement, mais accélérera la finition.

France doit être lancé, *si fata sinant*, au printemps 1960 et livré à l'armateur à fin 1961. Il offrira 2 000 places, réparties en deux classes : 500 en première et 1 500 en « Touriste ». En fait, l'élaboration d'une telle œuvre s'étend à l'échelon national. Il faudrait, pour avoir une idée de cette activité, se transporter aux bureaux techniques de Paris, Marseille, Lyon, Poitiers, Belfort, partout où des sous-traitants fondent des hélices, montent des tableaux de distribution ou taillent au 500e de millimètre des roues d'engrenage géantes dans leurs chambres froides. Sans oublier — car on n'oublie jamais cela en France — les manufactures de tapisseries, les décorateurs, les peintres, les sculpteurs.

III LA CARAVELLE

... Penchés à l'avant des blanches
[caravelles,
Ils regardaient monter, dans un ciel ignoré,
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles...

Sans doute les constructeurs de l'avion *Caravelle* ont-ils songé, devant leurs planches à dessin des bureaux de Toulouse, au sonnet fameux des Conquistadores... Quels étaient ces astres que Colomb découvrait de l'étrave de la *Santa Maria* ? Canopus, sans doute, que l'on commence à apercevoir sous ces basses latitudes. Canopus que Shéhérazade, qui l'avait vu de l'Arabie heureuse, appelle « l'étoile Canopée quand elle brille sur la mer ».

Caravelle, en réalité, est un moyen-courrier biréacteur. Lâchée à la verticale de Paris, sans propulsion, elle glisse jusqu'à Dijon. La position des deux réacteurs, à l'arrière, a étonné tout d'abord les techniciens qui, sceptiques, prétendaient que, en cas d'arrêt de l'un d'eux, l'infortuné appareil s'en irait tout de travers, comme une boîte d'allumettes poussée à l'un de ses angles par un crayon, ce qui se révéla faux étant donné la position des réacteurs le long de la carlingue. Puis *Caravelle* démontra le mouvement en se mettant à voler, et cela dans les pires conditions atmosphériques, décollant avec un seul réacteur... Il fallut s'incliner ; une merveille était née.

Le premier de ses créateurs s'appelait Satre. Dix-sept ans de présence aux Usines aéronautiques du Sud-Est, à Toulouse. Equipe fraternelle : on l'appelle — à Paris — « la République de Toulouse ». Aux avant-projets, M. Duguet, chef du service aérodynamique. Deux mètres d'épaisseur de dossiers dans ses armoires métalliques ; une armée de maquettes dans son bureau.

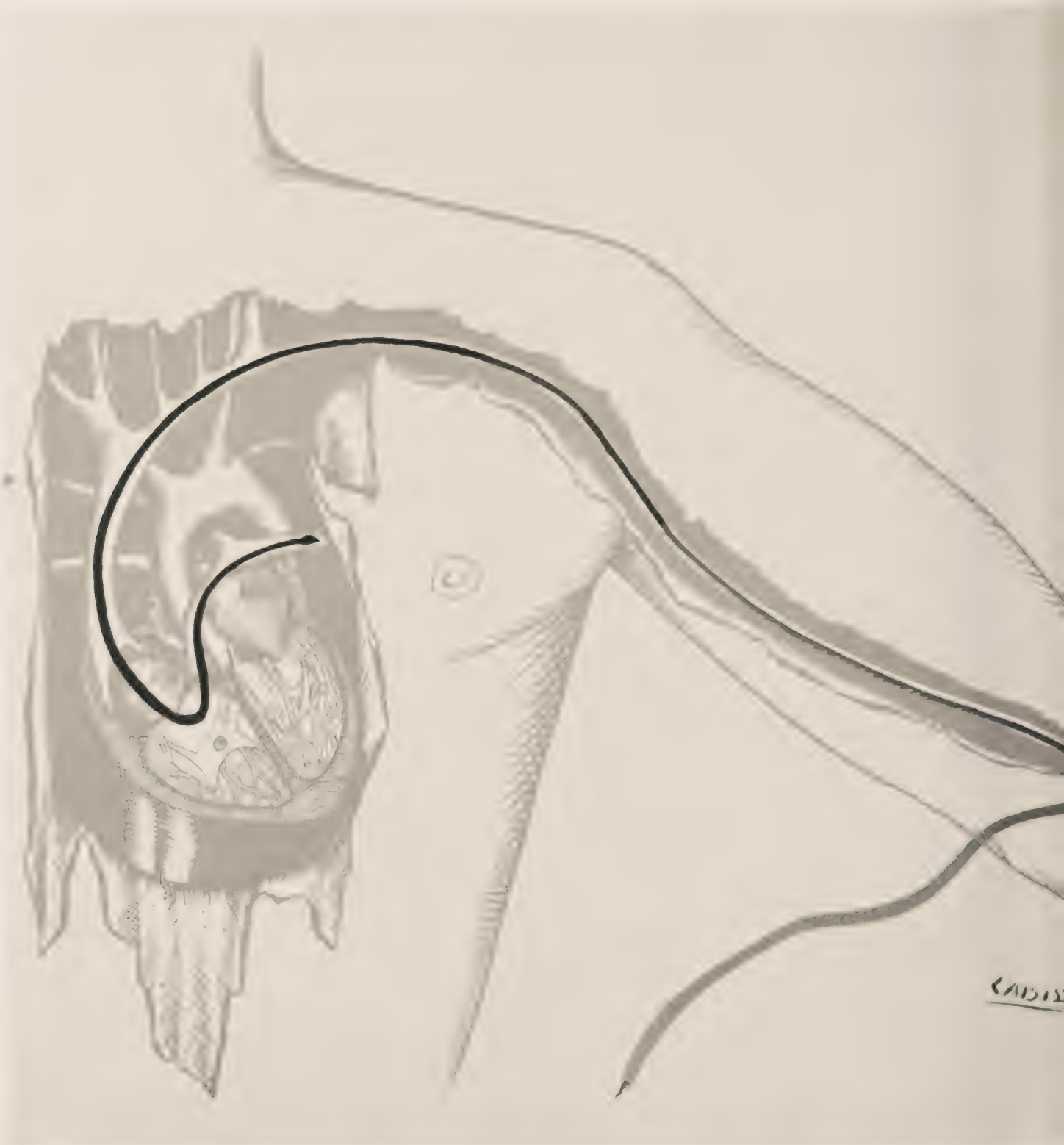
Ces hommes n'avaient pas attendu les lents mûrissements de l'Administration pour étudier... tout ce qui peut être étudié en fait d'avions modernes. Dès 1951, le Comité français du matériel civil voulait donner un nouvel élan à l'industrie aéronautique française. Il n'était pas question de concurrencer les Américains, qui préparaient des long-courriers à quatre réacteurs, pesant 130 tonnes, comme le Boeing 707 et le Douglas DC 8. Mais le développement du trafic aérien dans le monde multipliait les « petites » étapes de 500 à 1 500 km, nécessitant un appareil à réaction de moyen tonnage, économique et rapide.

Un concours fut ouvert entre les différents avionneurs français. Il devait aboutir, après de multiples péripéties, à la *Caravelle* à deux réacteurs Rolls-Royce, auxquels une position élevée évite d'aspirer catastrophiquement les cailloux : que l'on songe que, devant de tels avions américains, il est indispensable de nettoyer la piste, avec une machine spéciale, pour éviter ce type d'accident ! Autres avantages de cette disposition, une très grande pureté de lignes de l'avion, une meilleure entrée d'air quand l'appareil se cabre au décollage, enfin un confort accru pour les passagers, du fait de l'extrême réduction du bruit.

Le fuselage est « semi-monocoque », le volume pressurisé s'étendant jusqu'à la cloison de la cabine arrière, les ailes en légère flèche, la nacelle motrice prévue pour recevoir différents types de réacteurs. La *Caravelle* vole à 800 km à l'heure et atteint un plafond de 12 000 m. La simplicité de l'avion et la disposition du cockpit permettent d'assurer la conduite au moyen de deux hommes, dont l'un peut être le radio.

La Caravelle a, par ses qualités techniques et son confort, conquis sa place parmi les grands vaisseaux aériens. Capable d'emmener quatre-vingts passagers à une vitesse de croisière de 825 km. h., dans un rayon de 2.400 kilomètres, cet avion français assure déjà des services réguliers dans plusieurs compagnies étrangères ; et cinquante appareils sont actuellement commandés à Sud-Aviation.

hotographies aériennes, Spirale-Albane et Yan.



Dès à présent, des commandes importantes ont été passées à Sud-Aviation — résultat de la fusion, en 1957, de Sud-Est-Aviation avec Ouest-Aviation — par les Compagnies françaises et étrangères. *Caravelle 02*, à titre de propagande, a accompli un voyage « aux Amériques » de 69 jours, à plus de 5 000 km de ses bases, totalisant 42 700 km. Pendant ces 69 jours, seul a été enregistré un retard de 15 minutes sur l'horaire prévu.

IV L'EXPLORATION DU CŒUR

La chirurgie intracardiaque — une des plus émouvantes réalisations cliniques de notre époque — est actuellement en pleine évolution ; mais cette évolution, ces progrès extraordinaires sont sous l'étroite dépendance des procédés d'investigation pré-opératoires. Toute intervention au cœur est de la catégorie dramatique : elle doit être — ou devrait être — faite à coup sûr et jamais recommencée. Or il faut bien dire que le cœur, véritable monde autonome, est un des organes les plus difficiles à connaître avec précision. Nos méthodes sont presque toutes globales : telles, notamment, la classique *auscultation* (complétée par la « phonocardiographie »), qui ne perçoit que les bruits propres du cœur que par la « conduction » acoustique des tissus ou *l'électrocardiographie*, qui s'adresse aux différences de potentiel naturelles, nécessairement diffuses, suscitées dans l'organisme par chaque battement.

L'idée d'une investigation à l'intérieur même du cœur, par cathétérisme — autrement dit à l'aide d'une sonde mince et souple, introduite par un gros vaisseau — n'est pas nouvelle. C'est le principe de la méthode de A. Cournaud et J. Lenègre, qui rend chaque jour d'importants services. Le processus est bien au point après dix ans d'emploi et la tolérance du cathéter est tout à fait satisfaisante, même chez les enfants.

La nouvelle « sonde acoustique », mise au point par le professeur Soulié, les docteurs F. Bouchard, P. Laurens et M. Allard, a pour objet « l'enregistrement des vibrations de fréquence acoustique et des pressions à l'intérieur des cavités cardiaques au moyen d'un micromanomètre ». Il ne s'agit donc plus de recueillir les bruits fonctionnels à distance du cœur, par l'intermédiaire des tissus, mais de les enregistrer tels qu'ils existent sur place, dans la masse liquide du sang, au voisinage étroit du point litigieux : valve tricupside défectueuse donnant lieu à une « régurgitation », étroiture vasculaire, anévrisme, communication abusive entre les cavités, etc.

Imaginez une sonde longue et souple, terminée par le «micromanomètre» proprement dit. Le préfixe « micro » est ici strictement exact : le manomètre en question a la forme d'un cylindre en Plexiglas long de 8 mm et dont le diamètre ne dépasse pas 2,5 mm. Son « mécanisme », on le croira sans peine, est réduit à sa plus simple expression : un bobinage minuscule, sensible aux variations de la pression sur l'extrémité, en latex, du cylindre. Relié par des fils à un appareil électronique, ce bobinage — grâce au système de la variation de fréquence — traduit sur les écrans et les cadrans de ce dernier les plus fines indications recueillies.

En réalité, le « point d'exploration » du manomètre est double. Il peut enregistrer par sa pointe ou par une ouverture située à 1 cm en arrière. Cette particularité permet un repérage précis du point où se trouve l'extrémité de la sonde. Dans un rétrécissement de l'orifice cardiaque de l'artère pulmonaire, par exemple, la courbe enregistrée par l'extrémité est une courbe artérielle pulmonaire, alors que celle enregistrée par l'embout latéral, qui se trouve au-dessous des valvules pulmonaires, est une courbe ventriculaire droite.

L'avenir de la nouvelle sonde s'annonce comme plein de promesses. Dès à présent, des résultats importants et constants ont été acquis. C'est ainsi qu'on a pu fixer la « chronologie » des variations de pressions par rapport à l'électrocardiogramme, étudier les deux bruits de l'artère pulmonaire, le second devenant très fort lors d'une hypertension artérielle pulmonaire. Quelques principes généraux se dégagent. Par exemple — et ceci est précieux — les vibrations de fréquence acoustique, engendrées dans la masse liquide d'une cavité cardiaque, ne se transmettent pas, à travers la paroi, à une cavité voisine. Un bruit de « souffle » se propage dans le même sens que le courant liquide. Ainsi, tout souffle dû à un étranglement « descend » en aval et ne remonte nullement, tandis que c'est l'inverse pour un souffle de régurgitation.

La « communication (pathologique) inter-ventriculaire » suffirait, à elle seule, à justifier l'emploi de la nouvelle technique. Elle place en effet le cardiologue, à qui incombe la responsabilité de l'indication opératoire, devant de tels cas de conscience qu'il a fallu surseoir pour l'instant à toute fermeture « à cœur ouvert », tout au moins dans le groupe auquel appartiennent nos trois chercheurs... C'est là un des points de la chirurgie cardiologique où les progrès les plus spectaculaires peuvent être légitimement attendus dans les délais les plus brefs.

PIERRE DEVAUX.

Dessin de Félix Labisse montrant le cheminement d'une sonde intracardiaque, ou cathéter, introduite par une des veines du pli du coude jusqu'à la veine cave supérieure, l'oreillette droite, le ventricule droit et l'artère pulmonaire. Le micromanomètre Allard-Laurens, à peine plus gros qu'une pointe de lacet de chaussure, est fixé à l'extrémité du cathéter dont il constitue la tête ; il permet d'enregistrer les variations de la pression ainsi que les vibrations de fréquence acoustique : bruits du cœur.

Déjà célèbres il y a 25 ans

ILS N'ONT PAS DIT

I. Les réalisateurs des "vieilles vagues"

Abel Gance : 40 ans après, un nouveau "Napoléon"

Jean Renoir : un film en 3 semaines, avec 5 caméras.

Jean Cocteau 30 ans après "le Sang d'un poète" retour à l'avant-garde.

René Clair en 1934. On projetait alors son dernier film Quatorze Juillet, où l'on retrouvait l'un de ses thèmes favoris : le Paris populaire et gouailleur des bals musettes. Après l'échec du Dernier Milliardaire, il s'exilera en Angleterre, puis aux Etats-Unis. En 1959, après l'apparition de la nouvelle vague, Clair, refusant de se répéter, s'accorde un temps de réflexion pour reconsidérer son art.

Le cinéma français s'est enrichi cette année d'un sang nouveau. Mais cette « nouvelle vague », dont on a beaucoup parlé, ne submerge pas encore le marché du film et ne semble nullement décourager les « anciens », ceux des vagues précédentes. La première de ces vagues éclata pendant la guerre de 1914 (Abel Gance, Marcel Lherbier), la seconde au cours des années 1920 (Jacques Feyder, René Clair), durant lesquelles s'annonça la troisième, vague à deux crêtes, dont l'une amena les dernières manifestations du cinéma d'avant-garde (Jean Vigo, Buñuel, Cocteau), l'autre les chefs de file de la nouvelle école poético-réaliste (Jean Renoir, Julien Duvivier, puis Marcel Carné et Jacques Prévert) qui devait s'imposer en France à la veille de la guerre et influencer par la suite le cinéma italien. Parmi ces trois vagues dans une certaine mesure ces pionniers, quelques-uns sont morts : Feyder, qu'il faut considérer comme l'initiateur du cinéma d'avant-guerre et qui réalisa en deux ans, 1934 à 1936, ses trois plus grandes œuvres : le Grand Jeu, Pension Mimosas et la Kermesse héroïque ; Vigo, poète maudit de l'écran, disparu à l'âge de trente ans, après avoir donné une œuvre lézardée et douloureuse, l'Atalante, qui fut censurée jusqu'en 1945 et que l'on a pu évoquer récemment à propos des Quatre cents coups de François Truffaut.

Quels que soient leur âge, les kilomètres de pellicule impressionnée qu'ils traînent derrière eux et le nombre de fleurons dont, depuis vingt ou trente ans, ils ont pu enrichir leur couronne, les autres, les survivants des anciennes « nouvelles vagues » ne manifestent donc nulle intention de se retirer devant le déferlement des jeunes.

L'ancêtre prophétique Abel Gance a mis au point un nouveau procédé de « polyvision » et s'apprête à tourner un nouveau Napoléon. Jean Renoir, vingt-quatre ans après Toni et le Crime de M. Lange, a réussi cette gageure de tourner en trois semaines son Testament du Docteur Cordelier. Marcel Carné, le plus jeune des anciens, passe des Enfants aux Visiteurs tandis que Claude Autant-Lara, qui fit ses premières armes — d'avant-garde — en 1923, adapte à l'écran la Jument verte de Marcel Aymé, fidèle au scénariste Aurenche avec lequel il tourna, en 1933, Ciboulette. Pierre Chenal, dont le film le plus célèbre fut Crime et Châtiment (1934), où Pierre Blanchar incarnait Raskolnikov, tourne — était-ce bien nécessaire ? — les Nuits de Raspoutine. Enfin, aiguillonné peut-être par la nouvelle vague, Jean Cocteau veut prouver que l'audace n'est pas une question d'âge : plus de trente ans après le Sang d'un poète, voici qu'il lance son ultime message : le Testament d'Orphée, qui, selon lui, donnera aux jeunes une leçon de liberté d'expression et d'anti-commercialisme.

Que peuvent apporter ces matadors au cinéma d'aujourd'hui ? Ont-ils encore quelque chose à dire ? Ne sont-ils pas condamnés à se répéter ou à décevoir ? Les jeunes sont durs vis-à-vis des aînés, même à l'égard de ceux auxquels ils reconnaissent devoir le plus. « Untel est fini, disent-ils, et il n'y a jamais rien eu à attendre de tel autre. » Qui sait ? Certes, on peut représenter par une courbe la carrière de tout créateur. Vivant, on le mesure toujours à ses sommets. Mais Chaplin peut encore étonner, et le temps peut jouer en faveur des bannis, voire renverser les valeurs établies en un moment d'évolution de ce nouvant septième art qui n'en est qu'au stade de l'adolescence et qui se cherche encore. Ainsi tel nom implacablement rejeté, ou tenu en piètre estime, peut un jour resurgir, au point de substituer son influence à celle de maîtres reconnus ; je n'en veux pour preuve que l'engouement inattendu, sinon inexplicable, que manifestent certains jeunes réalisateurs — comme Alain Resnais, l'auteur d'Hiroshima, mon amour — à l'égard de Sacha Guitry.

Gilles Quéant.

LEUR DERNIER MOT

Renoir, de **Toni (1934)** au **Déjeuner sur l'herbe (1959).** Renoir avait fait de débuts prometteurs depuis 1924, au temps du cinéma muet. En chômage dans les premières années du « parlant », il fit beaucoup de bruit dans les studios en enregistrant en 1930 la cataracte... d'une chasse d'eau. En 1934, il terminait une adaptation de Madame Bovary, et réalisait Toni, une production Marcel Pagnol, avec un souci de vérité et un sens plastique hérités de son père, le peintre Auguste Renoir. Ce film est considéré comme une des premières œuvres-clés de la nouvelle école réaliste qui assurait alors la renaissance du cinéma français. Ce sont ces mêmes préoccupations et ces mêmes qualités que l'on retrouve dans le Déjeuner sur l'herbe qu'il a réalisé cet été en trois semaines avec quatre ou cinq caméras, selon les procédés techniques de la télévision, dans un paysage provençal où son père plantait souvent son chevalet. Son film toutefois évoquera moins par ses couleurs la peinture d'Auguste Renoir et celle de Manet (auquel il a emprunté le titre d'une de ses plus célèbres toiles) que l'ancêtre de l'impressionnisme, Gustave Courbet. Ci-dessous : Jean Renoir et les interprètes du film parmi lesquels on reconnaît Paul Meurisse, au cours d'un déjeuner sur l'herbe « hors tournage », dans un sous-bois enchanteur

II. Les vedettes de 1934

1

2

3

4

(1). Fernandel (ici avec Delmont) se révéla grand comédien dans [illegible] de Marcel Pagnol (1934), un des meilleurs films français en cette première période du cinéma parlant. Depuis, si l'on a pu regretter de le voir glisser sur la pente de la facilité et du succès commercial, sa « cote » n'a cessé de grandir et il est aujourd'hui l'un des acteurs français les plus sollicités.

A[illegible] 2 — jeune [illegible] — Fra[illegible] le s[illegible] 1934 histoire [illegible] par Charles Spaak, où la réalité croupissante de la vie coloniale était peinte avec talent. En 1959, Françoise Rosay, toujours active, a été pressentie par Abel Gance pour tenir un rôle important dans la [illegible]

[illegible] 1934 fut le premier grand succès du metteur en scène américain d'origine sicilienne Frank Capra, succès qui devait être encore dépassé en 1936 par [illegible] M. Deeds, avec Gary Cooper, Claudette Colbert et Clark Gable (3) — qui, toujours vaillant, continue de tourner [illegible] animaient de toute leur verve comique le film où un pauvre journaliste parvenait, après des batailles spectaculaires, à épouser une milliardaire.

Avec [illegible] Charles Boyer (4) [illegible] posait comme le plus grand jeune premier du cinéma français. On sait que Hollywood lui fit quitter le théâtre auquel il est revenu, du moins à Broadway. Il continue de tourner régulièrement, tantôt en Californie, tantôt en France, ayant gardé son pouvoir de séduction avec sa voix de violoncelle.

5

6

7

8

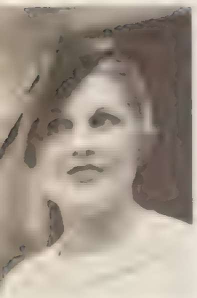
Jean Gabin (5) s'affirma en 1935 dans deux films de Julien Duvivier : Golgotha, où il incarnait Ponce Pilate, et surtout la Bandéra où il fut un légionnaire, en compagnie de Pierre Renoir et d'Annabella ; ce film a été repris avec succès au début de l'été dernier et l'on put comparer le Gabin aux cheveux blancs qui triompha cette année dans les Grandes Familles, à ce Gabin jeune et blond, visage neuf de cette « nouvelle vague » des glorieuses années 1930.

L'opulente Mae West (6), couronnée reine du sex-appeal dans I'm no angel (1934), relançait la ligne courbe et les formes voluptueuses qui n'étaient plus en faveur depuis 1920. Annonciatrice de l'esthétique féminine actuelle — telle que l'illustrent du moins les pin-up de l'écran — elle a récemment conquis les téléspectateurs d'outre-Atlantique.

Au temps de Désir, avec Gary Cooper et déjà éloignée des formes pleines qu'elle montrait dans l'Ange bleu, Marlène Dietrich (7) fixe pour un long moment les séductions de la vamp et le code du sex-appeal. Toujours belle, réclamée par le public, elle chante au cabaret et choisit, prudemment, les rôles qui lui sont proposés pour l'écran.

Little women (les Quatre Filles du Docteur March), film de G. Cukor (1935) fut la vraie révélation de Katharine Hepburn (8) que l'on reconnaît ici entre Joan Benett et Frances Dee. Sa personnalité, son aisance et son talent donnèrent du poids à un personnage un peu fade et suranné. Si on ne la voit plus souvent à l'écran, Katharine Hepburn n'en a pas moins remporté récemment un grand succès à Broadway, en attendant peut-être... Paris.

PHOTOGRAPHIES : CINEMATHEQUE FRANÇAISE, R. VIOLLET.


1

2

3

4

7

8

Un quart de siècle

Nous disions les modes Louis XIII, Louis XV, Empire. Faute de souverains, nous avons ensuite désigné notre style par un millésime, comme les vins : 1880, 1900. La cause véritable des modifications de notre apparence furent les guerres, dont les bouleversements nous ont transformées ; mais nous n'oserons jamais attacher à nos frivolités le nom de Bellone.

1934

6

1934 - Reboux chapea[illegible] Mme Elvire Popesco [illegible] béret et [illegible] (1). Fernand Aubry [illegible] Marcelle Chanta[illegible] [illegible]
1935 - Une beauté classique [illegible] calotte basse cabossée (4[illegible] Mme Alix aujourd'hui Grès [illegible] Madeleine V[illegible] [illegible]
1937 - [illegible]
1938 - Deux [illegible]
1939 - [illegible]

5

au féminin

PAR CLAUDE-SALVY

9

1939

Première période : 1934-1939. 1934 est fille de 1924, année importante dans l'histoire de l'évolution féminine. On cite souvent le chiffre des hommes disparus de 1914 à 1918 ; on oublie qu'à celui-ci correspond un nombre équivalent de femmes seules. Si toutes n'ont pas brigué un emploi, elles se sont toutes trouvées dans un autre univers. Pour entrer dans ce monde des responsabilités, il n'est pas surprenant que la femme se soit habillée en garçonne.

Révolution accomplie, elle est revenue à une mode féminine. Mais certains courants sont irréversibles, et elle ne laissera pas repousser ses cheveux au delà d'une certaine limite. Bien souvent elle changera de mode, sans changer de style.

Féminine, la femme de 1934 a su l'être, non sans avoir d'abord affirmé sa phobie des complications vestimentaires passées. Elle a voulu des robes d'apparence simple. Le seul mot de corset lui a semblé imprononçable. Sa taille n'avait pas d'importance et son décolleté plongeant dans le dos dérivait de la pudeur de la garçonne à l'endroit de sa gorge.

On dit que les extravagances sont le signe précurseur des catastrophes. Rarement pourtant la mode aura été plus sage et plus stable qu'entre 1934 et 1939. Elle est encore sous l'influence de Poiret et par conséquent s'apparente à la mode de 1912. La ligne est longue et près du corps. Mais celui-ci n'accuse aucune forme, ni gorge, ni taille, ni hanches.

Triomphe du flou, des robes molles, du plein biais, des cols bénitiers et des tissus fluides. C'est le règne des crêpes : crêpe Georgette, crêpe de Chine, crêpe marocain. C'est aussi le début de la vogue de la rayonne. Les lainages sont également souples : kashas, jerseys, tissus bouclés. Il y a des couples célèbres : Madeleine Vionnet et crêpe satin, Chanel et jersey.

Les imprimés, sous l'influence de Dufy, connaissent un complet renouvellement. Foulards, mousselines, organdis étalent leurs motifs floraux. Le noir et blanc est un classique.

Pour le tailleur, tissus secs. Ce sont des peignés analogues à ceux des costumes d'hommes. Le vêtement d'homme, prenant la femme par les épaules, fera bouger sa ligne. Le padding va, d'année en année, et cela jusqu'en 1942, élargir le haut de la silhouette. Conséquence logique, la taille reparaîtra.

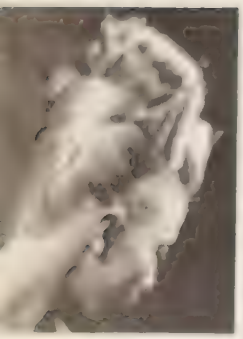
Rayon sport. Les skieuses portent des pantalons bouffants, genre knickers, en drap ou en velours, sur des souliers à guêtres. Le matin, avenue du Bois, on se promène encore. Des toques à plumes coiffent des manteaux vagues sept huitièmes, aux épaules de plus en plus carrées. Sur les plages, on se baigne en maillot. Le pantalon est une audace. On porte plutôt des jupes longues, avec un corsage à manches courtes, des socquettes et des sandales.

Rayon chapeaux. Toutes les femmes en portent. Un feutre bien enfoncé sur des cheveux coiffés en ondes collées à la tête. Il s'apparente parfois au feutre masculin, mascotté dans son milieu. Les femmes découvrent leur bon profil et le montrent en prenant le thé chez elles, chez les autres, dans les Rumpelmayer disparus, aux courses, avenue du Bois. Immenses ou minuscules, emplumés ou très sobres, les chapeaux connaîtront, de 1934 à 1954, une grande époque.

Le coiffeur a pris de plus en plus d'importance dans la vie féminine. Perfectionnement de l'ondulation permanente. Il n'y a plus de cheveux raides et les cheveux blancs deviennent une fantaisie. Le coiffeur et l'institut de beauté lancent de nouvelles têtes. Coiffures en hauteur, nuques aux boucles serrées, nouvelles couleurs pour la chevelure comme pour l'épiderme. Elizabeth Arden et Helena Rubinstein édifient des fortunes de classe internationale sur des pots de crème.

Grande époque aussi pour les parfums. Les « nez » sont arrivés à dominer les aldéhydes qui leur fournissent des notes nouvelles, et les couturiers, devenus parfumeurs, lancent des produits nouveaux : « Fleurs de rocaille », de Caron, « Tropiques », de Lancôme, « Scandal », de Lanvin, « Nuit de Longchamp », de Lubin, « Orage », de Lucien Lelong, « Crêpe de Chine », de Millot, « Rue Royale », de Molyneux, « Joy », de Patou, « Carnet de Bal », de Revillon, « Shocking », de Schiaparelli, « Vers Toi », de Worth. Devenus classiques, le « 5 » de Chanel et « Shalimar », de Guerlain garderont leur vogue.

PHOTOGRAPHIES : ANCON, LIPNITSKI, SEEBERGER.



1

2

1940 - En pleine occupation la coiffure fait l'objet de créations raffinées : celle-ci fut lancée par Antoine (1).
1941 - Les chapeaux sur lesquels il n'y a aucune restriction ont toutes les audaces. Celui-ci, signé Albouy, est une interprétation du béret écossais (2).
1942 - L'arrivée aux courses prouve que si les femmes trouvent actuellement les chapeaux gênants en voiture, à bicyclette, les plus excentriques ne leur faisaient pas peur (3).

3

1940

4

1945 - Bettina pose pour la première fois une robe de Jacques Costet (4). Le Théâtre de la Mode, ambassadeur de la couture française dans le monde, sitôt la paix revenue, prouve que Paris n'a jamais cessé de créer même pendant les années sombres (5).

5

6

Deuxième période : 1939-1945. Nous venions d'envoyer à New-York pour une exposition un étage entier de grâce. Des bas-reliefs dus à Max Vibert exprimaient le talent de chaque couturier. Mais était-ce un présage ? Il y eut un incendie à bord du « Paris » et tout brûla. Nous avons recommencé aussitôt et expédié robes, tissus et parfums. Nos ambassadrices ont traversé l'Atlantique — c'était encore l'époque du bateau — avec des bagages somptueux. La guerre les surprit là-bas.

La drôle de guerre nous aura valu de curieuses présentations de mode. Les collections offraient des tenues d'abri : pantalon large, courte cape, lampe électrique à la ceinture. Lanvin lançait un sac à épaulière, prévu pour y placer le masque à gaz.

Les cheveux s'étaient allongés. Certaines femmes les portaient à la Danielle Darrieux, tombant bouclés jusqu'aux épaules.

Dès 1940, la pénurie modifie la mode. La bicyclette exige des jupes courtes et larges, ce qui n'empêche pas le mouvement amorcé aux épaules de prolonger son horizontale. Pour ne pas être aussi large que haute, il faut bien serrer sa taille. Et puisque les chapeaux sont en « vente libre », on s'en donne à « tête-joie ». D'ailleurs, dans la cohue du métro, c'est la seule chose qui se remarque.

A cet accessoire cocasse s'oppose, à l'autre bout de la silhouette, le plus étonnant produit de l'époque : les souliers utilisent le bois, le rotin, la paille, le raphia, le papier tressé, le papier kraft, entouré de cellophane, le feutre, les vieux pneus, le rhodoïd, le liège aggloméré. Ces matières refusant la souplesse à la semelle, les chausseurs profilent un socle haut dit semelle compensée, et y juchent la femme. Elle chavire au moindre cahot.

Beaucoup de broderies sur les robes de guerre. Broderie et passementerie exigent peu de matière première et plus de main-d'œuvre. Les ateliers ne chôment pas.

Les manteaux ont abandonné les formes droites pour se gonfler et arrondir de volumineuses épaules. Ce mouvement se continuera pendant plusieurs saisons après la Libération.

Un nouveau genre de vêtement est né : la robe d'hôtesse, longue, chaude, qui permet de recevoir les amis. (La bonne maîtresse de maison doit se compléter d'une adroite contrebandière.)

En revanche, il n'y a plus de robes du soir, bien que chaque collection s'achève sur quelque somptuosité que nulle de nous ne portera.

On répare et on ravaude, les vêtements comme les fourrures. Pelleteries et sauvagines, y compris le lapin et le mouton, passent au rang de fourrure appréciée.

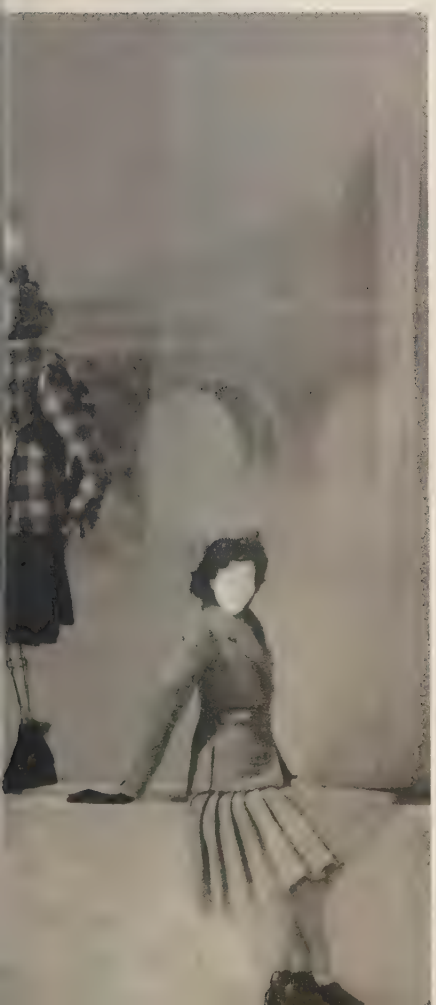
L'après-guerre nous avait valu une femme-garçonne, le second conflit du siècle nous vaut une femme-soldat. On voit naître l'uniforme féminin, notion bien oubliée depuis la cantinière. Auxiliaires de l'armée de terre, de mer ou de l'air portent jupe courte et veste longue, des souliers sport Richelieu, un feutre mascotté, une chemise blanche, une cravate foncée, un sac-serviette à épaulière. Cette tenue donnera naissance à celle des nombreuses hôtesses qui vont se multiplier.

Pas de lancement de parfums durant cette période. La première manifestation dans Paris libéré fut celle du Théâtre de la Mode, en 1945. Au Pavillon de Marsan, les minuscules poupées de fil de fer d'Eliane Bonabel et de Jean Saint-Martin étonnent déjà l'univers qui s'ébroue. Habillées par des couturiers, elles sont placées dans des décors de Cocteau, de Beaurepaire, de Malclès.

Tandis que les poupées entreprennent le tour du monde, les acheteurs reprennent le chemin de Paris. La liberté est revenue, mais les matières premières sont encore rares. Chapeaux petits, très ornés. Robes paysannes. Vestes très courtes ou très longues. Souliers lourds, à semelles de liège. Des bicyclettes circulent encore.

Le règne des femmes-couturiers, qui a embrassé l'entre-deux-guerres, subit une éclipse au profit des hommes : Jacques Fath, Jean Dessès, Pierre Balmain, Marcel Rochas, Jean Patou, Lucien Lelong, Robert Piguet, Charles Montaigne, Jacques Griffe. Du côté femmes : Schiaparelli, Bruyère, Maggy Rouff, Germaine Lecomte, Jeanne Lanvin, Carven, Madeleine de Rauch, Nina Ricci, Madeleine Vramant, Georgette Renal.

1947



1946 - Les restrictions sont encore importantes, mais Jacques Fath, jeune couturier naissant, sait, avec ce qu'il trouve, créer des ensembles jeunes et adaptés à la vie d'alors (6).

PHOTOGRAPHIES SEEBERGER

2

4

5

8

9

1947 - L'élégance renaît, très recherchée. Christian Dior quitte Lucien Lelong, fonde une maison à son nom et lance la ligne « New Look » (1). Pour accuser son caractère, il faut une petite tête. Fernand Aubry coiffe Lucky mannequin de la maison d'un chignon à volute serrée (2). Au bal du Panache, Christian Bérard joue au maître de ballets (3).

1

1947

3

1950 - Janette Colombier [illegible] plante de fines fleurs sur [illegible] chapeau de printemps (4).
1954 - Jacques Fath a fait du chemin, il est [illegible] et « modiste » [illegible]. Un des derniers [illegible] du soir de Jeanne Lanvin [illegible] devait bientôt s'éteindre après avoir pendant [illegible] ans suscité [illegible] jamais très personnelle et recherchée dans le monde entier (7).
1956 - Plus de petite tête, la coiffure en boule, sortie des mains de Fernand Aubry (8). La ligne « baby [illegible] ».
1957 - [illegible] de la nouvelle ligne [illegible] té », de Dior, dans cette simple robe en tissu laine et soie noire de Staron ! (10).
1958 - Deux chapeaux du soir : le grand emplumé est signé Albouy, le petit Jacques Griffe. Celui-ci a [illegible] tous les couturiers [illegible].

11

13

1959 - Robe du soir pour une débutante du bal de Versailles. Elle est signée Lanvin. On ajoute désormais à ce nom celui de Castillo, jeune Espagnol de grand goût, venu prendre la relève rue du Faubourg-Saint-Honoré (12). La dernière coiffure « choc » de Carita : ligne « petite tête » avec bandeaux et nuque serrée ; c'est une perruque (13).

6

Troisième période : 1947-1959. C'est la bombe Dior. Le new look balayant les jupes courtes et les épaules larges. Les ourlets sont tombés, les paddings aussi. Il faut des aunes de tissu pour confectionner une jupe. Une nouvelle technique est née : la ligne est architecturée d'un coup de crayon sans bavures et taillée dans un tissu cuit, que Dior va même entoiler.

Coup sur coup, l'industrie textile apporte des nouveautés au domaine des fibres, à celui des mélanges et des apprêts. Le velours se lave, le Tergal ne se déplisse pas. Toutes ces fibres se tissent et se tricotent. Le nylon a tué le bas de soie. Il fait revivre la lingerie. Cette industrie, secrète par essence, influence et soutient la mode. La femme accepte une armature qui moule son corps. Même son costume de bain est une gaine.

Révolution aussi dans la fourrure. Dans les ranches des États-Unis et du Canada, l'éleveur est devenu généticien. Le vison de mutation, de plus en plus beau, et dans des couleurs constamment renouvelées, envahit l'Europe. Le travail du fourreur parisien fait prime dans le monde, grâce à sa coupe et à ses techniques d' « allonge » qui permettent de traiter la peau comme un tissu. Le vison éclipse les autres fourrures, en particulier le renard. La folie de l'Amérique a gagné Paris. Qui n'a pas son vison ? Ne serait-ce qu'un tour de cou...

L'après-guerre 1918 avait connu la frénésie de la danse. On dansait partout, dans les thés, au restaurant, sur les terrasses d'hôtel. En 1945, on a eu soif de prestige et organisé des galas. Bal des Oiseaux, de l'Éventail, du Diadème, de la Dentelle, du Panache. Fêtes à Corbeville, fêtes à Biarritz, fêtes à Venise. En 1950, les orchestres se taisent. Les femmes de la société, que l'on voyait aux courses vers les années 1935, ont disparu de l'objectif des photographes. C'est la starlett qui a pris leur place.

Et la mode s'est démocratisée. Les couturiers ont ouvert des boutiques. Le prêt à porter a amélioré les fabrications de série. Les chaînes de magasins sont entrées dans la compétition. La femme innombrable sait maintenant, grâce à son journal, grâce au cinéma, comment il lui faut se coiffer, s'habiller, se maquiller. Nous avons eu les crans plats d'Aubry et les boucles d'Antoine, nous finissons avec les perruques de Carita.

Les parfums sont lancés comme les fusées d'un feu d'artifice : « la Fuite des heures», de Balenciaga ; « Jolie Madame », de Pierre Balmain ; « Poivre », de Caron ; « Ma Griffe », de Carven ; « Diorissimo », de Christian Dior ; « Sortilèges », de Le Gallion ; « Fath », de Fath ; « Griffonnage », de Jacques Griffe ; « Ode », de Guerlain ; « J'aime », de Jacques Heim ; « Flatterie », de Houbigant ; « Magie », de Lancôme ; « Orgueil », de Lelong ; « Fille d'Eve », de Nina Ricci ; « l'Heure attendue », de Patou ; « Femme », de Rochas ; « Visa », de Piguet ; « Zut », de Schiaparelli ; « Antilope », de Weil ; « Requête », de Worth ; « Sweet seize », de Pierre Cardin.

Comme nous voilà loin de la femme de l'entre-deux-guerres qui, pour tout acte sérieux de la vie, n'admettait que l'indispensable tailleur ! La petite-fille de la garçonne se promène, aujourd'hui, dans les rues, sans chapeau, sans manches, sans gants et vêtue d'un tutu en toile de Vichy. Mais — tourne, tourne, mon élégance ! — les « débutantes » ont dansé à Versailles, ravissantes et raffinées.

1959

10

7

12

PHOTOGRAPHIES : CAPER, CONSTANTIN, MAYWALD, NOVARO, OSTIER

1

1959

1959-1960.

2

mode ne fait plus état de ses changements, mais de ses mutations. Le meilleur exemple n'est-il pas donné par cette modification même du corps féminin ? Son apparence varie maintenant dans la même journée. Pour le jour, pour les heures de travail — le sien ou celui des autres — la gorge s'efface. Mais tout change dès que s'achèvent les heures mécanisées. Alors, adieu Gruber, adieu Buffet, le couturier s'est incliné devant des générosités contrôlées.

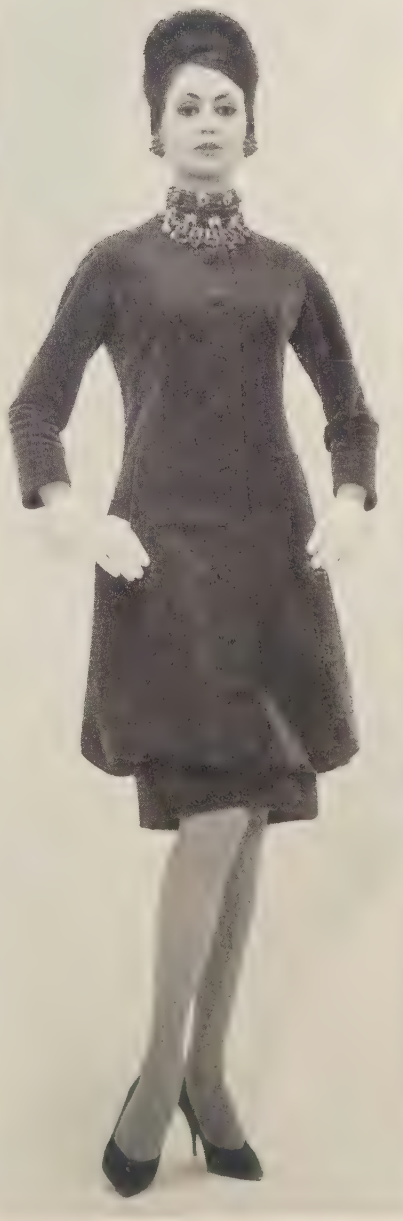
Tel est l'esprit de notre mode actuelle. Confortable dans le manteau, dont le tissu souvent réversible est traité largement dans sa masse, plus stricte dans le tailleur dont le buste doit être étreint en longueur quelle que soit la hauteur de sa basque ou la forme de ses manches. Elle adopte, côté robe, le genre tunique, droite ou évasée, simple, somptueuse ou retournée à la zouave sur une large bande qui découvre presque les genoux.

Enfin le soir a recours à ses mirages habituels, avec toutefois un retour au tailleur long et à la robe fourreau. A l'emploi de ces matières classiques, satin, velours, broderies, se sont adjointes d'étonnantes réalisations inédites, dont on ne sait si elles sont dentelle ou broderie. Voilà les pièges nouveaux.

1960

Chanel

Dior



Cardin

1960 - Sans doute la tunique est-elle le seul point de la mode sur lequel les couturiers soient d'accord. Celle de gauche est en lamé or ; elle évoque la Chine. Celle du milieu, le plus photographié des modèles de Dior, influencera la mode future. En velours rouge, la tunique se retourne à la zouave sur une bande de même tissu en droit fil. Comme toute la collection, sa longueur se situe à 40 cm du sol. Celle de droite est due à Cardin, couturier avant-dernier-né. Elle est en velours découpé, rouge également.

1

2

1959-1960. - Les tissus réversibles présentent cette année une grande diversité. Gres a créé ce manteau gris côté face, blanc côté pile, coupé en ligne chauve-souris (1). Si les jupes des tailleurs sont uniformément plates et courtes, leurs jaquettes sont polymorphes : celle de Pierre Balmain (à gauche) longue et cintrée haut, celle de Nina Ricci (au centre) à basque courte et manches gonflées, celle de Pierre Cardin (à droite) longue mais faussement droite puisque légèrement resserrée aux hanches (2). Quatre types de robes du soir photographiées au restaurant Laurent : ensemble long de Jean Patou (à gauche) en ottoman bleu et violet ; robe fluide de Dior en crêpe mandarine resserrée au genou en drapé ponctué d'une rose ; robe houpette de Heim en tulle bouillonné tissé noir et blanc (assise) et tailleur de Balmain en velours Réséda

Ce qu'ils étaient

La roue de fortune tourne pour eux. Le grand public apprend à retenir leur nom. Cocteau débute au Boulevard comme Piaf au cabaret et les petits princes sur la scène de la vie. D'autres renouvellent leur genre, et d'anciens visages irradient des frissons nouveaux. Voici ce qu'étaient en 1934, alors connues ou inconnues, quelques-unes des célébrités de l'année 1959.

M A L R A U X

Un homme qui réussit. Il travaille énormément, et très facilement. Il a fait de grands voyages. Nature d'artiste, grand optimiste, foncièrement bon. Il prend ses décisions très rapidement. Très nerveux, très racé, mais résistant, et entreprenant tout avec une vitesse inouïe. Esprit très aigu, et grâce à l'attrait de son tempérament, très aimé. Ses succès iront grandissant. Il ira loin.

Un monde inégal, puissant, où l'homme n'existe qu'écrasé... Avec **la Condition humaine** (prix Goncourt 1933), avec la préface de **Sanctuaire** (1934), la personnalité d'André Malraux s'affirme. D'amoraliste, la littérature devient fondamentale.

Au temps de la **Machine infernale**, Jean Cocteau, son décorateur Christian Bérard et un de ses interprètes, Marcel Khill.

Jean-Louis Barrault termine son apprentissage à l' « Atelier » de Charles Dullin et se prépare à voler de ses propres ailes.

Joséphine Baker se lance dans Offenbach et [illegible] le Créole

La « môme » Piaf, à ses débuts au Gerny's. L'apprentissage de la ville.
« Cette petite, elle en a plein le ventre » s'exclame Maurice Chevalier.

A l'église Saint-Jacques-sur-Coudenberg, baptême du prince Albert de Liège. Le bonheur illumine le visage de la reine Astrid. Le Destin cesserait-il de frapper ?

Les prêtres de Lhassa ont découvert le bébé en qui vient de se réincarner l'esprit vivant du Bouddha. Le règne du nouveau Dalaï-Lama commence.

Le jeune prince Moulay-Hassan, déjà sensible au prestige de l'uniforme, s'est surtout intéressé, lors de sa première visite à Paris, aux enchantements de Luna-Park.

LES DISPARUS

BAUCHANT	**1873-1958**		
1942-1943	Carton	(28 38)	6.000 fr
1958-1959	Toile	(138 205)	920.000 fr
BONNARD	**1867-1947**		
1934	Toile	(108 145)	19.000 fr
1958-1959	Toile	(44 66)	16.700.000 fr
BOUCHE	**1875-1941**		
1934	Toile	(48 38)	150 fr
1958-1959	Toile	(92 73)	200.000 fr
CERIA	**1884-1955**		
1934	Toile	(60 80)	480 fr
1958-1959	Toile	(73 92)	340.000 fr
DELAUNAY	**1885-1941**		
1950-1951	Toile 1928	(45 40)	4.000 fr
DERAIN	**1880-1954**		
1934	Toile	(35 27)	3.400 fr.
1958-1959	Toile	(114 146)	2.300.000 fr.
DENIS	**1870-1943**		
1934	Toile	(73 55)	2.260 fr.
1958-1959	Toile 1941	(75 85)	310.000 fr
DOMINGUEZ	**1910-1958**		
DUFRESNE	**1876-1938**		
1934	Toile	(146 97)	3.000 fr
1951-1955	Toile	96 130)	790.000 fr.
DUFY	**1877-1953**		
1934	Toile	(63 79)	1.350 fr
1958-1959	Toile fauve	(60 73)	15.000.000 fr.
FAVORY	**1889-1937**		
1949-1950	Toile	(81 54)	21.000 fr.
1951-1955	Toile	(200 158)	51.000 fr
FRIESZ	**1879-1949**		
1942-1943	Toile	(100 81)	43.000 fr.
1958-1959	Toile 1926	(81 100)	1.000.000 fr.
GRUBER	**1912-1948**		
1946-1947	Toile	(73 92)	26.000 fr.
1958-1959	Bois	(55 46)	380.000 fr.
GLEIZES	**1881-1951**		
1950-1951	Carton 1916	(28 22)	17.000 fr.
1958-1959	Bois	(92 73)	850.000 fr.
KANDINSKY	**1866-1944**		
1951-1955	Carton	(33 41)	590.000 fr.
1958-1959	Aquarelle-gouache	(49 31)	à Amsterdam 13.500.000 fr.
KLEE	**1879-1940**		
1958-1959	Gouache	(43,5 60)	à New-York, 2.600.000 fr.
KISLING	**1891-1952**		
1934	Toile	(54 73)	500 fr.
1957-1958	Toile	(40,5 33)	à New York, 800.000 fr.
KUPKA	**1871-1958**		
LAURENCIN	**1885-1957**		
1934	Toile	(81 65)	1.450 fr.
1958-1959	Toile	(33 46)	350.000 fr.
LÉGER	**1881-1955**		
1942-1943	Toile	(45 65)	14.500 fr.
1958-1959	Toile	(81 116)	10.200.000 fr.
LUCE	**1858-1941**		
1950-1951	Toile	(65 92)	52.000 fr.
1958-1959	Toile	(50 61)	1.260.000 fr.
MANGUIN	**1874-1949**		
1942-1943	Toile	(90 115)	30.000 fr.
1958-1959	Toile	(73 60)	2.100.000 fr.
MARCOUSSIS	**1883-1941**		
1942-1943	Toile	(24 33)	3.600 fr.
1958-1959	Toile	(93 60)	1.300.000 fr.
MARQUET	**1875-1947**		
1934	Toile		6.000 fr.
1958-1959	Toile 1911	(65 81)	4.000.000 fr.
MATISSE	**1869-1904**		
1934	Toile	(44 31)	7.425 fr.
1958-1959	Toile	(62 50)	10.000.000 fr.
METZINGER	**1883-1958**		
1950-1951	Toile	(46 38)	14.500 fr
1958-1959	Toile	(100 73)	680.000 fr
PICABIA	**1879-1953**		
1934	Toile	(38 55)	750 fr
1958-1959	Toile	(92 73)	300.000 fr.
POUGNY	**1882-1958**		
1934	Toile	(39 32)	30.000 fr.
1958-1959	Toile	(46 38)	1.475.000 fr.
ROUAULT	**1871-1949**		
1934	Toile	(27 22)	620 fr
1958-1959	Toile	(75 62)	14.500.000 fr
ROUSSEL	**1867-1944**		
1934	Pastel	(37 32)	2.520 fr
1958-1959	Toile	(71 87)	600.000 fr.
SIGNAC	**1863-1935**		
1934	Aquarelle	(31 43)	1.480 fr
1958-1959	Toile	(27 43)	810.000 fr.
SOUTINE	**1894-1944**		
1934	Toile	(55 65)	1.050 fr
1958-1959	Bois	(57 49)	9.300.000 fr.
STAEL	**1914-1955**		
1958-1959	Toile	(79 63,5)	4.200.000 fr.
UTRILLO	**1883-1955**		
1934	Toile	(60 81)	12.100 fr
1958-1959	Bois	(57,5 77)	à New-York 14.000.000 fr.
VALADON	**1867-1937**		
1934	Toile	(45 31)	500 fr.
1958-1959	Toile	(61 65)	4.250.000 fr.
VALMIER	**1885-1937**		
1958-1959	Toile 1929	(161 142)	580.000 fr
VALTAT	**1869-1953**		
VLAMINCK	**1876-1958**		
1934	Toile	(82 61)	850 fr.
1958-1959	Toile	(65 81)	5.550.000 fr.
VUILLARD	**1868-1940**		
1934	Toile	(47 27)	12.000 fr.
1958-1959	Toile	(0,585 0,77)	20.500.000 fr.

LA COTE DÉLIRANTE

On ne dit plus dans un salon : « Que pensez-vous de l'envoi de COMMÈRE aux « Témoins de leur Temps » ?... « Avez-vous vu chez GUIOT ce délicieux BARDONE ? » On parle du bout des lèvres de l'étrangeté de CARZOU ou de la force de CLAVÉ. Chacun demande cyniquement : « Croyez-vous que cela puisse monter ? » De plus en plus on assimile la création artistique à une valeur de bourse. Sous prétexte qu'en vingt-cinq ans PICASSO est passé de 6.000 francs à 76 millions de francs, BRAQUE de 6.270 francs à 50 millions, que BUFFET ou certains abstraits se négocient, en coulisses, à des prix élevés, on croit à l'existence d'une véritable cote de la peinture. Malgré la montée vertigineuse de certains grands artistes « établis », nous ne saurions trop vous rappeler le sage conseil de René Fauchois dans une de ses meilleures pièces « Prenez garde à la peinture ! »

Il n'existe qu'un rapport lointain entre l'animation des galeries et celle de l'Hôtel des Ventes. Quand ils croient à leurs poulains, les marchands leur épargnent le risque des enchères. Un bon conseil : achetez la peinture que vous aimez, abstraite ou figurative ; ne vous inquiétez pas trop de son prix futur. Le choix est difficile. Nous le savons mieux que personne puisqu'il nous a fallu retenir ici moins de deux cents noms sur les quelques milliers en cours. D'autres eussent mérité d'être cités...

AVRIL 1934... Installé, comme toujours, dans le néo-classique Grand Palais, le « Salon » bat son plein... Entouré des 50 membres du comité, M. Paul Chabas, spécialiste consacré des baigneuses, accueille le Président Lebrun. Il le conduit cérémonieusement devant le portrait officiel que Marcel BASCHET a fait du chef de l'État. Celui-ci se trouve très ressemblant, sourit et félicite l'artiste. Aux accents de la musique de la Garde, le cortège passe en revue près de 4.000 paysages. On s'arrête devant les clairs de lune signés CACHOUD, devant les « vaches rousses » de PLANQUETTE et les « bruyères » immortelles de DIDIER-POUGET. En regard, les compositions africaines de FOUQUERAY et les « sous-bois » rayonnants de soleil de MONTEZIN font figure d'avant-garde.

Il y avait vingt ans déjà qu'était née la grande École de Paris. Mais le Salon (celui des « Artistes Français » ou de « la Nationale ») faisait encore recette. On y admirait les portraits élégants de Jean-Gabriel DOMERGUE, sans négliger ceux, plus photographiques, de BRAITOU-SALA et de Cyprien BOULET.

Si, en 1959, l'exposition officielle du Grand Palais garde encore ses convaincus, elle ne présente guère d'intérêt pour les amateurs de peinture pure.

L'événement artistique du Siècle.

Les groupements prestigieux organisés depuis 25 ans ont fini par éclairer le public. Très nombreux dans l'étonnante confrontation qui eut lieu en 1931 au théâtre Pigalle, les maîtres de l'Art Vivant se retrouvèrent réunis au Petit Palais durant l'exposition de 1937. Après la rétrospective des Italiens du Passé sur les mêmes murs, ce fut sans doute l'événement artistique le plus important du siècle. Le visiteur comprit enfin toute la grandeur des successeurs de MANET, MONET, RENOIR, VAN GOGH. Leurs tableaux présentés là sont restés dans notre souvenir. Nul n'a oublié « l'Intérieur » de VUILLARD, la « Nature morte au magnolia » de MATISSE, « l'Atelier bleu » de DUFY. Chacun se passionna aussi bien pour les recherches cubistes de PICASSO, de BRAQUE, de Juan GRIS, de Roger de La FRESNAYE, que pour la grâce de LAPRADE, la force naturaliste de VLAMINCK et de SEGONZAC, la délicatesse de MARQUET, l'orientalisme de DUFRESNE ; on devait apprécier à la fois le dessin classique de DERAIN, la fougue de FAVORY et de FRIESZ, la précision de KISLING. La sensualité un peu équivoque de PASCIN ne choqua personne ; et chacun s'émerveilla que VAN DONGEN ait su noter les faiblesses psychologiques de ses modèles en demeurant peintre. On découvrit enfin la noblesse de LA PATELLIÈRE à travers ses sujets rustiques.

Place aux jeunes.

Dès cette époque, dans le sous-sol de ce même Petit Palais, Raymond ESCHOLIER avait pris l'habitude de grouper des équipes très variées. Au Salon d'Automne, aux Tuileries, aux Indépendants, les jeunes d'alors commençaient à se révéler. Rassemblés sous le signe des « Forces nouvelles », HUMBLOT, VENARD, ROHNER cultivaient à la fois le dessin et le retour au métier honnête. DESNOYER, LHOTE, GROMAIRE, GOERG faisaient déjà noble figure. On goûtait le charme poétique de ceux auxquels, quinze ans plus tard, Gisèle d'Assailly devait consacrer un livre : BRIANCHON, OUDOT, LEGUEULT, LIMOUSE, CAVAILLÈS, PLANSON, TERECHKOVITCH, CAILLARD. A peine rentré de Tahiti, ce dernier avait montré chez André Bernier quelques toiles voluptueuses qui enchantaient son ami Eugène DABIT ; s'oubliant lui-même, le jeune artiste cherchait à imposer les toiles du grand LOUTREUIL qui venait de mourir (comme celles de KARS, elles n'ont pas encore pris la place qu'elles méritent). MARCHAND, LORJOU, CARZOU façonnaient leur personnalité dans le silence. On citait souvent les noms de PONCELET, de SABOURAUD, de CHAPELAIN-MIDY, de BRAYER.

DES TABLEAUX...

PAR RENÉ BAROTTE

Picasso 1935

Attiré par les frères spirituels du Douanier Rousseau, Maximilien Gauthier rassemblait les œuvres de ces grands Naïfs : Vivin, Bauchant, Séraphine, qu'il appela « les Maîtres de la réalité populaire ».

Heureuse époque, où Paris ne comptait guère plus de 20 grandes galeries ! MM. Bernheim Jeunes défendaient avec acharnement Bonnard, Vuillard et la grande dessinatrice Louise Hervieu. La maison Georges Petit, qui venait utilement de faire peau neuve, substituait aux compositions de René Menard ou de Cottet d'admirables ensembles d'Utrillo, de Valadon et de Picasso. Kahnveiler s'intéressait aussi au futur maître de Vallauris, que Paul Rosenberg suivait régulièrement, comme il suivait Marie Laurencin. Paul Guillaume, passionné d'art nègre, éprouvait une particulière attirance pour Derain dont il partageait le goût pour les masques africains. La galerie Charpentier n'organisait alors que des expositions de peinture mondaine...

La peinture abstraite existait dans les coulisses.

C'est plus souvent sur la Rive Gauche que l'art d'avant-garde se manifestait. A peine installée boulevard Montparnasse, Jeanne Bucher défendait Ernst, Marcoussis, Tanguy, Bauchant. Elle sentit très vite le talent de Bissière et — peut-on l'oublier ? — elle découvrit Nicolas de Stael.

Les « écuries » picturales, si nombreuses maintenant, commençaient à naître. Benezit luttait pour le jeune Talcoat, Marcel Guiot cherchait à imposer Villon. Katia Granoff soutenait Bouché ou Laprade. Berthe Weil et Jeanne Castel s'attachaient à sortir de l'ombre des inconnus. Eclectique, Pierre Loeb s'intéressait aussi bien à Chagall qu'à Viera da Silva ou à Garbell. Rue de Seine, dans sa boutique à la devanture peu reluisante, Zborovski, le marchand-poète encore vivant, qui avait lancé Modigliani non sans peine, multipliait ses efforts en faveur de Soutine. Vollard depuis longtemps avait abandonné son magasin de la rue Laffitte ; dans son hôtel de la rue Martignac, il écrivait ses mémoires. A l'issue de repas au cours desquels il lui arrivait de s'endormir, il aimait montrer en secret, à quelques intimes, les planches du « Miserere » que Rouault avait faites pour lui.

Certains critiques partaient déjà en guerre contre la peinture abstraite naissante en déplorant « l'art de ces chercheurs qui traitent une composition colorée comme un problème de mathématique ». A la vérité, cette forme d'expression existait depuis bien longtemps. Il est difficile de savoir qui en fut le père. En 1911-1912, Kupka, le premier, dans sa solitude de Puteaux, sur un fond blanc avait fixé sa curieuse « Fugue rouge et bleue » aux rythmes concentriques. Mais en 1910, au cours d'une nuit d'insomnie, Kandinsky exécuta une aquarelle non figurative, peut-être en se souvenant des recherches de Paul Klee, son compagnon de Munich, professeur au Bauhaus, qui avait osé écrire : « l'Art ne rend pas le visible, mais rend visible... » En 1938, devenus célèbres à l'étranger, ces audacieux exposaient presque anonymement à Paris. Pourtant, dès 1934, les pionniers du futur Salon des « Réalités Nouvelles » (sous le titre « d'Abstraction-création ») s'étaient installés dans une boutique de l'avenue de Wagram, pour y montrer des tableaux qui intéressaient quelques initiés et faisaient sourire les profanes.

Il fallut attendre dix ans pour que ces révolutionnaires de la forme et de la couleur, Herbin, Charchoune, Estève, Chastel, Fautrier, Valensi, et tant d'autres, puissent s'exprimer librement sur les murs du Musée d'Art Moderne. Leur premier geste fut un hommage à leurs morts illustres : Mondrian, Delaunay, Kandinsky.

Gromaire 1936

Une manifestation spectaculaire.

C'est encore en 1938 qu'eut lieu à la galerie des Beaux-Arts, Faubourg-Saint-Honoré, une attraction inédite : la grande Exposition Surréaliste. Pour créer une ambiance mystérieuse, les organisateurs avaient eu l'étrange idée de pendre 1200 sacs de charbon au plafond. Les salles remplies de mannequins ne permettaient guère de voir les tableaux où Dali, Ernst, Tanguy mettaient à nu les secrets de leur subconscience. Le soir du vernissage, en plein hiver, la foule se battit pour entrer. Arletty et Francis Gruber étaient restés à la porte. Ce jeune peintre connaissait déjà la célébrité. Il s'imposait par le dépouillement de ses œuvres aux figures tristes, aux oiseaux morts empreints d'un puissant réalisme.

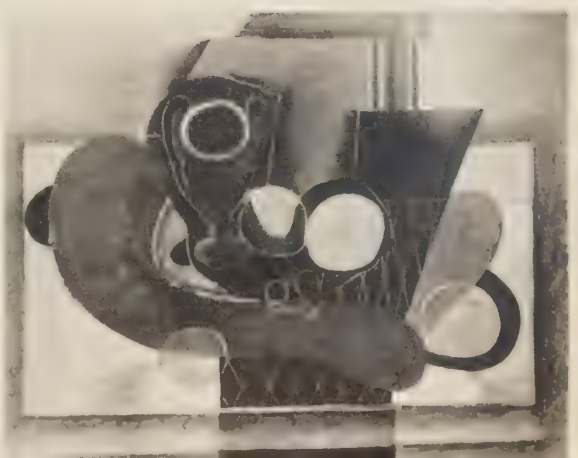
Villon 1935

La Bataille des Abstraits et des Figuratifs s'accentue.

On aurait pu penser que l'occupation allemande écraserait de tout son poids les talents nés au début de la deuxième guerre mondiale. Il n'en fut rien. Faisant face au nazisme hostile à toute audace esthétique, des jeunes s'imposèrent. Cortot, Rebeyrolle, Calmettes, Aizpiri devinrent les vedettes de nouveaux salons. On vit apparaître chez Braun une vivante pléiade qui, avec Manessier, Singier, Bazaine, allait prendre la tête d'un mouvement non figuratif, d'inspiration essentiellement française.

En 1946, Denise René, qui avait été quelque temps modiste, transforma ses salons ultra-modernes pour y accueillir des peintres soucieux de grande rigueur

Braque 1934



Picasso

LES AINÉS

PICASSO, né en 1881.
Page précédente : l'Atelier, 1935.
A gauche : les Ménines, 1959.

1934. Toile (36 × 50) : 6 000 fr.
1958-1959. Carton (9[illegible] × 12 5[illegible]
à New-York : 76 [illegible] 000 fr.

GROMAIRE, né en 1892.
Page précédente : le Chômage, 1936.
Ci-dessous : le Départ, 1958.

1934. Toile (46 × 55[illegible] : 1 556 fr.
1958-1959. Toile (1,62 × 1,30) : 3 600 000 fr.

VILLON, né en 1875.
Page précédente : Homme dessinant, 1935.
A droite : Composition, 1956.

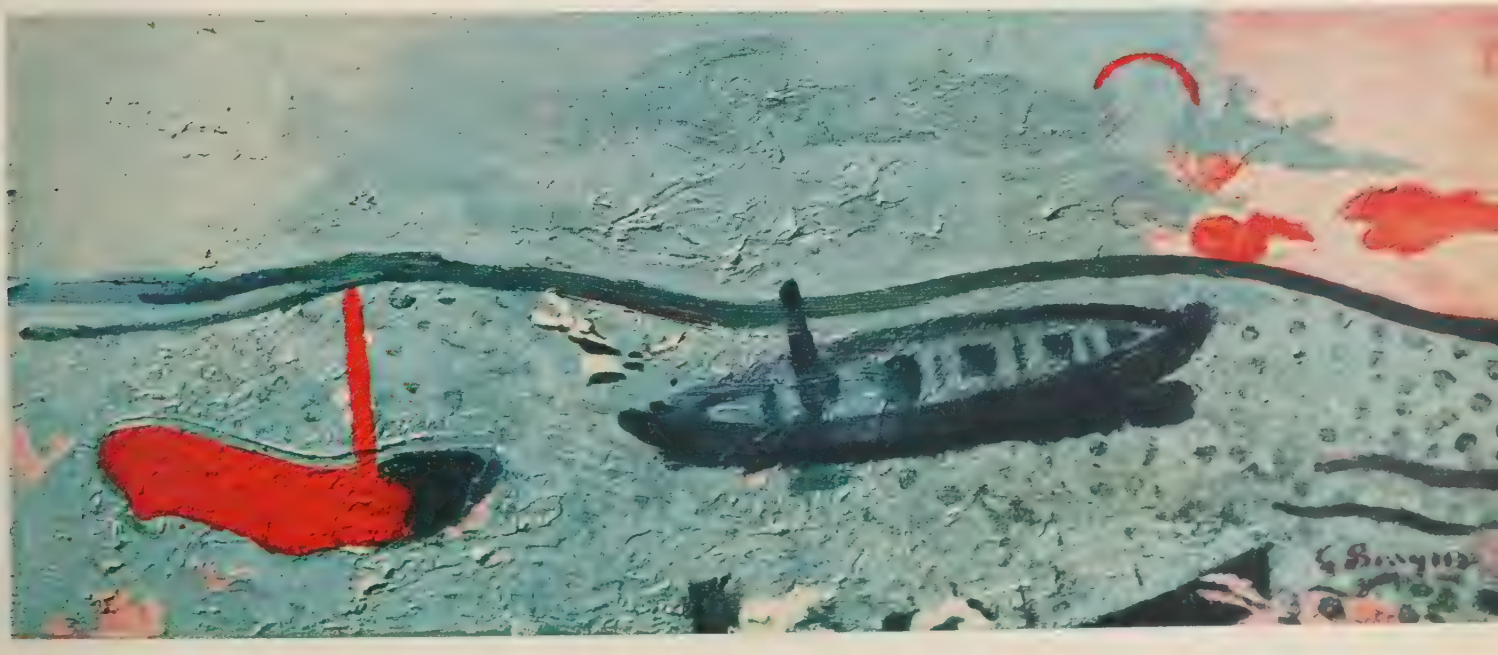
1942-1943. Dessin (35 × 23[illegible] 210 fr.
1957-1958. Toile [illegible] 3 600 000 fr.

BRAQUE, né en 1882.
Page précédente : Nature morte, 1934 (Musée de Bâle).
A droite en bas : Barque sur les galets, 1959.

1934. Toile (24 × 32) : 6 270 fr.
1958-1959. Toile (90 × 70,5[illegible]
à Londres : 50 000 000 fr.

Gromaire

Villon



Braque

LES AINÉS

Bissière

Brianchon

Bissiere, [illegible]

Brianchon, [illegible]

ctique : Vasarely, Arp, Dewasne, Deyrolle. Drouin se fit le champion de l'art brut avec Dubuffet. Pour ne pas les laisser échapper, les marchands passèrent des contrats avec les artistes. Maeght prit sous sa tutelle Braque, Miro et, plus tard, Chagall. Louis Carré s'attacha Duly, Villon, Léger, Gromaire, Borès, Lanskoy. Picasso fut pris en exclusivité par Louise Leiris. Pignon entra avec Hartung, Music et d'autres dans l'écurie de la galerie de France. Lapicque et Léguillet dans celle de Villand-Galanis. Dernier venu, André Romanet rechercha des talents nouveaux comme Yankel ou Pradier. On s'arracha Pougny, le maître des « Petits Formats ». Drouant et David, alors associés, achetèrent toute la production de Buffet, qui n'avait pas encore 20 ans, en 1948, quand il reçut le Prix de la Critique. Ce peintre demeure une des curiosités du siècle. On dit que ses tableaux, même de dimensions moyennes, dépassent le million. On affirme qu'ils sont toujours vendus avant leur vernissage... On le dit aussi des œuvres de jeunes abstraits de plus en plus nombreux. Le sait-on ? Il y a plus de 100 galeries à travers la grand-ville. André Weil, René Drouet, Framond, Carlier, Rattier, Pétridès s'attachent des artistes restés sensibles à la nature. Guiramand, Brasilier, Luc Simon, Michel Roddi, Charlot, Schurr, Papart.

Sous le titre de synthèse les talents très différents de Leroy, Pellayo, Jean Lombard, Jean Couy s'affrontent sans se nuire. M. C. Coard fixe Françoise Gilot à sa vraie place.

Partout la bataille se poursuit : passionnante, complexe, décevante aussi, car il y a trop de peintres ! Pour beaucoup d'entre eux, l'abstraction n'est bien souvent qu'un retour à un lamentable académisme.

Sachez choisir !...

R. B

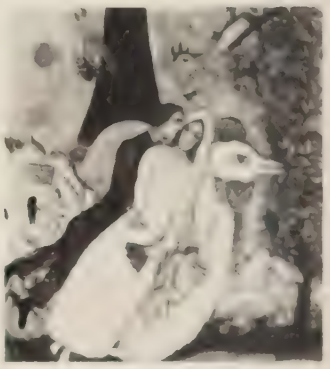
Estève

1

2

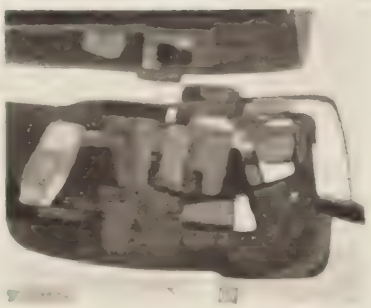
Chagall, né en 1887
1. « Les Mariés de la tour Eiffel », 1936
2. « les Tournesols », 1958 (Gal. Maeght)

En 1942-1943
toile (100 × 73),
vendue 27 000 fr
en 1957-1958
toile (49 × 70)
vendue 6 500 000 fr



1

Chagall



Esteve, né en 1904
1. « Cantate J.-S. Bach » 1938
2. « Petit Faverdines » 1956 (Galerie Carré)

En 1951-1952
[illegible]e (38 × 46)
vendue 70 000 fr

Lapicque, né en 189[illegible]
1. « Le Buveur », 1937
2. « les Thermes de Caracalla » 1957

En 1951-1955
toile (83 × 150)
vendue 245 000 f[illegible]

Lapicque

1

1

Oudot

1

Miro

2

2

Oudot, né en 1897.
1. « Ferme en Ile-de-France », 1931 ;
2. « Port-en-Bessin », 1957

En 1950-1951
toile (73 × 60),
vendue 21.000 fr.
en 1958-1959 :
toile (73 × 92),
vendue 380 000 fr

Miro, né en 1893
1. « Une femme », 1932 ;
2. « le Disque à la poursuite de l'alouette », 1954 (Galerie Maeght)

En 1942-1943
composition surréaliste
vendue 6.500 fr.
en 1958-1959 :
figure (108 × 72),
vendue 1 650 000 fr

1

2

Limouse

Limouse, né en 1897
1. Nature morte au tapis, 1934,
2. « Nu à la cabine », 1957 :

en 1950-1951
carton (34 × 49)
vendu 14.000 fr
en 1951-1955
toile (92 × 65),
vendue 57 000 fr

1

2

Dunoyer de Segonzac

Dunoyer de Segonzac
1. Nature morte aux fleurs et légumes, 1933 (toile)
2. Nature morte aux fleurs et fruits, 1958 (aquarelle)
(Galerie Charpentier)

En 1934 : toile (47 × 62)
vendue 3.950 fr
en 1958-1959
toile (63 × 79),
New-York, 5 millions

Van Dongen.
1. Portrait de Jules Berri, 1935.
2. Portrait de Brigitte Bardot, 1958

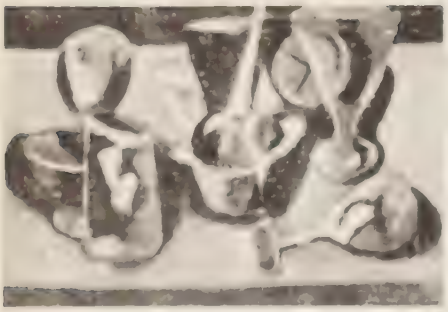
En 1934 : toile (65 × 46)
vendue 980 fr. :
en 1958-1959 :
toile (81 × 63),
vendue 4 700 000 fr

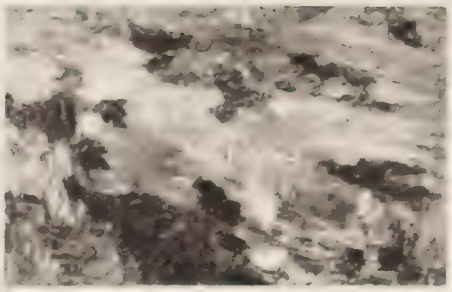
Van Dongen

ALIX, né en 1890.
1942-1943 Toile (41 33) 2.800 fr
1950-1951 Toile (46 38) 14 600 fr
ARP, né en 1887.
BEAUDIN
1951-1955 Toile (100 80
BORES, né en 1898.
1942-1943 Toile
1951-1955 Toile (75 9
BOMBOIS, né en 1883.
1950-1951 Toile (42 27
1958-1959 Toile (60 92
CAMOIN, né en 1879
1934 Toile (46 55
1958-1959 Toile (56 5
CAILLARD, né en 1899.
1942-1943 Toile (6
1951-1955 Carton (60
CHASTEL, né en 1897.
1951-1955 Toile (100 6
CHIRICO, né en 1888.
1934 Toile
1950-1951 Toile

DESNOYER, né en 1894
1942-1943 Toile (4
1951-1955 Toile (65 10
DOMERGUE, né en 1879
1942-1943 Aquarelle (22 1
1951-1955 Toile 1924 (
ERNST, né en 1891.
1942-1943 Toile
1958-1959 Toile
FAUTRIER, né en 1
1942-1943 Toile
1958-1959 Toile
FOUJITA, né en 1886
1934 Toile
1951-1955 Toile
GOERG, né en 1893
1934 Toile
1958-1959 Toile
HAYDEN, né en 1883.
1950-1951 Toile (110 14.600
1958-1959 Toile 310.000
HERBIN, né en 1882.
1951 Toile 61 50) 37.000
1958-1959 Toile 1918 (116 89) 400.000
KREMEGNE, né en 1890.
1942-1942 Toile (81 100)
1951-1955 Toile (50 65)
LHOTE, né en 1885.
1934 Bois (65 50)
1958-1959 Toile (164 87)
LEGUEULT, né en 1898.
1951-1955 Toile (75 92) 134.000
1951-1955 Toile (73 92) 545.000
LURÇAT, né en 1892.
MASSON, né en 1896.
1951-1955 Toile (61 50) 105.000
OSTERLIND, né en 1887.
1942-1943 Toile (65 81)
1951-1955 Toile (92 73) 27.000
PLANSON, né en 1898.
1951-1955 Toile (54 92) 60 000
SEVERINI, né en 1883.
TANGUY, né en 1900.
1950-1955 Toile (93 73) 190.000
DA SILVA, née en 1908.
1958-1959 Gouache (28 12) 200.000
VALENSI, né en 1883.
WAROQUIER, né en 1881.
1934 Toile (32 41) 930
1958-1959 Carton (55 48) 310.000
ZACK
1934 Toile (100 81)
1942-1943 Toile (73 60)

Bazaine





Bazaine, né en [illegible]

Carzou, né en [illegible]

Bateaux [illegible]

Carzou

Clavé

Ciochia

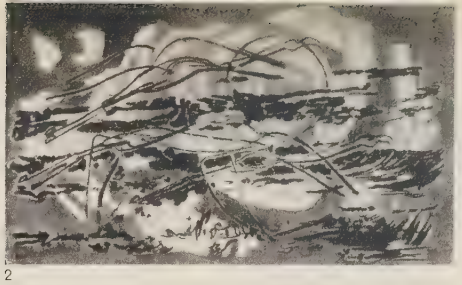
Hartung

Lorjou

Manessier

Marchand

1

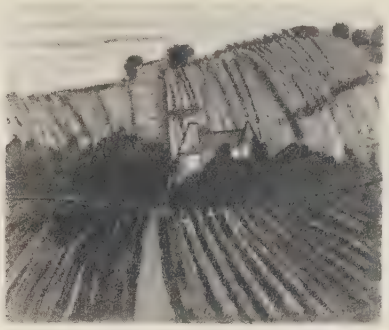


2

Pignon

1

2



1

Piaubert

2

Marchand, né en 1907
1. « Paysage à Aix-en-Provence », 1935 ;
2. « Respiration marine aux flamants », 1955-1956 (Galerie Charpentier)

En 1950-1951 : toile (54 × 65), vendue 63.000 fr. ;
en 1958-1959 : toile (81 × 100), vendue 1.160 000 fr.

Piaubert, né en 1900
1. « le Coteau gris », 1935 ;
2. « Catharsis, 1958

En 1958-1959 : toile (54 × 73), vendue 160.000 fr

Pignon, né en 1905
1. « les Joueurs de cartes », aquarelle, 1938 ;
2. « Combat de coqs », 1959 (Galerie de France).

En 1950-1951 : toile (92 × 73), vendue 40.000 fr

Tal Coat, né en 1905
1. « la Cartomancienne », 1932 ;
2. « Troupeaux », 1958 (Galerie Maeght)

En 1951 1955 : toile (81 × 100), vendue 120.000 fr. ;
en 1958-1959 : toile (76 × 84), vendue 650.000 fr

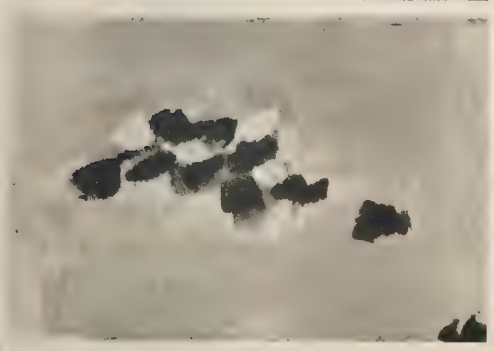
Terechkovitch, né en 1902
1. Portrait de Soutine, 1933 ;
2. « Nathalie à Menton », 1956 (coll. particulière).

En 1942-1943 : carton (82 × 45), vendu 15.100 fr. ;
en 1958-1959 : carton (83 × 55), vendu 600.000 fr.

1

Tal Coat

2



1

Terechkovitch

2

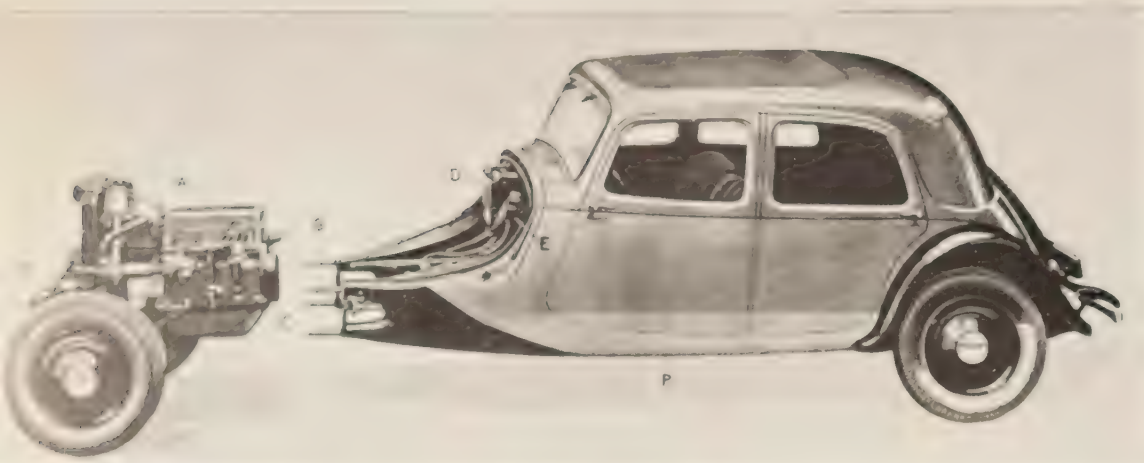
AIZPIRI, né en 1919.
APPEL
ATLAN, né en 1913.
AUJAME, né en 1905.
1950-1951 Toile (46 × 55) 7.200 fr
1951-1955 Toile (60 × 72) 29.000 fr
BALTHUS, né en 1908.
BERTHOLLE, né en 1909.
BRAYER, né en 1907.
1950-1951 Toile (60 × 73)
1958-1959 Toile (92 × 73)
BUFFET, né en 1928.
1951-1955 Toile 1948 (180 × 270) 4
1958-1959 Toile 1955 (230 × 150) 1.0
BUSSE, né en 1922.
CAMETTES, né en 1918.
CAILLAUD, né en 1902.
CHAPELAIN-MIDY, né en 1904.
1951-1955 Toile (54 × 81)
1958-1959 Toile (27 × 465)
CIRY, né en 1930.
COTTAVOZ
COUTAUD, né en 1904.
1951-1955 Gouache 1942 (38 × 28) 1
1958-1959 Toile 1947 (50 × 61) 14
DALI, né en 1904.
1950-1951 Gouache (34 × 27) 1
1951-1955 Aquarelle (52 × 77) 1
DAYEZ, né en 1907.
DESPIERRE, né en 1912.
1951-1955 Carton (19 × 24)
DAUCHOT, né en 1926.
1951-1955 Toile (40 × 80) 7
DEWASNE, né en 1921.
DEYROLLE, né en 1911.
1950-1951 Toile (24 × 19) 4.50
DUBUFFET, né en 1901.
DMITRIENKO, né en 1925.
DUFOUR, né en 1922.
FUSARO
GERMAIN
GALLARD (de)
GARBELL, né en 1904.
GILLET, né en 1924.
GUERRIER
HAMBOURG, né en 1920.
HUMBLOT, né en 1907.
KALLOS
LABISSE, né en 1905.
LESIEUR
LAGRANGE
LANSKOY, né en 1902.
1942-1943 Toile (60 × 80) 700 fr
1958-1959 Toile (60 × 81) 580.000 fr
LE MOAL
1958-1959 Toile 1945 (27 × 46) 250.000 r
MINAUX
MOTTET
MARZELLE
MOULY, né en 1920.
NEJAD, né en 1923
MORVAN
MUCHA, né en 1905.
PRASSINOS
PRESSMANE, né en 1904.
POLIAKOFF, né en 1906.
1958-1959 Toile (86 × 116) 750.000 fr
RAYMOND
RAZA, né en 1930.
REBEYROLLE, né en 1926.
ROHNER, né en 1913.
RIOPELLE
SABOURAUD, né en 1900.
1951-1955 Toile (65 × 81) 38.000 fr.
SEBIRE, né en 1929.
SINGIER, né en 1909.
1958-1959 Toile (40 × 50) 350.000 fr
SOULAGES, né en 1919.
TAILLEUX, né en 1913.
1958-1959 Toile (50 × 61) 160.000 fr
TOURTE, né en 1905.
UBAC, né en 1910.
VASARELY, né en 1908.
SARTHOU, né en 1911.
VENARD, né en 1913.
YANKEL, né en 1920.
ZAO WOU KI, né en 1920.

Les prix indiqués ont été enregistrés exclusivement au cours de ventes publiques françaises et étrangères. Il va sans dire que le lecteur devra tenir compte des dévaluations successives du franc.

DOCUMENTATION RÉUNIE PAR RAYMONDE WILHÉLEM.
Photographies : Cauvin, Alfred Daber, Jean Gilbert, Marc Vaux, J. Willemin.

L'AUTOMOBILE, CETTE CRÉATION CON

L'ILLUSTRATION



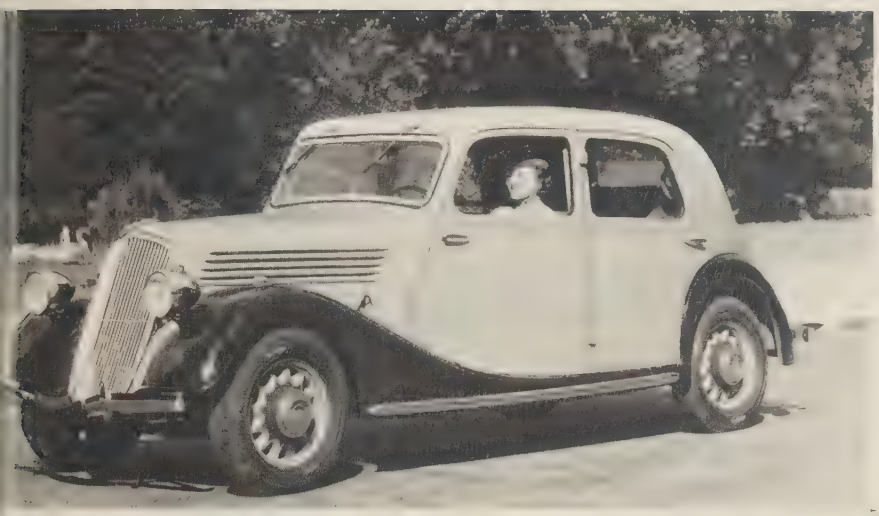
Au Salon de 1934, une voiture révolutionnaire : **la première traction avant Citroën.** Le cheval tire la voiture ! A. le moteur ; B. la barre d'accouplement des roues directrices ; C. la distribution ; D. la batterie ; E. le réservoir d'huile du freinage hydraulique sur les 4 roues ;

G. les brancards (supports d'assemblage de la caisse au moteur) ; P. le fond de caisse métallique plat et hermétique. **La Citroën I D 19 type 1960.** Elle comporte quelques améliorations de détail sur le type 1959 mais conserve la ligne générale et les caractéristiques essentielles de son aînée la D S 19.

A l'époque où naissait Plaisir de France, l'automobile jouait déjà un grand rôle dans notre vie. A quel stade de son évolution se trouvait-elle alors ? Et comment se présentait-elle ? Une chronique de Baudry de Saunier, vieille de vingt-cinq ans, va nous répondre. Nous la trouvons dans un numéro album de L'Illustration consacré au Salon de l'Automobile de 1934. D'abord, plantons le décor. Au 1er janvier de cette année 1934, la France compte 1.855.170 automobiles de toutes sortes et 541.601 motocycles (1). Dans la capitale, les embouteillages commencent, les difficultés de stationnement se précisent, les sens uniques et les passages cloutés se multiplient. Pourtant Paris et le département de la Seine n'ont encore qu'une automobile pour 18 habitants (aujourd'hui, une pour 7). Des gardiens de la paix rompus aux problèmes de la circulation urbaine sont placés aux points névralgiques pour régler le trafic.

L'essence coûte cher : 2 fr. 50 le litre ! Les usagers se plaignent, ceux qui possèdent des poids lourds surtout. On cherche des combustibles de remplacement qui, eux, seront bon marché. On s'oriente vers le gaz des forêts, le gaz d'éclairage, l'alcool industriel raffiné, le gas-oil. Et Baudry de Saunier décrit complaisamment des gazogènes à bois ou à charbon de bois, des réservoirs-fuseaux pour gaz de ville, des moteurs à haute compression pour mélange binaire (alcool-essence) et enfin des petits diesels rapides pour camions. Il signale aussi, en passant, un petit dispositif pas plus haut que le pouce qui, logé dans le carburateur, supprime tout gaspillage lorsque, dans les descentes, le moteur ne tire plus la voiture mais est, au contraire, entraîné par elle. L'économie réalisée, conclut-il, peut atteindre sur parcours accidenté un franc à l'heure...

Après quelques paragraphes consacrés à des nouveautés (graissage des moteurs par l'huile d'olive, bougies de petit calibre, boîte de vitesses électro-magnétique Cotal, suspension par barre de torsion, etc.), voici la présentation de la voiture révolutionnaire du Salon de 1934 : la 7 CV Citroën à traction avant. Résumons ce qu'en dit Baudry de Saunier : « Avec l'ensemble moteur à l'avant, cette automobile se compose d'un cheval mécanique auquel on attelle par de petits brancards une carrosserie tout en acier, ce qui autorise des carrosseries permutables pour l'hiver, pour l'été et pour les menus transports qu'exige souvent à la campagne la vie familiale. Sans compter que lorsque le cheval devient vieux on peut le remplacer rapidement par un cheval remis en pleine jeunesse ! L'avant-train moteur nous vaut de surcroît la disparition des deux leviers centraux qui séparaient depuis si longtemps les sièges de l'avant et empêchaient qu'on installât commodément un troisième voyageur. Le levier des vitesses et le levier de frein sont désormais

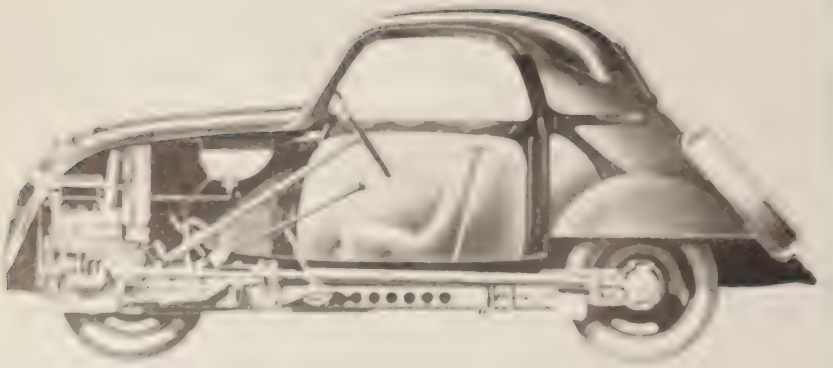


L'aérodynamisme 1934-1935. **La Primaquatre Renault :** capot fuyant, pare-brise incliné, caisse profilée, ailes enveloppant les roues. **La Floride** de la Régie Renault, type 1960. Exposée au Salon de New-York, elle a conquis l'Amérique, déjà bien acquise à la formule de la petite voiture.

(1) Au 1er janvier 1959, le nombre des automobiles en circulation était de 5.230.000 dont 3.910.000 voitures particulières ou commerciales et 1.320.000 véhicules lourds ; celui des motocycles était de 6.200.000 dont 4.300.000 cyclomoteurs.

installés sur le tableau de bord. Le plancher est ainsi libéré d'une bien désagréable barrière. »
Nous fermerons ici l'album aux souvenirs en rappelant que cette extraordinaire voiture — évidemment retouchée et rajeunie de temps en temps — a été fabriquée pendant vingt-trois ans d'affilée. C'est en juillet 1957 que la dernière a cédé la place sur les chaînes de montage Citroën à la DS et à l'ID.
Revenons à aujourd'hui. L'automobile est devenue de plus en plus indispensable à notre existence. Seul, l'Etat ne s'aperçoit pas de cette évidence. Pour lui, la berline 4 ou 6 CV reste une « voiture de tourisme », un objet de luxe, presque de provocation, un signe extérieur de richesse qu'il faut taxer et surtaxer. « Ils crient, ils paieront », disait déjà Mazarin. Mais si les automobilistes crient et paient, ils s'essoufflent aussi. L'essence à 100 francs le litre, l'odieuse vignette, l'augmentation du tarif des garages, des assurances, de la carte grise, des permis de conduire, etc., ne les incitent pas à changer de voiture tous les deux ans (comme au temps pas si lointain où l'on pouvait revendre une machine d'occasion presque au même prix que le modèle neuf que l'on allait toucher). Les cours de « l'occasion » se sont écroulés, surtout pour les types de plus de 8 CV ; les cours du « neuf » se maintiennent avec une légère tendance à la baisse. Le Salon de l'Automobile — ce grand moment de l'automne parisien — qui va ouvrir ses portes pour la 46e fois dans quelques jours, recevra certes beaucoup de visiteurs. Mais il est probable qu'il ne connaîtra pas un très grand mouvement d'affaires.
De quoi parlera-t-on ? De la 3 CV Citroën, bien sûr, de la 103 Peugeot et aussi d'autres voitures de petit et moyen gabarit que l'on assure avoir vu rouler, bien camouflées, en France et ailleurs. Ces modèles existent à l'état de prototypes, mais les usines et les chaînes de montage qui seraient nécessaires à leur fabrication en grande série sont bien loin d'être prêtes.
On parlera également, dans cette vaste potinière qu'est le Grand Palais à l'époque du Salon, du marché commun, de l'exportation de nos voitures et de la contre-attaque que préparent contre l'invasion européenne les trois grands d'Amérique (la General Motors, Ford, Chrysler) avec leur arme secrète : le compact-car. Mais on regardera aussi — et avec quelle attention ! — toutes les voitures étincelantes exposées dans leur parterre de fleurs, sur leurs plates-formes tournantes ou sous l'œil persuasif de belles démonstratrices. Et l'étonnante Cadillac dessinée par Raymond Loewy, présentée dans la grande nef sur le stand Pichon-Parat, fera soupirer d'envie bien des femmes !

Il y a vingt-cinq ans : à la recherche de la voiture populaire. Voici le prototype de la **Simca 5.** On y tient à deux sur des sièges à glissières. Derrière, petite place pour les bagages ou pour un enfant. La dernière née des Arondes P 60 : l' « **Etoile** ». L'une d'elles a été parachutée, le 29 août dernier, au-dessus des puits de pétrole d'Hassi-Messaoud. Elle constitue le modèle populaire de la gamme des Simca 1960 (Phot. Daniel)



La Peugeot 201 du Salon [illegible]. Elle a des roues [illegible]

La Peugeot 403. [illegible] ssance moyenne, [illegible] lortable, économique, [illegible] e routière. Elle [illegible]

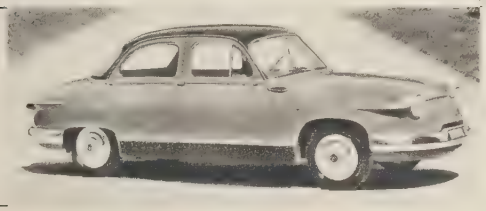
D'une façon générale, nos constructeurs — à l'exception de Panhard et aussi dans un certain sens de Simca — se sont contentés d'apporter de simples retouches à leurs modèles actuels. Ici, changement dans la gamme des couleurs, là augmentation du confort par des recherches au point de vue de la douceur de la suspension ou du moelleux des sièges.

— La Régie Renault, par exemple, qui pourrait tirer fierté du succès que connaît sa si jolie Floride (baptisée Caravelle aux Etats-Unis) fabriquée maintenant, en version coupé ou cabriolet, au rythme de 200 par jour, est surtout préoccupée de vanter l'efficacité de la suspension aérostable dont sont munies désormais les 1.800 Dauphines qu'elle construit quotidiennement. En quoi consiste donc cette nouveauté, conception de l'ingénieur J.-A. Grégoire, à qui l'automobile française doit déjà tant d'inventions ? Tout simplement à faire assurer par l'air la fonction principale de suspension d'une voiture. Des coussins contenant un tiers de litre d'air à la pression atmosphérique sont conjugués avec les ressorts hélicoïdaux classiques (mais adoucis). Et le résultat peut se résumer ainsi : meilleure adhérence des roues, stabilité accrue, silence complet de fonctionnement, abaissement du centre de gravité favorable à la tenue de route et... support des passagers par un matelas d'air. La 4 CV Renault est continuée et la Frégate également.

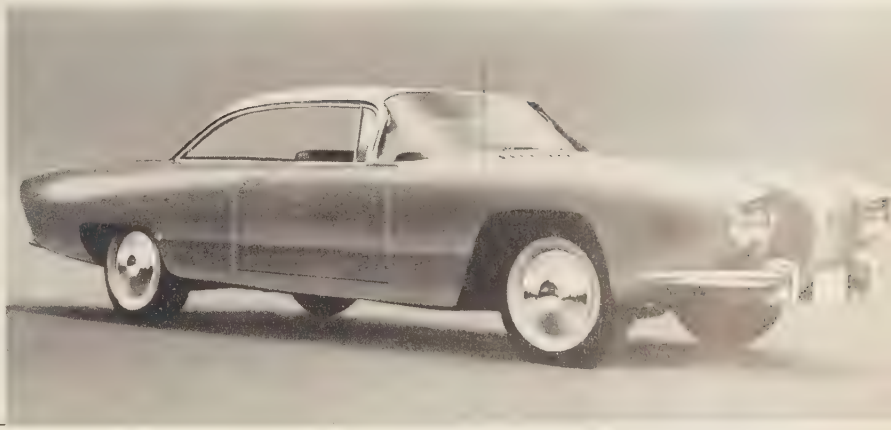
— Chez Simca, dont les modèles 1960 ont été présentés à la Presse au cours d'un voyage aérien éclair Paris-Hassi Messaoud-Paris, on a travaillé également avec application la question suspension. La formule trois lames longitudinales à l'arrière, essieu à ressort hélicoïdal à l'avant, a été adoptée. Elle donne d'excellents résultats. D'autres améliorations ont été apportées à la gamme des Arondes. C'est ainsi que l'Ariane, modèle à grand succès, va être offerte en version super-luxe (peinture deux tons, banquette-couchette 3 D, siège arrière escamotable, pare-brise élargi, baguette chromée courant tout le long de la caisse). Signalons que l'éventail déjà fort large des Arondes s'ouvre encore un peu plus avec un type standard baptisé « Etoile », relativement bon marché (6.390 francs nouveaux), qui pourra être livré avec un moteur 6 ou 7 CV. Enfin Simca, qui était jusqu'ici hostile au toit ouvrant, cède à cette mode que le beau temps persistant de cet été a évidemment beaucoup favorisée.

— La Dyna est morte, vive la P L 17 ! Après un triomphal tour de France par avion qui a permis de présenter la nouvelle née de notre grande marque doyenne aux principaux agents de Panhard, voici donc installée sur les chaînes de montage de l'avenue d'Ivry cette traction avant qui revendique dans le chiffre 17, accolé à un sigle largement sexagénaire, ses avantages essentiels : 5 CV, 6 places, 6 litres d'essence aux 100 kilomètres. En quoi diffère-t-elle de la Dyna ? Extérieurement, par son capot plongeant, ses projecteurs enveloppés, ses pare-chocs sans butoirs, son vaste coffre à décrochement dans lequel s'était dissimulée une ravissante marquise de Pompadour lors de la présentation de la voiture au président Pinay, à la Maison de la Chimie, le 29 juin dernier. Intérieurement, par un nouveau tableau de bord remarquablement rembourré, un chauffage instantané, un dossier pouvant faire couchette, une glace inclinée à très large visibilité. Mécaniquement, par un embrayage à nouvelles garnitures et une boîte de vitesses (4e synchronisée) à

La Panhard d'il y a un quart de siècle. Elle était grosse, emportait six personnes et consommait peu d'essence car elle avait une roue libre. Ses portières se fermaient sans bruit grâce à un système à percuteur inspiré du fusil de chasse. Ici, la Panhard à vue panoramique de Victor Boucher. **La Panhard PL 17.** Elle va remplacer la dynastie des Dyna en profitant de toutes les améliorations apportées à cette famille depuis 1954. Elle aussi peut emporter six personnes avec son sobre mais puissant moteur de 5 CV. Elle est rapide et robuste.



La Cadillac 1960 conçue par les bureaux d'étude de la General Motors: elle est longue, chromée et munie d'ailerons effilés. La même Cadillac dessinée par Raymond Loewy. Bien proportionnée, elle a été exécutée à Sens par deux carrossiers, MM. Pichon et Parat.



roulements renforcés. Et, pour terminer, par une grande sécurité offerte à l'acheteur : la P L 17 modèle standard (42 CV) ou modèle Tigre (50 CV) est en effet garantie totalement pendant dix mois, quel que soit le nombre des kilomètres parcourus.

— Peugeot, qui connaît le succès le plus vif et le plus durable avec la 403 et la 203 sur les marchés français et étranger (ses exportations ont progressé de 120 % en deux ans), n'a prévu que des modifications de détail pour ses types 1960. Les visiteurs ne manqueront pas cependant d'être intéressés par la 403 à moteur diesel rapide. Ce modèle économique, qui est tout indiqué pour les usagers effectuant un important kilométrage annuel, ne perd que 10 kilomètres à l'heure en vitesse maximum par rapport à la 403 à essence.

— Citroën, qui plante un peu partout son pavillon sur la mappemonde à travers le monde (en Espagne, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne de l'Ouest, au Cambodge, au Siam, en Afrique du Sud), vient d'acquérir à Rennes un immense terrain où seront groupées toutes ses fabrications et qui sera le berceau de la 3 CV. Au Grand Palais, la marque au double chevron n'apportera que des touches légères (principalement des modifications de teintes) à ses modèles D S et I D. La 2 CV, dont le chauffage et le dégivrage ont subi quelques améliorations pratiques, va être maintenant livrée dans des délais plus raisonnables.

— La construction étrangère aime exposer au Salon de Paris. Elle n'y vend pas beaucoup pour le moment, mais elle recherche cette vitrine incomparable qu'est pour elle, au point de vue prestige, le Grand Palais. Nous verrons donc sur les stands de la section allemande les derniers modèles Mercédès (6 cylindres « 220 », « 220 S » et « 220 S. E. ») qui viennent d'être présentés au Salon de Francfort, les Volkswagen, orgueilleuses de leur massive production de 2.500 par jour, l'Opel-Rekord, la dernière née de l'usine presse-bouton montée par la General Motors outre-Rhin et qui est préparée pour le marché commun.

Les Italiens seront là aussi avec toute la gamme des Fiat, avec les Lancia au pur dessin latin, avec les Alfa-Roméo (alliées désormais à Renault) et les Ferrari si rapides.

Quant aux Anglais, ils nous présenteront un échantillonnage complet, depuis les modèles de luxe du groupe Rolls, les machines orientées vers la compétition comme l'Aston-Martin et la Jaguar, jusqu'aux petites Morris et Austin à suspension caoutchouc.

Et les Américains ? Leur section attirera beaucoup de curieux. En effet, à côté de longues voitures chromées sur toutes les coutures, munies d'ailerons effilés, au moteur qui tourne « comme dans du velours », on verra le compact-car, modèle de ces petites voitures à l'échelle américaine (elles sont longues comme une Chambord et actionnées par un 6 cylindres de près de 100 CV) qui doivent limiter la pénétration des machines européennes aux Etats-Unis.

En résumé, n'attendons pas de solution révolutionnaire au Salon de 1959 comme celle de la traction avant au Salon de 1934. L'automobile est toujours une création continue, mais elle avance à petits tours de roue. On peut dire d'elle maintenant ce que Leibniz disait de la nature : « Tout y va par degrés et non par sauts. »

François TOCHÉ.

I Le goût de vivre sous les toits

4

5

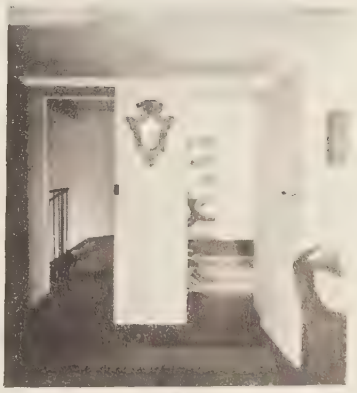
PAS VU EN 1934

On observe quotidiennement dans les grandes villes que les immeubles en construction voient leurs étages supérieurs se vendre rapidement, alors que les acheteurs boudent, jusqu'au quatrième étage, les appartements autrefois en faveur. Il est devenu courant dans les immeubles modernes que le premier étage réunisse les chambres de domestiques, tandis que du sixième au neuvième fleurissent avancées, balcons et terrasses qui, faisant le plus souvent suite à de grandes baies, ajoutent aux lieux un charme supplémentaire fait de lumière, d'air et de dégagements.

Un autre charme, bien différent, retient certains d'entre nous dans les quartiers anciens. Il faut alors tirer parti de maisons classiquement distribuées, car un même déplacement vers les hauteurs s'opère. Pour découvrir un appartement intéressant, on gravit souvent marche à marche le grand escalier qui, au cinquième étage, s'étrangle brusquement jusqu'au dernier palier : les portes étroites qu'il dessert s'ouvrent sur des décors étonnants. Les frais engagés dans les indispensables transformations correspondent au prix d'achat d'un local « normal ». Mais le goût de vivre sous les toits a gagné les cœurs.

1

2



3

1. Autant de fenêtres mansardées que de pièces habitables. A chacune d'elles, un bac à fleurs et un store de couleur ocre. - 2. L'escalier, à rampe d'acajou et montants de fer peints en noir, est décoré à chaque palier d'un tableau de prix. Ici, la « Famille Grimaldi », peinture du XVIII[e] siècle provenant du château de Bailleul. 3. Comment les pièces communiquent toutes entre elles, en donnant toutes sur le palier. 4. Une cheminée de briquettes rouges, dont les niches à bois reçoivent des livres, suit l'arrondi du mur du salon. Gros fauteuils confortables de velours vert. - 5. Un tapis précieux sur la moquette de la salle à manger. Sur les chaises d'acajou, chintz fleuri assorti aux rideaux. La vitrine-desserte recèle les couverts. Les murs sont peints coquille d'œuf

6

C'est ainsi qu'au faîte de la belle maison du XVIII[e] siècle que possède sa famille, rue Saint-Dominique, S. A. S. la Princesse Rodolphe de Croÿ a voulu installer elle-même un appartement dans une succession de greniers. L'immeuble, construit à l'aide des pierres de démolition de la Bastille comme la presque totalité du quartier, n'a besoin que d'un entretien courant ; sa façade est classée. Mais la toiture et la charpente ont dû être restaurées, et des modifications importantes de maçonnerie sont intervenues avant le travail des peintres. Les sols, peu agréables, ont été unifiés par une moquette ; les poutres apparentes conservées quand leur ligne s'inscrivait en bonne place.

Invisibles sur nos photographies, une cuisine tout en carreaux de Delft, une salle de bains, quelques chambres d'amis et un certain nombre de placards et penderies gaiement aménagés font de ce cinquième un appartement où l'installation du confort n'a pas tué le pittoresque.

7

8

II

Le célibataire qui prend la peine de s'installer

Ci-dessus, un des côtés de la pièce principale ; les boiseries dissimulent vaisselle, bar et penderies. Sur la porte de la salle de bains, l'agrandissement d'une lithographie de Goerg. Ci-dessous, l'entrée revêtue de mêmes boiseries qui dissimulent l'appareillage électrique et les diverses conduites. Une photographie du « Port de la Rochelle », de Buffet, décore la porte de la cuisine

Le temps est loin où, entre l'adolescence et le mariage, le jeune homme se contentait d'une chambre incluse dans la facilité de la vie familiale ou d'une garçonnière anonyme et hâtivement choisie, qu'il ne se souciait pas d'améliorer. Le célibataire d'aujourd'hui sait organiser une maison de A jusqu'à Z, diriger une femme de ménage ; il suit et applique les perfectionnements que lui apportent chaque année les Arts Ménagers, s'amuse à traquer les difficultés à l'aide d'appareils électriques et de matériaux nouveaux. S'il a l'esprit scientifique, son appartement est une petite usine agréable ; s'il est rêveur, aucun cadre n'est trop bien étudié pour contenir ses disques, ses livres, ses collections. Il est donc fréquent qu'un garçon installe, pour vivre confortablement et voir ses amis autrement que dans les clubs, un appartement qui reflétera ses goûts en même temps qu'il sera essentiellement pratique. Le plus souvent, il fera appel aux créations actuelles dont le côté fonctionnel, parfois décrié, semble fait pour lui s'il s'attache à la qualité et ajoute quelques notes personnelles. L'installation que voici est caractéristique. Un jeune scientifique s'est adressé à un jeune décorateur en lui disant : « J'aime les belles matières, les couleurs, les disques et pouvoir offrir l'hospitalité au camarade qui s'est attardé un soir à mes concerts improvisés. Tournez autour de cela. »

D'un petit trois-pièces banal, Georges Ottin, décorateur, a fait un appartement complet et agréable. L'entrée n'est pas ennuyeuse, deux pièces ont été réunies en une pour obtenir un grand living-room, la petite cuisine est très étudiée, une salle de bains donne sur le living-room, le tout est abondamment pourvu de solutions de rangement. Boiseries et moquettes sont identiques, afin d'agrandir l'ensemble au maximum.

Quatre aspects de la pièce de séjour, dont les murs sont jaune pâle, blanc et noir, le sol recouvert de tapis poil de vache beige, les boiseries de chêne décoloré puis teinté et patiné gris-brun. Doubles rideaux gris (de Cuvelier), portière en imberline (de Frey), appliques électriques orientables de fer peintes en noir (de Serge Mouille). Pour les repas, une table ronde en merisier et quatre chaises. Pour le repos, une chauffeuse (de Steiner), quelques cambodgiens, et le canapé qui suit la forme du décrochement du mur ; ses gros coussins ont été étudiés pour être également posés au sol, en manière de fauteuils confortables et peu conventionnels (en toile de Pierre Frey). Sous les rayonnages, un matelas se cache derrière les coussins : il tient lieu de lit de secours. Le bas du canapé est entièrement pourvu de tiroirs sur glissières : [illegible] tiennent livres, disques, dossiers, accessoires de sport

1934 : *Triomphe du mur nu, du dépouillement en matière de décoration.*

1959 : *Goût de réchauffer, d'adoucir les appartements en rétablissant moulures, papiers peints et tapisseries.*

Tandis qu'il y a vingt ans les décorateurs s'acharnaient à arracher des bons vieux immeubles moulures, tentures, tapisseries et pâtisseries que le XIX^e^ et le début de ce XX^e^ siècle avaient parfois abusivement accumulées, les architectes construisaient, pour être bien de leur époque, ces maisons aux pièces cubiques et nues que nous connaissons et appelons souvent « boites à savon » ou « du style de l'étable » en pensant à leurs murs passés à la chaux, aux fauteuils, divans et lits carrés qui les meublaient.

Au décorateur de 1959 se pose le problème inverse : avant de placer le moindre meuble dans un appartement dont la construction date des années 1930, il doit lui ôter sa sécheresse rebutante. D'où un habile apport de moulures, baguettes, pilastres, corniches, frontons, colonnes et encadrements divers, dont Raoul Guiraud, décorateur, nous donne ici quelques exemples.

1

2

3

Les murs nus

1. [illegible]

Les angles vifs

2. [illegible]

3. [illegible]

4. [illegible]

4

6

5

Les portes tristes.
5 et 6. Deux exemples d frontons Directoire qui surmontent des portes dessinées comme de simples rectangles. Ils sont formés d'éléments de bois sculpté
7. De grandes portes-baies rectangulaires ont été habillées d'acajou, avec encadrement de colonnes rondes, dont les sculptures terminales sont surmontées de corniches de style Directoire.
8. Détail de l'encadrement d'une porte enrichi d'une corniche et de sculptures.

7

8

Les fleurs artificielles réhabilitées

Pourquoi les répudiait-on en 1934 ? Parce que le coton employé n'avait pas la délicatesse de la soie utilisée aujourd'hui. Parce qu'on ignorait les mélanges harmonieux, en se contentant de grouper dans un vase douze roses ou quinze œillets, pour un résultat toujours contestable. Parce que, enfin, ces fleurs voulaient imiter la nature et ne parvenaient qu'à en être la caricature. Or, les femmes viennent de s'aviser que les somptueux bouquets de fleurs de soie qui, toujours frais, les accueillent depuis des années chez les couturiers et dans les restaurants élégants, seraient tout aussi bien à leur place chez elles. De plus, le succès des gerbes mélangées — romantiques ou à la manière du XVIIIe siècle — remises à la mode par les fleuristes, leur donne envie de réussir elles aussi des compositions que les fleurs artificielles rendent à la fois durables et interchangeables. Elles introduisent donc les bouquets de fleurs de soie dans leur maison comme un élément de décoration, une tache de couleur ou un volume, pour les mêmes raisons qu'elles placent çà et là un meuble ou un objet. Mais elles ne renoncent pas pour autant au charme incomparable des fleurs naturelles, fragiles et éphémères.

Comment composer un bouquet harmonieux ? « En rattrapant en lui tous les coloris de la pièce qui le recevra, nous dit Franz Baechler (chez Noël Fromentin), et en observant les quelques règles que voici... »

Le choix du vase est important, nécessairement dans le style de la pièce ; le bouquet doit, ou s'accorder à celle-ci, ou la réveiller ; il suit le bouquet naturel, qu'il ne prétend pas copier, mais interpréter. Les fleurs de soie (mousseline, satin, taffetas, pongé du Japon) se fixent dans la glaise ou la mousse ; une pince coupante permet de varier la longueur de leurs tiges. Un heureux effet est quelquefois obtenu en mélangeant fleurs naturelles et fleurs de soie, lesquelles ne sont pas fragiles, si l'on prend soin de les éloigner du soleil et de les passer très légèrement à l'aspirateur une fois par saison. Non utilisées, on les enveloppe et on les place debout dans un placard pour éviter toute déformation. En cas d'achats échelonnés, le mieux est de commencer par acquérir du feuillage pour les fonds, quelques grosses roses et des boutons, puis du delphinium et des roses trémières qui donneront aux bouquets leur ligne élancée. Les mélanges fleurs et fruits sont réservés aux tables servies et aux dessertes. Un excellent exercice consiste à reproduire en fleurs de soie les bouquets peints des tableaux.

1

1. Dans un vestibule, souvent privé de lumière naturelle, il est bon que le bouquet apporte une [illegible] éclatante et accueillante. Composé dans un seau d'argent, celui-ci comporte une branche d'arbre couverte de lichen et du feuillage dans quoi sont piqués des fleurs champêtres : dahlias, liserons, soleils volubilis, roses trémières. Le jaune et l'orangé dominent, pour s'accorder avec le mur peint en [illegible]

2. Destiné à être vu de face seulement, [illegible] très raffiné est posé sur une desserte appuyée au mur, et réalisé dans des tons du papier peint [illegible] ramique qui [illegible] fond. Une console [illegible] toire à plusieurs [illegible] supporte la pyramide de fleurs et de fruits, les éléments les plus lourds se trouvent au bas de la composition, pour [illegible]

2

3

3. Dans une bibliothèque, un bureau d'homme ou un coin de pièce ne nécessitant pas de taches de couleurs, pour mettre en valeur des reliures sombres ou une tapisserie, le bouquet d'herbes naturelles séchées est tout indiqué. Celui-ci, fixé dans un vase de Chine, est fait de chardons, d'avoines, d'immortelles et de branches de hêtre pourpre. Notre photographie en couleurs représente le bouquet classique du XVIIIe siècle, si en faveur actuellement. Les fleurs de serre n'existant pas à l'époque, il réunit exclusivement des fleurs de jardin. Sa grande nouveauté réside dans le fait qu'il est unicolore, en camaïeu de bleus.

Tous les objets figurant dans ce cahier ont été sélectionnés par notre rédactrice, en toute indépendance, et sont présentés, rappelons-le, à titre gracieux

chez l'antiquaire

*25 années ont fait du XIX^e^ siècle le style d'élection du XX^e^*

Quand notre Revue a vu le jour, aucun style propre à notre époque n'était encore parvenu à s'imposer. L'exposition des Arts Décoratifs (1925) s'était soldée par un échec. Malgré sa vigoureuse réaction contre les outrances des années 1900, malgré l'immense talent d'un Ruhlmann ou du tandem Sue et Mare, aujourd'hui consacré, elle s'était révélée incapable d'innover et de fixer un art mobilier à notre millésime.

La plupart des antiquaires ne s'intéressaient qu'aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, et l'on pouvait penser que, la Haute Époque mise à part, aucun autre style ne valait qu'on s'y arrêtât. L'Empire, considéré comme pompeux, officiel et lourd, servait conventionnellement de cadre à quelques bureaux d'hommes sans fantaisie. Tout l'acajou du XIX^e^ siècle, indistinctement confondu sous le vocable « Louis-Philippard », meublait les chambres de service ou s'acheminait vers les greniers. Quant au Napoléon III personne ne songeait à tirer parti de son raffinement et de son infinie variété.

Au début d'un âge d'évolution accélérée, au seuil d'un bouleversement social dont les effets immédiats se manifestaient sous la forme d'une diminution massive de la fortune acquise et d'une crise du logement presque comparable à celle que nous connaissons aujourd'hui, l'art décoratif du XX^e^ siècle allait-il déclarer forfait ? Heureusement, non. Depuis quelques années déjà une tendance nouvelle se faisait jour. Sous l'impulsion de quelques esprits avisés, tout l'arsenal de l'ameublement du XIX^e^ siècle était reconsidéré, passé au crible : un tri subtil s'opérait dans l'héritage immense et hétéroclite que nous a légué cette période, l'une des plus riches de notre histoire.

Elle a, en particulier, conçu de nombreux petits meubles qui s'accommodent très bien de l'exiguïté de nos appartements. Encore fallait-il rénover le cadre de fond en comble. Ce fut là la grande trouvaille. L'intérieur du XIX^e^ siècle était triste, sombre et encombré. Il a suffi de l'éclaircir, de l'unifier, de l'aérer, pour que tel meuble, hier encore honni, prît une valeur décorative toute nouvelle.

Quatre personnes sont à la base de cette évolution qu'elles ont orientée chacune selon son goût propre : M^mes^ Chelo et Madeleine Castaing, MM. Ollivary et Jacques Damiot.

3

Roger Imbert [illegible] une pré[illegible] [illegible] préféré, un secrétaire faisant partie d'un ensemble signé de Jacob, en 18[illegible], en [illegible] [illegible] coin de son magasin où dominent les bois clairs (3

6

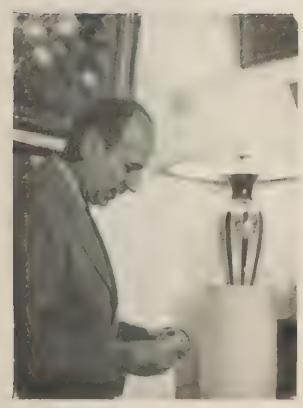
4

Jean Chélo (4). Un guéridon en ébène et bronze doré d'époque Restauration avec plateau « églomisé » rose portant la signature de Lesage, à Paris, meuble rarissime de sa collection (5). Ensemble de son magasin où l'on décèle son goût pour le Charles X (6)

5

2

1



Madame Chélo.

Jean Chélo et Roger Imbert parlent avec émotion de leur mère à qui ils attribuent tout le mérite de la maîtrise à laquelle ils sont parvenus, non seulement dans le domaine particulier du bois clair, mais aussi de l'antiquité, de quelque temps qu'elle soit et sous quelque forme qu'elle se présente. Le nom de Chélo, que l'un d'eux a tenu à garder, n'est-il pas le diminutif du prénom de leur mère : Rachel ? Epouse de l'un des plus importants antiquaires de Rome, Mme Chélo dut, dès 1921, faire face seule à l'orientation professionnelle de ses fils. Dans le magasin de la rue Washington qu'elle ouvrit alors, elle eut l'idée de réunir des opalines, objets séduisants mais de peu de prix, et des boules presse-papier, qui l'amenèrent à constituer pour des tiers d'importantes collections. En 1923, Jean Chélo et sa mère eurent la chance d'acquérir un lot très intéressant d'émaux de Nevers, début de leur notoriété. Leur choix se porta ensuite sur des Jacob Petit, en même temps que sur des meubles de bois clair dont l'élégance et le fini semblaient s'adapter particulièrement bien aux appartements réduits. Ils devaient en administrer la preuve lors des expositions organisées au Salon des Arts Ménagers. Petit à petit, le succès vint et c'est ainsi que Jean Chélo et Roger Imbert, précurseurs, ont réuni la plus belle collection de meubles en citronnier ou en palissandre et citronnier, et les plus beaux bibelots, appliques et lustres des années 1800 à 1830.

9

Madeleine Castaing

C'est depuis 1941 seulement que Madeleine Castaing a décidé de transformer en métier l'un de ses violons d'Ingres : l'art de l'ameublement. Tous ceux qui connaissaient ce goût si sûr, dont elle avait donné la pleine mesure dans son admirable propriété de Lèves, imaginaient mieux sous l'aspect de l'un des mécènes de notre temps que sous celui, plus réaliste, de décoratrice et d'antiquaire. Et c'était bien là leur erreur. Car c'est en travaillant d'arrache-pied à d'autres problèmes que les siens, en étudiant la psychologie de ses clients, en jaugeant leur culture ou leur degré d'imagination, que Madeleine Castaing s'est pleinement réalisée. De chaque installation qui lui était confiée, elle a voulu faire un intérieur vivant, entièrement différent de ses réalisations précédentes. On sait qu'elle a introduit en France le goût du meuble anglais, mais c'est contre son gré que sévit l'anglomanie. Elle est la première à déplorer cette commercialisation aveugle, ce manque patent de fantaisie. « Le mobilier, dit-elle, doit s'adapter au cadre pour lequel il a été conçu et à la personnalité de ceux qui l'utilisent. » Du mot « décoration » l'artiste a une profonde horreur, à cause de tous les éléments factices qu'il évoque. Son magasin de la rue Bonaparte, elle l'a installé comme l'une de ses demeures, demeure provisoire, bien sûr, car il se transforme souvent, à l'image de Madeleine Castaing

7

8

Ollivary.

Mon père, nous dit Paul Ollivary, reste dans le monde de la brocante une sorte de phénomène : il préférait partager avec ses clients le goût de ce qu'il aimait, plutôt que de faire commerce de ses trouvailles journalières. » Après avoir succédé à son propre père comme restaurateur, rue du Bac, les moments difficiles de la première guerre mondiale furent pour lui l'occasion de se consacrer à la seule passion qui l'ait jamais habité : l'amour des beaux bois, des formes et surtout de l'ébénisterie parfaite. C'est naturellement vers le XIX^e^ siècle qu'allèrent ses préférences. N'y trouvait-il pas tout ce qui pouvait le séduire : simplicité de bon goût, qualité de la matière, de la fabrication et prix encore minime ? A l'époque, ce fut une sorte de scandale que d'exhumer ces vieilleries. Pourtant, quelle révélation de voir réunis des meubles en bois blond ou en acajou incrusté, d'autres portant l'estampille de Jacob ou de Bellanger, d'autres encore, « troubadour » ou « à la cathédrale » ! Avec le temps, l'esprit curieux de M. Ollivary poussa plus loin ses investigations et s'intéressa aux plus belles des productions de l'époque Napoléon III. Même l'école de Nancy, Majorelle et Galey, devait fixer son attention. Malgré ses dons exceptionnels, M. Ollivary ne s'est pas enrichi ; mais l'amour de son métier, il l'a communiqué à ses fils, Paul et Jean, à sa fille et à ses petits-enfants, qui continuent de l'exercer aujourd'hui avec la même ferveur.

11

14

15

13

10

12

Jacques Damiot (13). Le meuble de sa collection qu'il préfère (14). Dans sa boutique (15).

Jacques Damiot.

« Je prétends, nous dit Jacques Damiot, que toutes les époques, même les plus récentes, ont produit de bons et beaux meubles. Il suffit de savoir les découvrir. Mais, loin de chercher à reconstituer des ensembles, j'ai la certitude qu'il faut les mélanger sans préjugés d'époque ou de style, de façon à obtenir des rapports surprenants, ce qui ne veut pas dire : discordants. » Dans cette phrase tient toute la doctrine de Jacques Damiot. La joie de vivre qui émane de ses réalisations, il l'attribue modestement à la chance. Chance d'être né à la campagne, à quelques pas de la cathédrale de Chartres dont la partie romane lui enseigne la pureté des lignes, et la partie gothique, le merveilleux, l'étrange. Chance, au moment où il hésitait entre le métier de coiffeur et l'antiquité, d'avoir subi l'influence de la forte personnalité de Madeleine Castaing. Chance enfin d'avoir été le décorateur de « La Traviata » au Palais de Chaillot, la première des 138 pièces de théâtre qu'il mit « dans leurs meubles » en vingt ans. Jacques Damiot donne comme Baudelaire la priorité à l'ordre. Dans toutes ses installations, en effet, l'ordre semble facile à respecter, grâce à un sens inné des commodités de rangement. Après s'être cantonné surtout dans la seconde partie du XIXe siècle, Jacques Damiot se passionne actuellement pour l'aménagement d'une maison d'avant-garde où il veut prouver que même les architectures les plus modernes peuvent, grâce à des tissus et des meubles appropriés, devenir vivantes et poétiques.

SAINT-SÈRE.

PHOTOGRAPHIES A. CHADEFAUX

La sélection du mois

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

Dans Paris occupé, la bicyclette était reine, comme aujourd'hui le scooter, mais avec moins de confort. Françoise Arnoul en fait la rude expérience, tandis qu'Alain Delon l'encourage à recommencer la scène pour la n^me fois ! (Le Chemin des Ecoliers)

[illegible] (Babette s'en va-t-en guerre)

(A) Adultes seulement
(B) [illegible]
Photographies : [illegible]

CERTAINS L'AIMENT CHAUD - Film américain (B) de Billy Wilder.

Chicago, 1929. Traqués par des *bootleggers*, de qui ils ont involontairement surpris les secrets, deux jeunes musiciens s'engagent sous des travestis dans un orchestre féminin partant pour la Californie. Périple burlesque, se terminant par une offensive des *bootleggers*, qui ont repéré leur gibier sous son déguisement, mais s'entretuent opportunément avant de lui avoir tordu le cou.

Une énorme farce, hilare et bon enfant, d'une absurdité volontairement poussée à l'extrême, très réjouissante. L'affaire démarre dans la haute bouffonnerie d'un corbillard bourré de whisky — emprunt à un film ancien — ravitaillant un *speakeasy* installé dans une entreprise de pompes funèbres. Ensuite excellente parodie des films de gangsters d'autrefois, où George Raft pastiche avec humour ses anciens succès. Puis, c'est la longue scène dans le wagon-lit où les pseudo-musiciennes s'ébattent au milieu de femmes authentiques, en toilette de nuit. Pur vaudeville accumulant les « situations » avec une verve endiablée. Après cela, le film s'essouffle, l'action traîne, l'invention décline, les effets, en se répétant, perdent leur efficacité première. Une petite histoire d'amour, selon moi inopportune dans cette bouffonnerie trépidante, achève de détraquer un rythme déjà vacillant. Et pourquoi ? Pour permettre à Marilyn Monroe, un peu effacée jusque-là, de placer enfin le numéro de gentille oiselle sentimentale où elle excelle ; pimenté cette fois d'une scène *sexy*... comme il se doit ! Évidemment ! Toutefois, les héros incontestables du film sont Tony Curtis et Jack Lemmon — qui ressemble par moments de façon étonnante à un Grock jeune — d'un brio et d'une drôlerie extrêmes sous leurs travestis.

En résumé, un spectacle dont les trois quarts, à peu près, débordent de la plus franche, la plus éclatante gaieté.

LE CHEMIN DES ECOLIERS
Film français de Michel Boisrond (A) d'après Marcel Aymé.

Sous l'occupation, le respectable M. Michaud découvre que son fils Antoine trafique au marché noir, sous l'égide de son camarade Tiercelin, et entretient avec cet argent la femme d'un prisonnier, au lieu de préparer son bac. Secoué d'une vertueuse indignation, Michaud père veut sévir impitoyablement contre Michaud fils. Toutefois, convaincu de s'être commis imprudemment avec une femme légère, il se trouve malheureusement un peu gêné dans sa mercuriale. Sa mise fortuite en possession du magot appartenant à Antoine achève sa déroute morale : il réfléchira à l'emploi de cet argent impur...

Michel Boisrond a traduit spirituellement et avec la légèreté de main nécessaire le pessimisme amer et cruellement lucide de Marcel Aymé. Indépendamment de ses mérites réels, je pense que ce film n'est pas indigne de figurer en bonne place dans les cinémathèques de l'avenir pour porter témoignage de certains aspects d'une époque, aspects dont la moralité privée — et qui n'est certainement pas exclusivement française — subit encore et subira longtemps les contre-coups. Ceci noté, cet ouvrage bien fait, bien construit et bien conduit, se voit avec agrément, en dépit de son caractère forcément un peu grinçant. L'action ne languit jamais, l'intérêt m'a paru très soutenu, la peinture juste et les personnages d'une vérité parfaitement observée.

Bourvil et Paulette Dubost composent fort bien le ménage Michaud, dans sa médiocrité foncière, comme Alain Delon et Françoise Arnoul font une paire de jeunes très typiques, désaxés et avides de jouissances illicites de tous ordres. J'aime beaucoup l'autorité de Lino Ventura et le mordant de Pierre Mondy.

BABETTE S'EN VA-T-EN GUERRE - Film français (A) de Christian-Jaque.

Femme de ménage et fille de cuisine des F. F. L. de Londres en 1940, la naïve Babette se voit promue agent secret par la grâce d'un colonel irlandais humoriste de l'I. S., avec mission de réussir en France le rapt d'un général allemand dont on a le plus urgent besoin à Londres. Motif de cette promotion : ressemblance frappante avec une femme que cet officier a beaucoup aimée ! Naturellement, Babette remplira brillamment sa mission, maniant avec dextérité l'émetteur clandestin et le plastic, mais non sans avoir eu chaud, sous sa perruque brune.

Cette farce à la bonne franquette est agréablement divertissante. Évidemment, toute l'histoire n'a ni queue ni tête, comme on dit, mais l'invention comique est généreuse, le rythme allègre, le ton aimablement « farfelu ». Christian-Jaque a dirigé son film avec cet humour léger et bon enfant qu'il manie bien et qui était particulièrement de circonstance ici. A part quelques petites longueurs, notamment lors des exposés verbeux du colonel irlandais, l'affaire se tient et l'on peut y prendre légitimement plaisir, à la condition de n'y voir que ce qu'elle est : une fantaisie branquignolesque.

J'attendais avec curiosité le premier rôle non déshabillé de B. B. Privée du soutien de ce sel très particulier qui la rend si chère à tant de palais, sel qu'après Phryné on peut légitimement qualifier d'attique, n'allait-elle pas s'effondrer tout à fait ? Eh ! non ! La pudicité semblant l'inspirer, au contraire, elle arrive à donner, Dieu me pardonne ! l'impression qu'elle serait capable de faire quelque chose ! Ah ! pourquoi faut-il qu'elle n'ait pas eu besoin de travailler grâce à des mérites qui ont peu à voir avec la comédie ? Le grand comédien est ici Francis Blanche, officier de la Gestapo, truculent et corrosif.

Cette scène, où Tony Curtis et Jack Lemmon, en travestis, accueillent dans le désordre de leurs couchettes la confiante Marilyn Monroe, figure dans un des passages de cette comédie trépidante, qui en contient encore beaucoup d'autres, mais dont le titre n'en reste pas moins énigmatique : Certains l'aiment chaud.

LIVRES

PAR YVES GANDON

UN DÉBUTANT : ALBERT PALLE

Une publicité adroitement faite a précédé la mise en vente du premier roman de M. Albert Palle, *l'Expérience* (Julliard, édit.). Accepté, envoyé à l'imprimerie, imprimé en un mois, annoncé comme lauréat probable d'un des grands prix de fin d'année, et en tout cas comme une révélation, voilà qui est pour un débutant aussi flatteur que dangereux. Si impartiale que soit la critique militante, elle n'aime guère qu'on prenne une option sur son jugement. Quant aux jurys littéraires, ils préféreraient, en principe, faire leurs découvertes eux-mêmes.

Qu'est-ce donc que *l'Expérience* ? Dès les premières pages, un lecteur tant soit peu au fait des modes, manies et routines de ce temps sait à quoi s'en tenir. M. Albert Palle possède déjà sa manière, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit parfaitement originale. Céline, Mac Orlan et Simenon ont passé par là. Le cocktail est bien dosé, le mélange a de la force et de la sève ; l'alcool monte assez vite à la tête et râpe le palais.

Aux trois noms que j'ai cités, il conviendrait d'ajouter le Sartre des *Chemins de la Liberté*, lequel fut, nous dit-on, le professeur d'Albert Palle. L'élève a suivi le maître dans l'emploi délibéré de l'argot et du langage gras. Il semblait, à certains signes, que la jeune littérature fût en passe de rompre avec cette écriture « canaille » dont je dénonçais les excès il y a bientôt une dizaine d'années. M. Albert Palle, après tant d'autres, emboîte le pas au lointain Céline qui, tout au moins dans *le Voyage*, avait l'excuse d'un certain lyrisme.

C'est encore par le lyrisme, un lyrisme de la veulerie, que *l'Expérience* parvient à retenir le lecteur. Nous sommes aussi loin ici du roman psychologique ou du roman d'aventures que du roman réaliste à la Flaubert ou à la Zola. Le récit entier baigne dans une brume systématique où sont plus ou moins noyés personnages et événements. Il y a du procédé dans la présentation même de l'intrigue, en admettant qu'intrigue il y ait, au sens propre du mot, un procédé, à vrai dire, qui en vaut bien un autre. Un journaliste de soixante-deux ans est envoyé dans un village du Nord avec son fidèle compagnon, le photographe Bochard. Il s'agit d'un reportage sur un jeune homme qui s'est pendu. Dans un cabaret, le journaliste rencontre une femme qui lui évoque une de ses amies de jadis, et il engrène là-dessus le retour sur son passé. Un bref rappel sur sa présence dans le village revient de loin en loin, et il décide, à la dernière page, d'abandonner le journalisme et de rester dans cette campagne où il vivra avec la femme qui le relie très arbitrairement à sa vie morte.

Cette trame est, bien entendu, sans importance, et ce qui compte, c'est le dévidement du film assez noir et nauséeux qui débute avec l'enfance du héros auprès d'un père veuf, ancien juge, et si vieux que tout contact humain avec lui est presque impossible. Ce père et ce fils vivent chacun dans leur monde particulier. Plusieurs femmes ont compté dans la vie du reporter : une fille très jeune, très « peuple » aussi, qu'il a étreinte dans une grotte marine et n'a jamais revue, une chanteuse de cabaret, Kara, pour laquelle il se fait barman et dont le souvenir ne cessera de le poursuivre, quoiqu'elle soit devenue folle, Giulia, fille d'un médecin qu'il a connu à son bar et femme d'un riche importateur. A-t-il vraiment aimé ces femmes, lui qui se plaît à l'amour des prostituées ? Il n'en sait rien lui-même. Devenu journaliste, il n'aime même pas son métier, qu'il exerce comme n'importe quel autre. Il subit sa vie et ne cherche jamais à la dominer. Son « expérience » ne lui a servi à rien. Tout est vain, tout est inutile, et l'on retrouve ici l'influence de *la Nausée*.

Réduite à cet argument, la vie de Pierre Balagneux — tel est le nom du journaliste — serait assez peu de chose. Mais de cet ensemble assez sinistre, de cette atmosphère déprimante se détachent des scènes qu'on n'oublie pas et qui serrent le cœur : le décor sordide des amours du narrateur avec Kara, la nuit qu'il passe avec Giulia dans une cabine du transatlantique *Président-Villeneuve* échoué à quai, les épisodes tragiques dans l'hôpital bombardé où il retrouve Kara tuée par une bombe. Tout cela marque chez Albert Palle un pouvoir d'envoûtement auquel, peu à peu, on se laisse aller malgré soi. Le lyrisme de la veulerie reste du lyrisme, et si l'on a le droit de souhaiter que l'auteur de *l'Expérience*, dégagé d'influences encore trop sensibles, se découvre une veine moins accablante, son talent, malgré les réserves qu'il impose, est déjà certain.

Y. G.

LA BELLE A LA FONTAINE. — *Dans le cadre ravissant de la vieille cité d'Aix-en-Provence, Armand Lunel a situé un roman dont la grâce et la fraîcheur détonnent étrangement au temps du roman cynique et de la grossièreté passée en règle.* La Belle à la Fontaine *(Arthème Fayard, édit.), c'est la fille d'un vieil érudit depuis longtemps veuf et qui, ne prenant intérêt qu'à ses travaux de littérature grecque, préside la très secrète société des « Mazarins » composée de savants locaux, fait lui-même l'instruction de l'aimable Geneviève. Elle est bonne élève, ce qui ne l'empêche pas de sentir battre son cœur pour un charmant et frivole garçon, nommé Jérôme Andurin de Trégance. Las! le séduisant Jérôme s'engagera dans l'armée d'Afrique; elle épousera le falot agrégé d'histoire Bénédict Laguirande, et la vie passerait mélancoliquement si Jérôme ne revenait la troubler. Un douloureux secret, que je m'en voudrais de révéler ici, les empêchera d'être l'un à l'autre.* La Belle à la Fontaine *est un roman d'amour pur, mais exempt de toute niaiserie. On le lit comme dans un rêve, avec un plaisir constant dont on voudrait remercier l'auteur. De la bonne littérature faite avec de bons sentiments, quel miracle !*

AUX POSTES DE PLONGEE. — *Ancien commandant de sous-marin, M. Maurice Guierre est aussi un excellent écrivain maritime. Avec* Aux postes de plongée, *ce n'est rien de moins qu'une véritable encyclopédie de la guerre sous-marine qu'il apporte au lecteur. Les cent premières pages de son livre sont consacrées à la « psychologie du sous-marinier » : remarquable travail qui fait songer, dans son domaine très particulier, à* Servitude et Grandeur militaires *d'Alfred de Vigny. Mais, aussi bien, c'est toute l'histoire de la navigation en plongée qui nous est contée par lui, depuis la* Tortue *américaine de 1776, dont l'équipage était composé du seul sergent Lee, jusqu'au* Nautilus, *au* Seawolf *et au* Skate *atomiques. De 1914 à 1918, 6.579 bâtiments alliés avaient été coulés, dont 87 % par des U-Boote allemands. En 1944, les Allemands perdirent 241 sous-marins, tandis que 185 bateaux marchands alliés seulement étaient envoyés par le fond. La détection par le son avait vaincu la guerre sous-marine. Mais le sous-marin atomique a désormais tout remis en question, et Maurice Guierre ne cache pas les immenses possibilités de l'arme nouvelle. « La quasi-indétectibilité du sous-marin atomique, déclare-t-il avec M. Camille Rougeron, permet le complet encerclement du continent russo-asiatique. » Souhaitons qu'il ne soit utilisé qu'à explorer le fond des mers ! (Gallimard, édit.)*

L'HOMME D'AVRIL. — *Ecrivain de la violence, de la passion déchaînée, Emmanuel Roblès a trouvé dans un voyage au Japon l'occasion de détendre un peu son humeur. Il a été sensible au charme des femmes japonaises, et son héros, le peintre Henri Carver, ne résiste pas plus que l'écrivain aux séductions de l'Extrême-Orient. La ravissante Reiko Katayama ne se donnera pas beaucoup de peine pour le retenir. Le suicide mêlé à l'affaire ne semble là que pour nous rappeler un des thèmes favoris de Roblès, pour qui le bonheur côtoie toujours le drame. Les trois autres nouvelles du recueil sont d'un ton plus âpre. Deux d'entre elles ont pour cadre l'Algérie et rendent un son de vérité plein d'enseignement. Mérimée y eût applaudi. (Editions du Seuil.)*

MERCIER FRÈRES

Maison fondée en 1828

C'est la phrase qui frappe tout lecteur en franchissant le seuil de cette estimable maison de Décoration et d'Ameublement créée par le trisaïeul de son animateur actuel, André Mercier.

Cette firme peut s'enorgueillir de compter parmi ses clients les plus illustres personnages de leur époque ; en effet, depuis 1842 où elle devint le fournisseur de la cour de France, elle servit successivement Leurs Majestés le roi d'Espagne, le roi de Roumanie, l'empereur du Japon, le roi Fouad d'Egypte et, plus récemment, le roi d'Arabie Séoudite et l'empereur d'Iran ; ainsi que de nombreuses ambassades, ministères, résidences officielles, etc.

Il convient d'ajouter qu'en dehors de cette clientèle d'exception, Mercier Frères apporte le même souci de parfaite réalisation et de conscience professionnelle avec sa clientèle courante et que le plus anonyme des clients est traité avec autant de déférence que s'il s'agissait d'une personnalité de marque.

Il est amusant de retracer certaines anecdotes ayant précisément pour acteurs quelques grands de ce monde et il suffit, pour cela, d'ouvrir le livre d'or de Mercier Frères :

Henry Mercier, reçu par le roi d'Espagne Alphonse XIII, dont on connaissait la simplicité, dans un petit salon encombré de bagages et de cartons provenant des premières maisons de couture et de mode dont la reine était la fidèle cliente, restait, avec déférence, debout devant Sa Majesté. Celle-ci prit place délibérément sur une grande malle, le faisant asseoir dans le seul fauteuil disponible dans la pièce et lui dit : « Combien vous êtes favorisés, vous, heureux Français, qui pouvez voir chaque soir une pièce différente et toujours si admirablement interprétée ! Où allez-vous ce soir ?

— A l'Opéra, Sire.

— Eh bien, vous m'y retrouverez ! »

Et c'est ainsi que, de loin, Alphonse XIII fit bonsoir de la main, quelques heures plus tard, à son tapissier.

Mercier Frères eut aussi comme clients : Sir Bazile Zaharoff, personnage extrêmement courtois, qu'il était difficile d'imaginer comme étant le fournisseur des armes de guerre destinées à la plupart des nations. Le séduisant Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, qui pratiquait l'élégance du langage et même l'élégance tout court ; il était très chauve, mais avait inventé un procédé nouveau pour y remédier ; son fidèle valet de chambre frisait chaque jour au petit fer, de façon fort inattendue, ses cheveux d'un blanc de neige ; on avait l'impression d'une couronne argentée enveloppant le plus ivoirin des œufs de Pâques. Sacha Guitry qui, enveloppé dans une majestueuse robe de chambre cassis, attendait M. André Mercier, du haut de l'escalier de son bel hôtel de l'avenue Elysée-Reclus et lui déclarait, sans rire, que le jour de cette visite serait marqué pour lui d'une pierre blanche.

Citons encore Pierre Frondaie, Joséphine Baker, les Dolly Sisters et le fameux producteur cinématographique Zukor dont la somptuosité ne connaissait pas de bornes.

Il y eut aussi des clients originaux :

Cette femme entretenue, Polonaise, qui habitait un impeccable hôtel particulier, y abritait des centaines de perruches, nichées dans les boîtes à rideaux de toutes les pièces. Cette dame de la meilleure société espagnole, dont les pékinois étaient servis dans de la vaisselle plate d'argent et qui, au cours de ses voyages, faisait remplacer les draps du wagon-lit par des draps de crêpe de chine noir lui appartenant. Ce personnage, dont tous les meubles sans exception étaient arrondis, sans une seule arête vive, conditions indispensables à la tranquillité de sa vie. Ces Anglais, un peu bizarres, qui avaient fait installer une lingerie, grande comme une cathédrale, ne comportant pas moins de 375 tiroirs et portes divers, tous affectés à un usage bien déterminé.

Il fallait, en outre, contenter les superstitieux : « Pas de vert, Monsieur, surtout, pas de vert, ni de noir. — Pas d'argent, c'est funèbre. — Pas de cactées, ce sont des monstres vomis de l'enfer. — Pas d'oiseaux dans les tapisseries » et bien d'autres encore.

Rompue aux exigences de la clientèle, la Maison Mercier était à même de réaliser n'importe quel tour de force : l'Hôtel de l'Ermitage, au Touquet, fut réalisé en quelques semaines. Le Hall de l'Exposition Citroën, place de l'Europe, fut monté en quelques jours. Une chambre du Ministère de la Marine, destinée au ministre, fut installée en une matinée.

M. André Mercier préside actuellement aux destinées de cette ancienne Maison qui, au cours des cent trente et une années de son existence, a maintenu et même accru sa réputation de qualité et, tout en restant très fière de son prestigieux passé, a compris la nécessité de répondre aux besoins actuels d'une clientèle jeune, en se mettant à sa portée et en répondant à ses désirs.

Ses initiatives n'ont fait que confirmer et accroître cette réputation de Mercier Frères dont l'un des slogans publicitaires illustre parfaitement l'état d'esprit de ses dirigeants :

« De la tradition la plus pure aux conceptions les plus jeunes. »

DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

La période creuse dite des vacances n'a pas encouragé, comme on pouvait s'y attendre, les firmes de disques à sortir de la réserve prudente qui est actuellement la leur. Pathé-Marconi continue d'user avec virtuosité des repiquages dans ses diverses collections. Celle des « Gravures illustrés », dont on ne peut méconnaître l'intérêt documentaire, s'enrichit de plusieurs réussites souvent [illegible]. Accordons la priorité à Wanda Landowska, la reine de la clavecin moderne, qui vient de disparaître après une glorieuse carrière où elle a servi avec éclat Couperin, Mozart, Bach dont elle vient heureusement rafraîchies, de nouvelles éditions de la *Fantaisie chromatique et fugue*, du *Concerto italien*, de la première *Partita* et de la *Toccata en ré* enregistrés pour la première fois par elle il y a vingt-trois ans. Avec l'illustre *Sonate* de César Franck et la première de Gabriel Fauré, où il est déjà tout entier, le regretté Jacques Thibaud et son digne partenaire Alfred Cortot réalisent une prouesse analogue en nous confirmant d'émouvante façon la pérennité de leurs pouvoirs, et la haute classe de leur équipe. Une ardente évocation de la *Sonate* pour piano de Liszt nous fait souhaiter qu'un Wladimir Horowitz sorte bientôt du silence où il semble se complaire. Pablo Casals signe les six *Suites* pour violoncelle de Bach. Fritz Kreisler le *Concerto* de Beethoven, Casals et Thibaud le *Double Concerto* de Brahms, Wilhelm Furtwængler la *Pathétique* de Tchaïkovsky, Bruno Walter la *Symphonie Jupiter* de Mozart, où ils sont passés maîtres, dans de luxueuses pochettes avec de notices appropriées. Carl Schuricht et l'orchestre du Conservatoire poursuivent avec l'*Héroïque*, la *Pastorale* et la *Septième*, une intégrale des *Symphonies* beethovéniennes qui aura certainement de nombreux partisans. Le même orchestre Philharmonia, sous l'égide autorisée de Constantin Silvestri, honore Franz Liszt avec les célèbres *Préludes* et le *Tasse*, rarement joué. De son côté, Georgy Cziffra réalise avec les *Etudes transcendantes* de Liszt une performance aussi sensationnelle que celle des *Rhapsodies hongroises*. Voici maintenant deux récitals de cantatrices dont la fortune me paraît certaine. Oserais-je dire cependant que celui de Birgit Nilsson, dont le bel organe soprano-lyrique sonne généreusement dans les fragments traditionnels de Wagner et de Verdi, me paraît nettement surclassé par celui de notre Rita Gorr, qui, aux pages précitées, ajoute des airs de Gluck, Saint-Saëns et hélas ! Mascagni, en y affirmant des moyens vocaux expressifs, justement fêtés à Bayreuth.

Chez R. C. A., Wanda Landowska nous laisse *Quinze inventions* de Bach et un digest franco-polonais que vous ne regretterez pas d'avoir ajoutés à votre discothèque : une *Cinquième Symphonie* de Tchaïkovsky par Pierre Monteux, *Zarathustra* de Strauss par Fritz Reiner, les *Deuxième* et *Troisième Symphonie* de Rachmaninoff, qui ne méritent pas l'oubli où on les laisse, le *Lieutenant Kitje* de Prokofieff et la version symphonique du *Chant du Rossignol* de Stravinsky.

Chez Decca, je tiens à signaler, en attendant d'autres envois, la *Nuit dans les Jardins d'Espagne* de Falla, le charmant *Concerto* de guitare de Rodrigo, dirigés à merveille par Ataulfo Argenta, si prématurément disparu, un beau disque de Chopin signé Wilhelm Kempf, une moisson de récitals où la voix d'or de Renata Tebaldi fera une juste sensation, et un disque folklorique remarquable des ballets basques Oldarra dont la chorale peut être proposée en exemple à bien des formations professionnelles plus notoires.

Sans oublier, au Chant du Monde, le *Concerto* de violoncelle de Dvorak, où la belle sonorité du soliste Rostropowitch trouve à s'employer pleinement, ni chez Ducretet-Thomson le *triple Concerto* de Beethoven et les délicieux *Tréteaux de Maître Pierre* de Falla, j'en viens à *Deutsch Grammofon*, qui poursuit la précieuse collection des récitals de Fischer-Diskau, et nous donne, en édition normale, le *Zarathustra* et la *Symphonie alpestre* de Richard Strauss, dont les prestiges orchestraux et l'imposante ampleur trouvent en Karl Boehm et l'orchestre de Dresde de dignes traducteurs.

Toujours actif, Erato ajoute à son catalogue la *Symphonie fantastique* de Berlioz où Louis Frémaux et l'orchestre de Monte-Carlo montrent de remarquables mérites. Chez Vega enfin, la *Sonate* pour violon et piano de Florent Schmitt dont Jean Fournier et Ginette Doyen franchissent victorieusement, je vous l'ai dit, les tournants dangereux, nous inspire l'envie de voir enfin popularisé par le disque le magnifique *Quintette* pour piano et cordes qui reste un des sommets de la production du maître. Quelle firme, en ces temps ingrats, voudra se consacrer à cette belle tâche, ainsi qu'à la gravure de la *Deuxième Symphonie* et de la *Messe*, où Schmitt prouve qu'il avait conservé jusqu'au bout l'intégralité de ses pouvoirs ? Honorons ici sa mémoire, à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, comme Vega honore aussi celle de Bartok avec le *Deuxième Concerto* pour piano et des danses roumaines, et celle d'Albeniz avec l'éblouissante série des *Iberia* pianistiques, où Alicia de Larrocha, sans forcer jamais la note, comme il advient si souvent, montre la plus juste compréhension de leur caractère et de leur esprit.

GUSTAVE SAMAZEUILH.

ACTIVITÉ INDUSTRIELLE, ACTIVITÉ ARTISTIQUE

LA GRAVURE SUR ÉTOFFE

Connues dans le monde entier, les réalisations de la Soierie Lyonnaise le sont tant par les créations Haute Nouveauté que par les somptueux tissus d'ameublement qui redonnent à nos palais nationaux leur splendeur d'antan.

Moins connues sont les activités professionnelles qui permettent ces réalisations. Parmi celles-ci, il en est une dont le rôle est très important : la gravure sur étoffe.

C'est à Villeurbanne, chez un spécialiste de la gravure dite « à la Lyonnaise », M. Piolat, que nous conduisit notre enquête. « Notre profession, nous dit ce dernier, se situe entre celle du tisseur et de l'imprimeur : il nous appartient d'interpréter les dessins choisis par le fabricant et de produire pour chacune des couleurs des cadres qui permettront d'en reconstituer les motifs sur les tissus. Interpréter, c'est obligatoirement recréer. Le dessinateur doit adapter le thème choisi par l'artiste pour, ensuite, le cadrer. Ces opérations effectuées à la main ne suffiraient pas toujours à assurer à la reproduction du dessin toute la fidélité désirable. C'est pourquoi, poursuit notre interlocuteur, suivant un procédé que j'ai pu mettre au point et qui s'apparente à la photogravure, nous demandons à la photographie le concours final indispensable pour une parfaite exécution. »

M. Piolat auquel on fit appel pour la reconstitution du Salon des Jeux de la reine Marie-Antoinette, fit intervenir ce procédé et, paradoxalement, ce fut la haute technique employée qui permit de retrouver la tendre luminosité des tentures originales créées par les plus habiles artisans royaux.

Salon des Jeux de la reine Marie-Antoinette au château de Compiègne

NOS INFORMATIONS

Rectification au numéro d'Août.

Dans le chapitre « Plaisir de la Maison », page 65, une interversion a été faite dans les numéros indiquant les légendes se rapportant à chaque photographie de cristallerie. Le numéro 5 concerne la Maison Rouard et le numéro 6 la Maison Kirn and Wingate.

L'Actualité chez Lancôme.

Lancôme a présenté pour la première fois à la Presse française et étrangère, fin juillet dernier, son nouveau maquillage d'automne-hiver sur les mannequins de Jacques Esterel et dans le cadre du Théâtre de Verdure des Tuileries.

« Laurier Rose », tel est le nom du nouveau coloris de rouge à lèvres créé par Lancôme dans la série Rouges Brillants ; il se complète d'un Fard souple, d'un Fard sec et d'un vernis nacré pour les ongles qui sont dans la même gamme et s'appellent également « Laurier Rose ». Cette note nouvelle existe aussi dans la série des Rouges Néo-Satin et s'appelle « Grenade ».

Réception chez Le Galion.

En juillet, un cocktail intime a été donné en l'hôtel des Parfums Le Galion, à Neuilly, pour fêter la venue à Paris de Miss Jo Morrow, l'une des vedettes du film de Carol Reed : « Our man in Havana », avec Alec Guinness (Columbia Films). « Sortilège », parfum-vedette de cette grande firme, est le parfum préféré de Miss Jo Morrow qui l'a choisi pour le tournage de ce film.

La coupe « Styling ».

Lintermans, le grand coiffeur belge qui a ouvert un salon « bijou », 28, Faubourg-Saint-Honoré, est le spécialiste de la coupe Styling qui permet aux cheveux courts ou longs de se placer seuls dans une harmonie parfaite en s'emboîtant les uns dans les autres, quel que soit le sens dans lequel on les peigne. Il a mis cette coupe au point en partant de la constatation générale qu'une coiffure proprement dite tient quelques jours au maximum et qu'une femme passe donc environ la moitié de sa vie mal coiffée. Pour cette raison, la coupe Styling a été étudiée pour que les femmes qui l'adoptent soient « bien décoiffées ».

Un nouveau papier à cigarettes.

La R.J. Reynolds Tobacco, la plus importante manufacture de Cigarettes des U.S.A. vient d'annoncer qu'une importante découverte de ses laboratoires de recherches lui permet maintenant d'offrir aux fumeurs un papier à cigarettes d'un genre absolument nouveau.

Les expériences des Laboratoires de Recherches Reynolds ont démontré que le nouveau papier « Haute Porosité » aère chaque bouffée de fumée en laissant passer par des pores invisibles juste ce qu'il faut d'air pour donner à la fumée plus de douceur, plus de fraîcheur et encore plus d'arôme. Reynolds utilise ce nouveau papier pour ses Salem mentholées à bout filtrant qui, avant cette innovation, connaissaient déjà une progression plus rapide qu'aucune autre cigarette en Amérique. Les nouvelles Salem à papier « aéré » sont déjà en vente dans la France entière.

Phot. Brüggemann.

La Porcelaine de Meissen.

Cette création de la Manufacture de Porcelaines de Meissen a été présentée à la dernière Foire de Paris par la Chambre de Commerce extérieur de la République Démocratique Allemande.

Carl

Décoration de la salle de bain.

porte serviettes ambre et métal, or ou argent : 5350 F. Soleil bronze or ou argent 3750 F. Vase directoire en cristal.

Carl

Living-room.

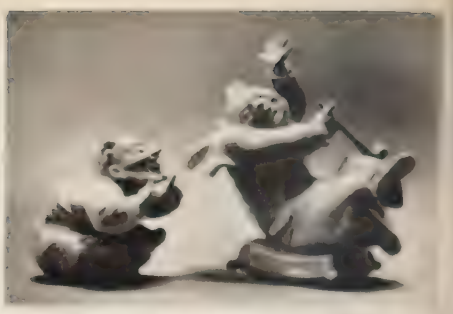
canapé anglais en duvet,
table pliante noir ébène et bronze doré.
Lampes marbre et bronze.

Carl

Meubles, Tissus, Lampes, Cadeaux
Service décoration

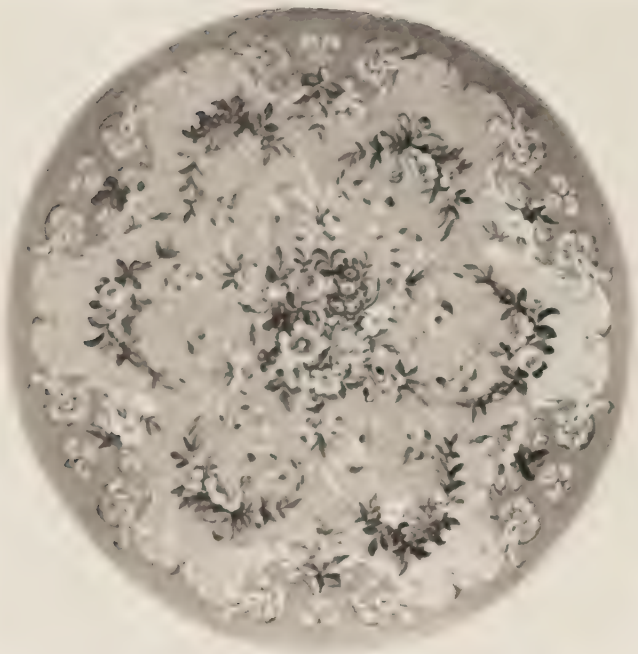
11, RUE ARSÈNE-HOUSSAYE (AV. FRIEDLAND) PARIS 8e TÉL. CAR. 83-83

en flânant dans Paris



Personnages en porcelaine de Saxe

TALMA
TISSUS D'AMEUBLEMENT
CADEAUX
10, Rue des Saints-Peres, Paris 7e Lit. 10 89



Aubusson, style Louis-Philippe
fond bleu, fleurs multicolores - Diam. 2 m.

GALERIE PERSANE
132, Boulevard Haussmann, Paris 8e - Lab. 27-39
25 ANS D'EXISTENCE

de ROTHERENS
SPECIALISTE DE LA LISTE CADEAUX DE MARIAGE
85, Rue de Courcelles, Paris 17e Wag. 55-35
TETARD • CHRISTOFLE • RAVINET D'ENFERT • ERCUIS
PORCELAINE DE PARIS • LE CHAMBRELAIN
BERNARDEAU — DESJARDIN • DAUM • BACCARAT • ST LOUIS

Belle époque transition Louis XV Louis XVI
en bois doré époque Régence. Cabriolets de style

André DELVAILLE
ANTIQUAIRE
XVIIIe et XIXe siècles
SPECIALISTE DE SIEGES DE STYLE LAQUES
[illegible] Lit. 31-62
[illegible] Pas. 45-26

VOILE TERGAL " PLEIN JOUR "
aux ravissants motifs fleuris s'harmonisant avec tous les styles d'ameublement. Existe en 180, 240, 300 150. Nombreux autres modèles

SERVICE A THÉ, PUR FIL GARNI
véritable Luxeuil, nappe 115 x 115 avec serviettes
Le service 9.500 Frs
Service de table pour 6 - 8 - 12 couverts assortis

A LA VILLE DU PUY
56, Rue Tronchet (angle Rue Auber) Paris

Phot. N[illegible]

MADELEINE BOBIN
LISTE DE CADEAUX DE MARIAGE
50, rue de Laborde, Paris 8e Lab. 99-69

en flânant dans Paris

Meuble bar vitrine, bibliothèque en acajou et jonc cuivre

CRÉATIONS EXCLUSIVES

MANOR

LE SPÉCIALISTE DU SIÈGE ANGLAIS DE QUALITÉ

18, Rue de Châteaudun, Paris 9e - Tru. 38-81

Phot Charbonnet

FAITES VOTRE DECORATION VOUS-MÊME...

JEANNE BARY

ANDRE LACK, DECORATEUR

TISSUS D'AMEUBLEMENT - VOILES - TAPIS

(Vente au mètre)

85, Rue La Boétie, Paris - Ely. 10-89

(métro Saint-Philippe-du-Roule)

VOUS CONSEILLERA UTILEMENT ET GRACIEUSEMENT SUR LE CHOIX DE VOS TISSUS

Vous pouvez réaliser un de vos rêves en venant choisir votre cadeau à

CRINOLINE

31, Boulevard Raspail, Paris 7e - Bab. 15-83

SPÉCIALITÉ D'OPALINES ANCIENNES

LAMPES INÉDITES

Phot Peter Basch

Création

MICHEL KAZAN

3, place du Théâtre Français, Paris 1er - Ope. 66-64

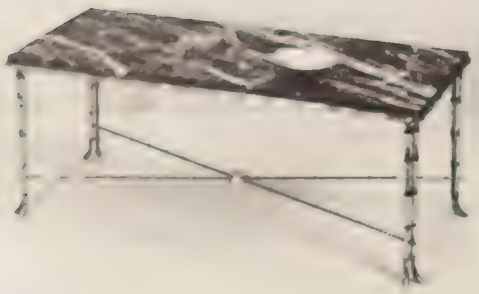
en flânant dans Paris

GLEIZES

JOAILLIER

107, Rue Saint-Lazare, Paris 9e - Tri. 00-95

présentera, pendant le mois d'Octobre une collection inédite de bagues rubis, saphirs, émeraudes



ART DECOR

CADEAUX - ORFEVRERIE - DECORATION
LISTES DE MARIAGE
INSTALLATIONS COMPLETES D'INTERIEURS

54, Avenue Victor-Hugo, Paris 16e - Pas. 76-16

ROBERT THIBIER

DECORATEUR

CONSEILS DECORATION

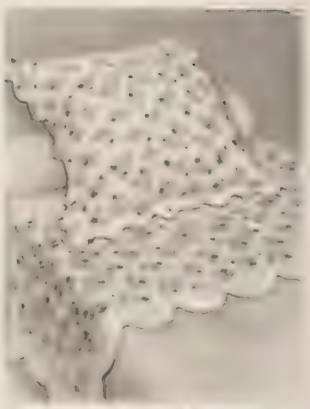
3, Rue de Penthièvre, Paris 8e - Ani. 95-60

La noblesse du cuir présentée sous formule de vente la plus nouvelle

PAVILLON DU CUIR

TOUTE MAROQUINERIE
SACS - ARTICLES DE VOYAGE

167, Rue Saint-Honoré, Paris 1er - Ope. 59-53
(près Place du Théâtre Français)



FAITES DES RÊVES FLEURIS...

... voici choisie parmi de nombreux modèles, une parure de drap coton longue fibre, modèle exclusif
Petit lit : la Parure 16.900 Frs
Grand lit : la Parure 24.500 Frs

A LA VILLE DU PUY

36, Rue Tronchet (angle Rue Auber) Paris

OPALE

CADEAUX - DECORATION
LISTES DE MARIAGE

3, Rue Paul-Cézanne, Paris 8e - Ba. 38-28

ANTIQUITÉS

dans les appartements de Voltaire

TOUZAIN 27, quai Voltaire, Paris – Lit. 54-57.

Un coin de conversation traité dans l'esprit nouveau de la Galerie. Pour satisfaire aux goûts et aux besoins les plus changeants, les éléments de sièges, très confortables, sont d'une grande souplesse d'emploi. Ils se séparent en chauffeuses et fauteuils ou se réunissent en un somptueux canapé. Souvent exotiques et anciens, les bibelots sont précieux et de toute origine. Le raffinement est partout, jusque dans les objets usuels. Les rideaux, les murs et même le plafond sont d'une toile rayée gris et blanc. L'ambiance ainsi créée est élégante mais un peu paradoxale car on y sent autant l'intimité qu'une sobre distinction.

Galerie Maison et Jardin

38, rue de Courcelles (près St-Philippe-du-Roule) *PARKING EN SOUS-SOL*

PARIS-VIII[e] WAG. 66-70 et 01-21 *RESTE OUVERT A MIDI*

CATALOGUE PHOTOS : 200 F - PAR AVION : 300 F

Pub Chassin

Coin de repos d'une salle de séjour. Le canapé, légèrement incurvé, est un siège très confortable aux lignes sobres et pures. Le fauteuil colonial anglais est en acajou et mousse de latex.

Deux très belles copies : bur[illegible]. Louis XVI acajou verni, dessus maroquin, tirettes sur les côtés. Existe en plusieurs dimensions. Fauteuil Louis XVI peint ou bois naturel garni cuir.

Lapidouse

décorateur pour l'harmonie de l'ancien et du moderne

16, rue Vavin - Paris 6[e] - Danton 68-17

PUB CHASSIN

Clip Oiseau or et pierres fines
MODÈLE EXCLUSIF

ANDRÉ COL

10, avenue Victor-Hugo, Paris - Pas. 36-67

Ellion

ENSEMBLES
SACS ET CHAUSSURES
VOYAGE

61, Avenue Victor-Hugo
Paris - Klé. 08-49.

CALENDRIER DES PRINCIPALES RÉUNIONS DE COURSES

MOIS D'OCTOBRE

Samedi	3	LONGCHAMP	Prix de Saint-Roman - 2.000.000 de frs (plat)
Dimanche	4	LONGCHAMP	Prix de l'Arc de Triomphe Sweepstake - 40.000.000 de frs (plat)
Lundi	5	ENGHIEN	Grand Steeple-Chase d'Enghien (obst.)
Mardi	6	SAINT-CLOUD	Prix Éclipse (plat)
Samedi	10	AUTEUIL	Prix Fusihama (obst.)
Dimanche	11	LONGCHAMP	Gd Critérium - 12.000.000 de frs (plat)
Lundi	12	ENGHIEN	Grande course de haies d'Enghien (obst.)
Jeudi	15	LONGCHAMP	Prix de Madrid (plat)
Samedi	17	AUTEUIL	Prix Finot (obst.)
Dimanche	18	LONGCHAMP	Prix du Conseil Municipal - 6.000.000 de frs (plat)
Lundi	19	SAINT-CLOUD	Prix Cluny (plat)
Jeudi	22	LONGCHAMP	Handicap d'Octobre (plat)
Samedi	24	AUTEUIL	(obst.)
Dimanche	25	LONGCHAMP	Prix de la Forêt - 5.000.000 de frs (plat)
Lundi	26	SAINT-CLOUD	Prix Thomas Bryon (plat)
Mercredi	28	LE TREMBLAY	Prix Thébais (plat)
Samedi	31	SAINT-CLOUD	Prix de Flore (plat)

les Nouvelles littéraires

publient des romans, des nouvelles, des chroniques de :

ANDRÉ MAUROIS
JEAN DUTOURD
HERVE BAZIN
SERGE GROUSSARD
MICHEL DE SAINT-PIERRE
ARMAND LANOUX
MARGUERITE YOURCENAR

et de tous les meilleurs écrivains du monde entier.

ABONNEMENTS

un an (France).... 2.700 F

LAROUSSE

13-21, RUE MONTPARNASSE - PARIS 6e

nouveauté

LE CHIEN

sous la direction du Docteur Fernand Méry, de l'Académie vétérinaire de France.

Tous ceux qui aiment le chien et savent s'en faire aimer trouveront dans cette véritable encyclopédie tout ce qui les intéresse : origines, les races et leur évolution, anatomie et psychologie, élevage, dressage et soins, utilisations diverses, jurisprudence, etc.

Un volume (16,5 × 23 cm) relié pleine toile sous jaquette illustrée, 488 pages dont 84 de hors-texte en noir et en couleurs, 376 illustrations dans le texte.

dans la même collection :

LA CHASSE sous la direction de G.-M. Villenave

Un volume, 592 pages, 485 illustrations, 15 hors-texte en couleurs.

LAROUSSE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET 114, BD RASPAIL, PARIS 6

YVES MEUNIER

"L'Opticien-Joaillier de Paris"

Lentilles de Contact
Spécialiste de la lunette écaille

ROYAL OPTIQUE
46, Av. Victor-Hugo
Poi. 29-36 PARIS XVIe

Décoration d'intérieurs
Cadeaux

Grand choix de lampes
Abat-jour de luxe
Bibelots

chez

Marguerite La Boissière

10, rue Berryer, Paris-8e - Carnot 18-86
(Carrefour Friedland)

MARTHE BASCHET

Bronzes anciens
Objets d'art

1, RUE SAINT-SIMON
(213, bd Saint-Germain)
TEL. : LIT. 11-77

[illegible]

MARC REVILLON D'APREVAL

OBJETS D'ART ET MEUBLES
DU XVIIe ET XVIIIe

[illegible]ert, PARIS (7e) — LIT. 54-35
[illegible]

MAURICE AVELINE & Cie

OBJETS D'ART
DÉCORATION

20, rue du Cirque, Paris 8e - Ely. 51-63

M. GOBARD

J. C. MOREAU-GOBARD

ARTS DE CHINE
INDOCHINE — INDE
SUD-EST ASIATIQUE

16, avenue George-V
Paris - Ély. 44-86

•

A gauche : Statuette en marbre représentant un Bodhisattva debout. ART CHINOIS — LONG MEN — ÉPOQUE WEI (Ve siècle AD).

A droite : Statue en bois, traces de polychromie, représentant un Bouddha debout. ART JAPONAIS — ÉPOQUE KAMAKURA (XIe AD).

CATAN

129, Champs-Élysées - BAL. 41-71

SAVONNERIE XIX
décor Louis XV (350 450)

•

TAPIS D'ORIENT ANCIENS
AUBUSSON - PETITS POINTS SAVONNERIES

ACHAT - EXPERTISES - RÉPARATIONS

Mioland & Lelogeais

188, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris-10e - NOR. 80-94

Reproduction de meubles français et étrangers
de musées et de collections particulières
du moyen âge au XIXe inclus

ENSEMBLES — DÉCORATION
Meubles de styles - Bois de Rose - Merisier

•

Lits et sièges capitonnés
Décors de fenêtres
Rideaux et couvre-lits brodés
Modèles exclusifs
Tissus d'ameublement

•

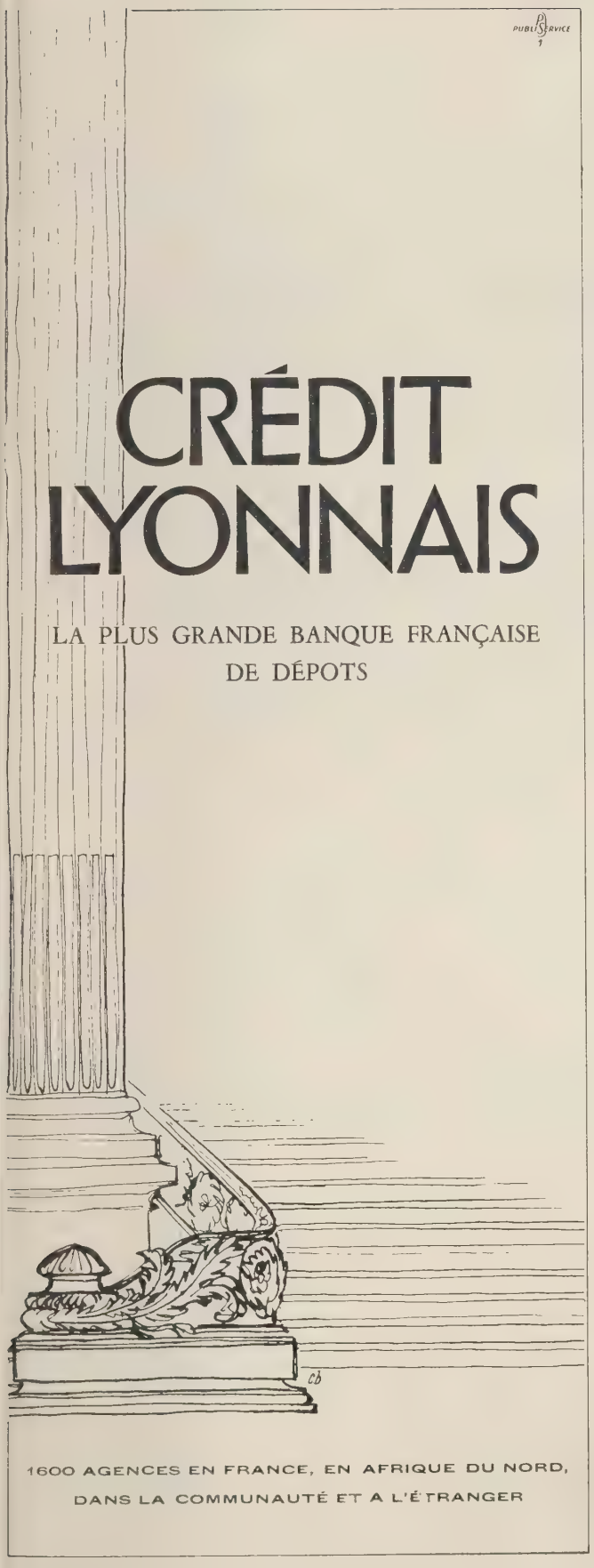
HÉLÈNE GUÉRARD

29, Faubourg-Saint-Antoine — PARIS (XIe)
Téléphone : DOR. 79-25 et 79-26

DELISLE

4, RUE DU PARC-ROYAL, PARIS
ARC. 21-34

FABRICANT DE LUMINAIRES



CRÉDIT LYONNAIS

LA PLUS GRANDE BANQUE FRANÇAISE
DE DÉPOTS

1600 AGENCES EN FRANCE, EN AFRIQUE DU NORD,
DANS LA COMMUNAUTÉ ET A L'ÉTRANGER

LA PERFECTION DE LA LINGERIE
ET DU BAS NYLON

1887 1960

de Père en Fils, au

42, Avenue George-V, à Paris

Elv. 79.22

AUBERCY

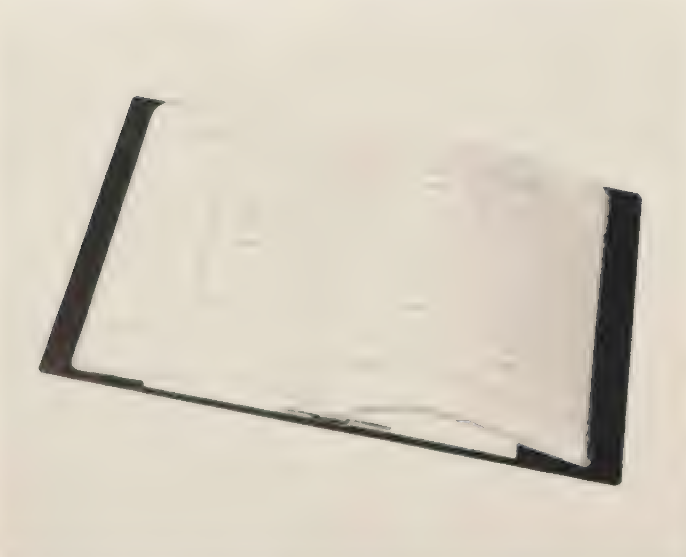
CHAUSSEUR

SPÉCIALISTE VILLE ET SPORT

34, rue Vivienne, Paris (2e) – GUT. 93-61

Phot. Cartier

Ce qui peut être fait de mieux dans trois genres différents.



L'ALBUM DE NOS RÉCEPTIONS

EN EXCLUSIVITÉ CHEZ

GEORGE PESLE

[illegible]

RUE DE L'ARCADE [illegible] – ANJ. 52-32

[illegible]

OPTIQUE
LUNETTERIE

JUMELLES
BAROMÈTRES
THERMOMÈTRES

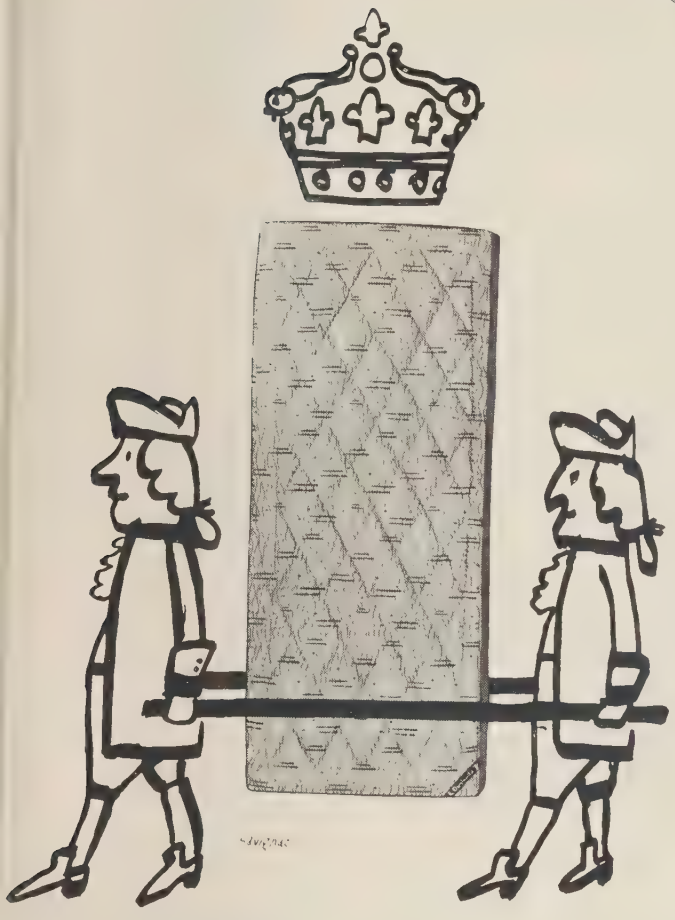
OPTIQUE DE CONTACT

LUNEAU & COFFIGNON

Opticiens

81, Bd MALESHERBES - PARIS - LAB. 04·21

[illegible]



LE " RÉGENT "
ET
LE " DAUPHIN "

Dunlopillo

NOUVEAUX MATELAS
CAPITONNÉS

SERVICES COMMERCIAUX : 48 bis, BOUL. VICTOR-HUGO
NEUILLY-SUR-SEINE - TÉL. : MAI 94-02

MAGASIN D'EXPOSITION : 80, RUE DE COURCELLES
TÉLÉPHONE : WAG 82-40

VENTES ET EXPOSITIONS DANS LES GRANDS MAGASINS,
LES MAGASINS DE LITERIE ET D'AMEUBLEMENT

Le Drink
du couple
élégant

Schweppes
INDIAN TONIC

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE, SE SERT NATURE,
AVEC UNE TRANCHE DE CITRON OU D'ORANGE

AU VIEUX CADRAN

MONTRES ET PENDULES
CURIEUSES

Bijoux anciens

[illegible] rue Bonaparte
Paris-6e - Dan. 01-07

•

[illegible]

Raymond Albero

DÉCORATIONS D'INTÉRIEURS
RESTAURATION DE SIÈGES
ET DE MEUBLES ANCIENS

SPÉCIALISTE DU STYLE

6, rue des Huissiers, NEUILLY-SUR-SEINE — Téléphone : SABlons 94-48

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE DU ROTIN

Anciens Établissements ROUGIER fondés en 1848
33, rue des Francs Bourgeois, Paris-IVe - Tur. 09-94

•

SALLE D'EXPOSITION
OUVERTE
DU LUNDI AU SAMEDI

•

Fauteuil CATHERINE. Chaise FRANCE. Moelle ou plastimoelle, pieds métalliques laqués.

LE BAUBE

SUJETS CHINE
MONTÉS EN LAMPE
HUILIERS ANCIENS
LUSTRES ANCIENS
TRAVAUX SPÉCIAUX
ABAT-JOUR

•

7, rue des Filles-du-Calvaire
PARIS-3e — Arc. 32-09

•

Lanterne Louis XVI

PENDULES ANCIENNES

Jean-Baptiste
Diette

ACHAT - VENTE
RESTAURATION

7, rue St-Anastase - Paris-3e
TUR. 45-71.

158 ans d'existence

SPÉCIALISTE
DE LITS

★

INSTALLATIONS
D'APPARTEMENTS

★

BÉATRICE CARRÉ

6, avenue Percier, PARIS-VIIIe **Bal. 43-52**

AIR DE CHASSE

Cadeaux et bibelots
de chasse et de campagne

8, rue des Saints-Pères
Paris - Lit. 65-68

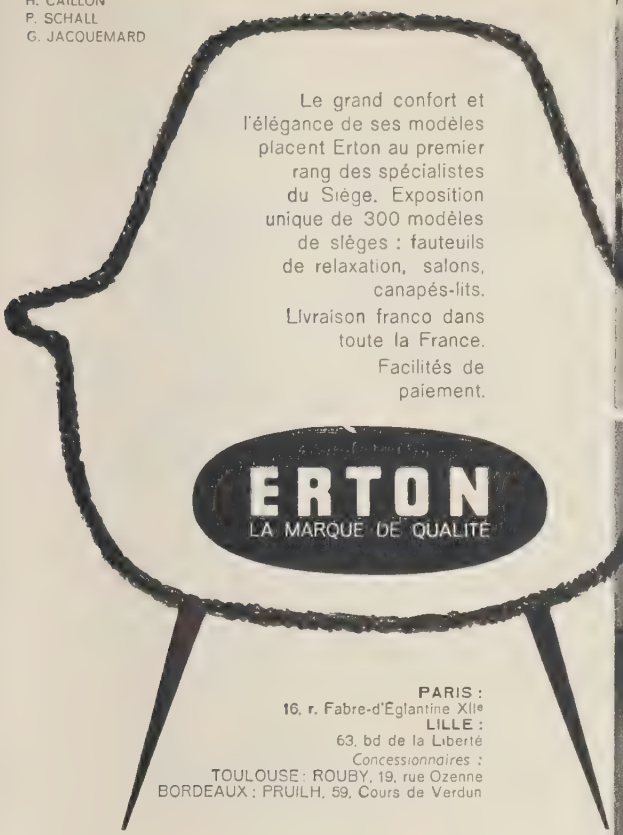
MEUBLES
ANGLAIS

•

Regency

CADEAUX - SIÈGES - TISSUS

Créations de :
H. CAILLON
P. SCHALL
G. JACQUEMARD



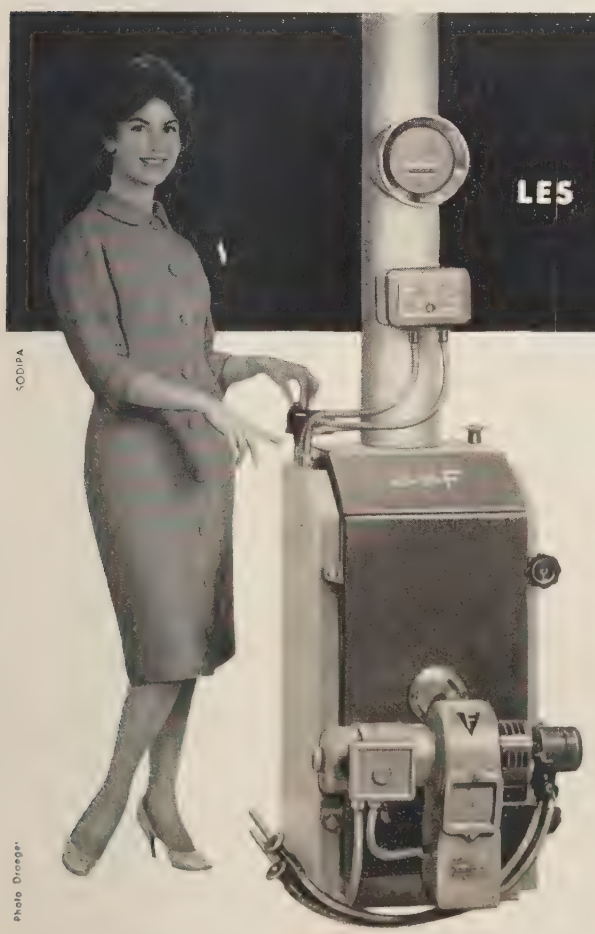
Le grand confort et l'élégance de ses modèles placent Erton au premier rang des spécialistes du Siège. Exposition unique de 300 modèles de sièges : fauteuils de relaxation, salons, canapés-lits.
Livraison franco dans toute la France.
Facilités de paiement.

ERTON
LA MARQUE DE QUALITÉ

PARIS :
16, r. Fabre-d'Églantine XIIe
LILLE :
63, bd de la Liberté
Concessionnaires :
TOULOUSE : ROUBY, 19, rue Ozenne
BORDEAUX : PRUILH, 59, Cours de Verdun

Documentation complète n° 28 sur demande.

LES BLOCS 25 F - 45 F FRANCIA



SODIPA

Photo Dreyer

spécialement conçus pour l'utilisation des combustibles liquides, sont les chaudières les mieux adaptées aux besoins des constructions modernes.

Elles ont un rendement exceptionnel, car elles sont équipées du fameux brûleur **FRANCIA JC**, qui procure une économie supplémentaire grâce au dispositif **STOPAIR** (breveté S. G. D. G N° 792.388, marque et modèle déposés), évitant les refroidissements et diminuant la consommation de mazout.

Automatiques, robustes, économiques et sûrs, les blocs-chaudières **FRANCIA** occupent peu de place et, simples à installer, se prêtent à une utilisation très rapide.

ATELIERS COUTISSON

26, RUE DESSEAUX ROUEN - TÉL. 71-79-59

R. C. ROUEN 54 B 4/

UNION
DE BANQUES SUISSES

Succursale de Lausanne, 1, place Saint-François

L'une des grandes banques commerciales de Suisse

50 sièges et succursales en Suisse
12.000 correspondants à l'étranger

Capital Frs S. 100.000.000
Réserves Frs S. 110.000.000

•

CHANGE — CHÈQUES DE VOYAGE

Faites appel à nos services
lors de votre séjour en Suisse

PLAISIR DU SPECTACLE

•

MOGADOR
SISSI
Opérette viennoise à grand spectacle
Les françaises romanesques de l'adorable Elisabeth de Bavière et de François-Joseph. La gaieté du Tyrol Bavarois, les somptuosités impé-

• ATELIER •
LA TÊTE DES AUTRES
de MARCEL AYMÉ
30 representations exceptionnelles

BAL DU MOULIN ROUGE
Place Blanche — Mon. 00-19
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
REVUE - ATTRACTIONS
FRENCH CANCAN
le plus somptueux SPECTACLE DE CABARET MUSIC-HALL
dans le cadre immortalisé par TOULOUSE-LAUTREC

le meilleur pamplemousse du monde

les délicieuses oranges
(Shamoutis et Jaffalates)
ainsi que les citrons

Jaffa

sont expédiés par :

CITRUS MARKETING BOARD
OF ISRAEL - TEL AVIV

•

Agent exclusif pour la France : Ch. F. CANALE
10, rue du Colonel-Driant, Paris (1er)
GUT. 89-24 (lignes groupées)
TELEX n° 21624

BERNHEIM JEUNE DAUBERVILLE
83, Faubourg-Saint-Honoré — Paris 8e

JEAN-MARCEL HERAUT

THÈMES HOLLANDAIS

du 17 Octobre au 5 Novembre

ANTIQUITÉS

HAUTE ÉPOQUE - GOTHIQUE
RENAISSANCE - LOUIS XIII

C. CHEMIN

SCULPTURES - BRONZES - TAPISSERIES

185, boulevard Saint-Germain, Paris 7e - BABylone 01-14

« Dansons la capucine... »

CRÉATION

VOCANCE

IMPRESSIONS HAUTE QUALITÉ POUR LE DÉCOR DE VOTRE INTÉRIEUR

9, rue Rameau, Paris-2e — RIC. 97-64

EN VENTE DANS LES BONNES MAISONS DE DÉCORATION

KIRBY, BEARD

5, RUE AUBER - PARIS - OPE. 24-65

Bracelet or et saphirs

avec montre *Mido* powerwind

la montre que vous ne remontez jamais

dorland

BURGER - M. DELEAGE & Cie, Succrs

39, rue des Petits-Champs, Paris

ÉTOFFES D'AMEUBLEMENT

Spécialiste de reproductions d'ancien depuis 1875

« Ma douce France »

INDIENNES POUR AMEUBLEMENT

ANNA FONTAINE

IMPRESSIONS ROMANTIQUES

ÉDITEUR : 21, RUE GUISARDE, PARIS 6e - DAN 01-98

EN VENTE CHEZ TOUS LES DÉCORATEURS DE GOUT

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

70, Bd de LATOUR-MAUBOURG

Vue imprenable sur les Invalides

Du studio au 5 pièces

Grand confort

Autres constructions en cours dans le 15e et le 18e

FRANK ARTHUR

134, Boulevard Haussmann, Paris-8e - Car. 64-80

Saint-Cloud
Val d'Or

A SOUSCRIRE (en 2 tranches)

APPARTEMENTS 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - GARAGES
PARC COMMUN

Primes 600 fr. - Possibilités de crédit

Autres projets en cours :

LE CHESNAY (par autoroute)
LA CELLE-SAINT-CLOUD (par autoroute)
LE PECQ (Coteau Saint-Germain)
RAMBOUILLET

LA FRANCE IMMOBILIÈRE Continentale et d'Outre-Mer

9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

A 11 km Paris-Est, par autoroute :

BELLE DEMEURE

AILE ANCIEN CHATEAU LOUIS XIII

entièrement rénové récemment.

6 pièces - 2 salles de bains
Dépendances
Logement de gardien
Garage
Chauffage mazout
Meublé ou non
Jardin - Vue imprenable

— **TÉL. : OPÉra 93-48, heures bureau** —

21-23, RUE DE L'ÉGLISE
NEUILLY S/SEINE

★

APPARTEMENTS
GRAND STANDING

3 - 4 - 5 - 6 - 7 pièces

BALCONS - JARDINS
TERRASSES-GARAGES

★

LIV. AUTOMNE 1960

★

VENTE DIRECTE
par CONSTRUCTEUR

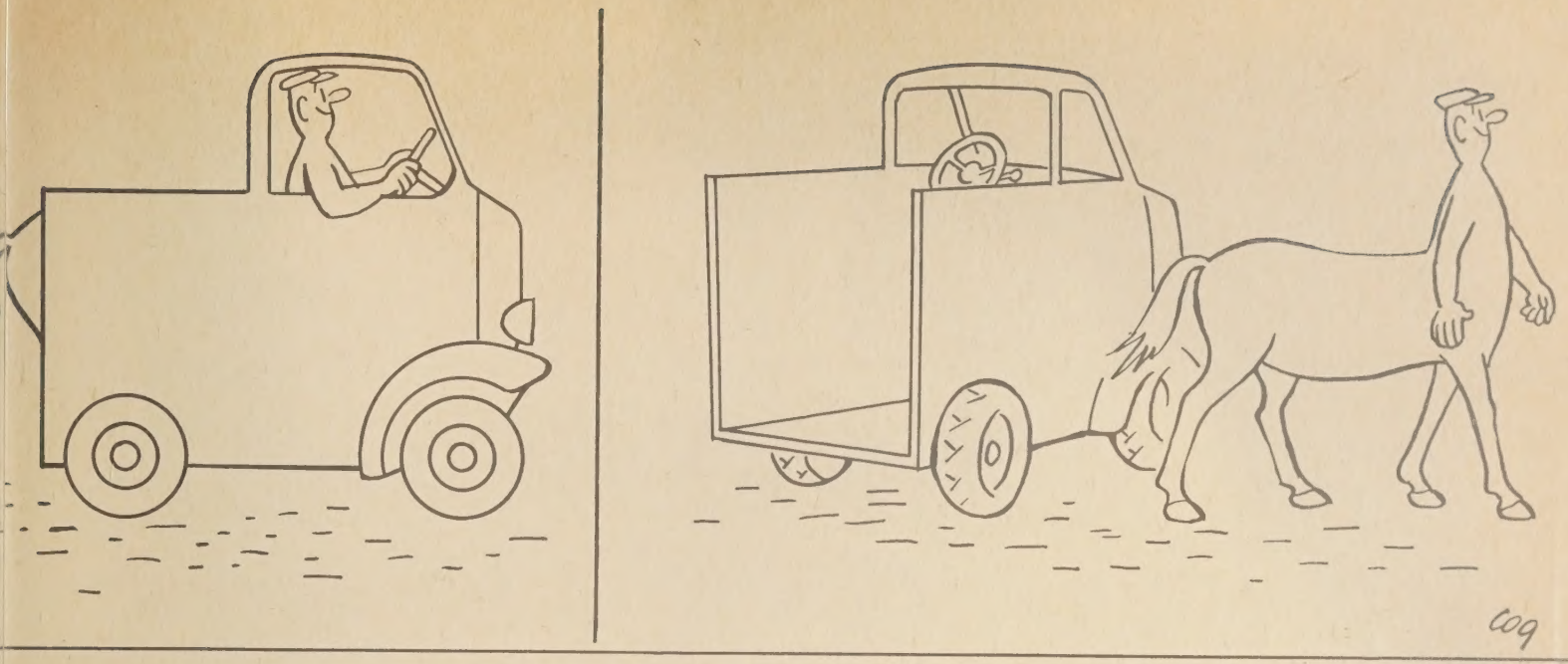
★

Rens. :

S. C. I. ÉGLISE

65, bd Victor-Hugo - Neuilly
Tél. : MAI. 27-15

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.



Le sourire du mois, par Coq.

DMINISTRATION et BUREAUX :
, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **200 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
RANCE, MONACO, Pays de la Communauté.	Fr. 8.500	4.500	10.500	5.500	790
AROC	Fr. M. 7.800 ou Fr.F. 9.000	Fr. M. 4.200 ou Fr.F. 4.800	Fr. M. 9.500 ou F.F.11.000	Fr. M. 5.100 ou Fr.F. 5.800	
UNISIE	Dinars 7.800 ou Fr.F. 9.000	Dinars 4.200 ou Fr.F. 4.800	Dinars 9.500 ou F.F. 11.000	Dinars 5.100 ou Fr.F. 5.800	
TRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	900 envoi franco
nvoi poste recommandée : ajouter 800 F pour un an ance et Étranger) 400 F pour 6 mois					
orrespondants à l'étranger :					
FRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
LLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
RGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745, Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
USTRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 10-0-0	(1 an seulement)	—	—	—
ELGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
RÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4º andar Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 2.975	—	3.500	—	Cr. 235
ANADA. — H. Henri Charlotin, 1030, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	Fr. 900
HILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	—
ANEMARK. — Skrifola nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75 00	—	—	—
SPAGNE. — Comercial Atheneum S.A., 103, Via Augusta, 103, Barcelone	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild, 1860 Broadway, New York 23	$ 19	10	Fr. 900 envoi franco
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24 Athènes	Fr. 10.000	5.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V, Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 68	35	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 11.000	6.000	1.500
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	Fr. 790
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 700	375	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 550	280	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	7.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanbul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanbul	L. T. 69	36	Fr. 790
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 100	53	—

ABONNEMENTS-POSTE

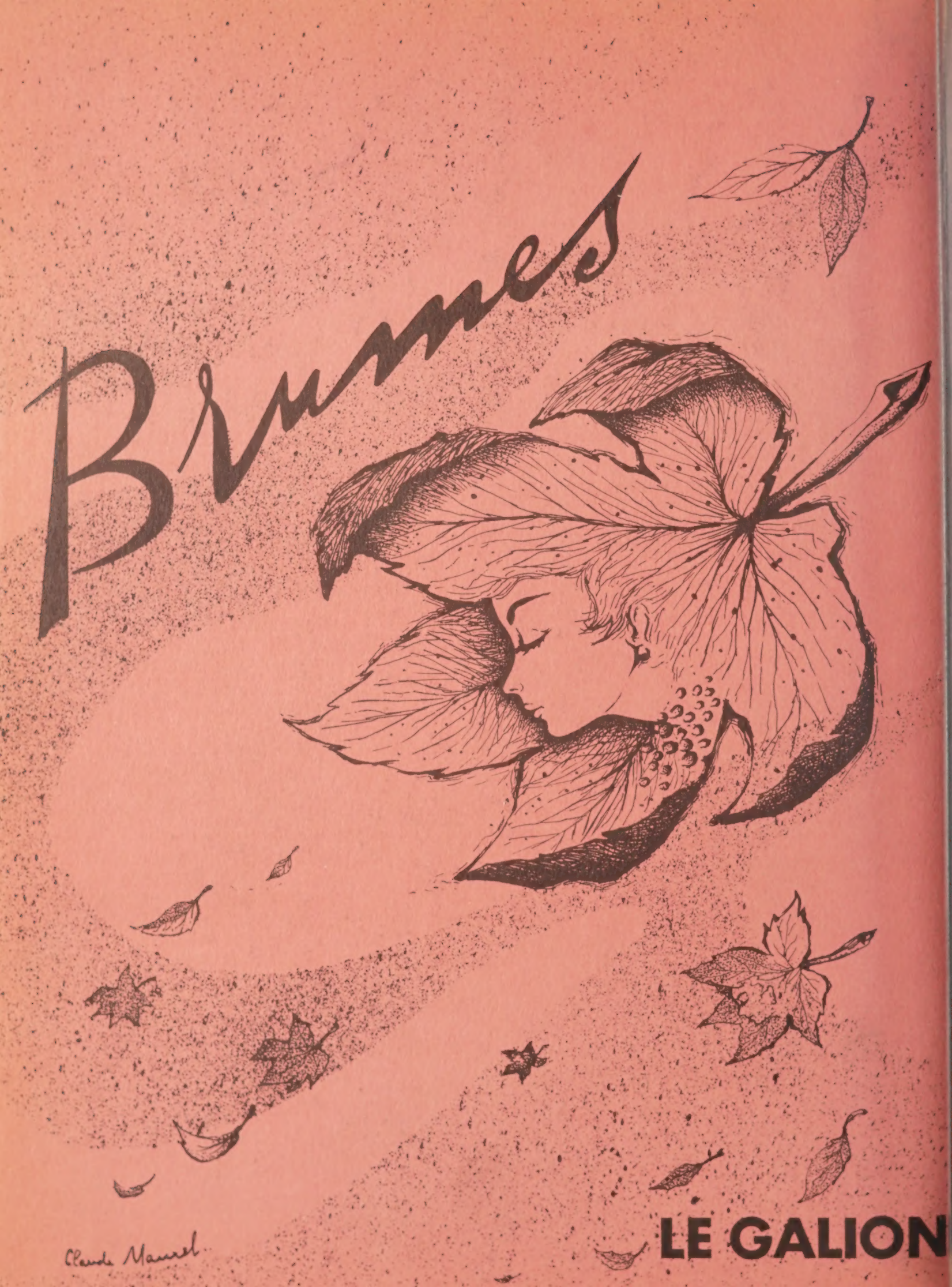
Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVEGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUEDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 59-912
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 4e trimestre 1959.

Imprimeur nº 800.
Éditeur nº 6.

Brumes



Claude Mauret

LE GALION